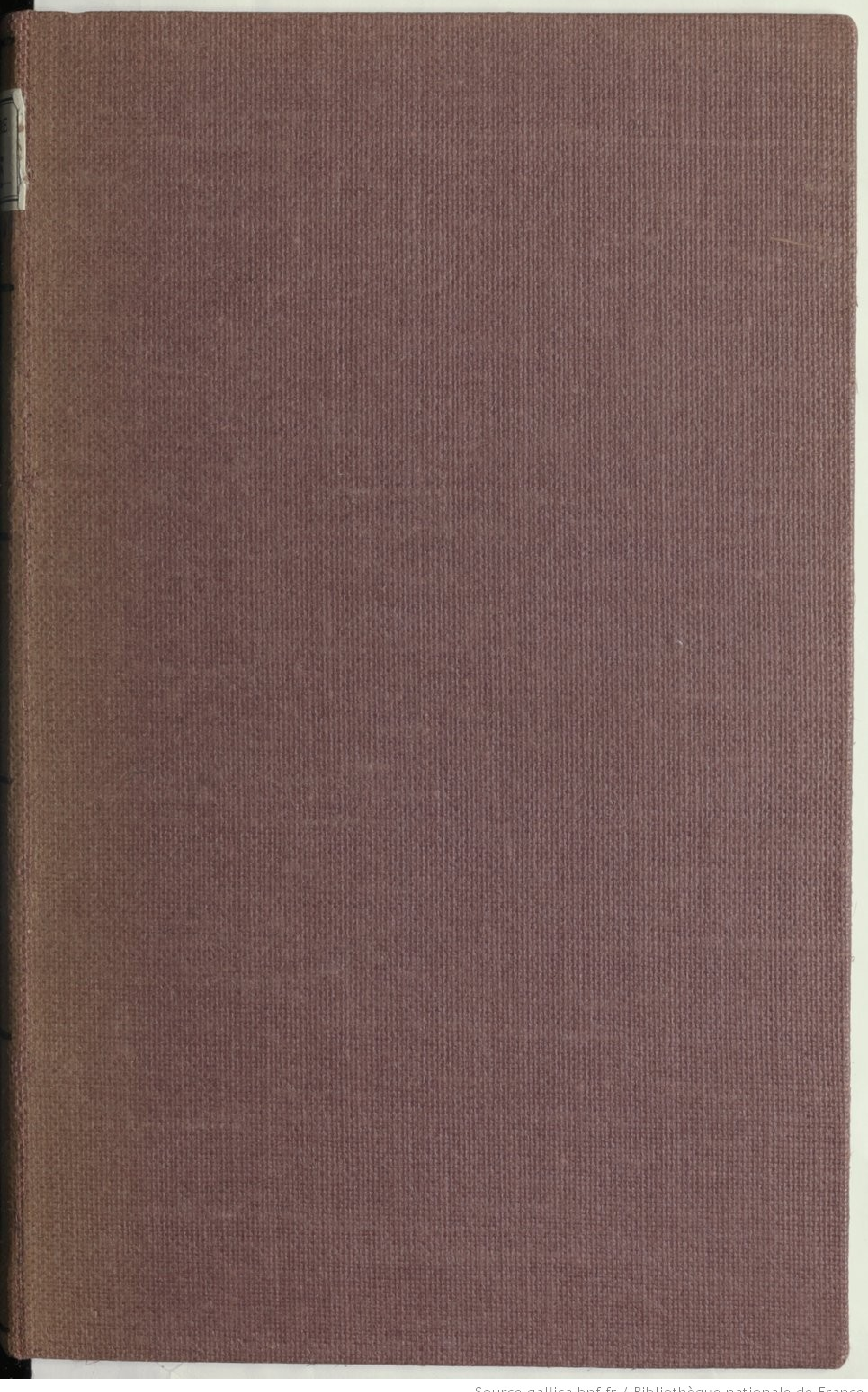
Édouard, par l'auteur d'Ourika [Mme de Duras]









COMMENT

TOUT FINIT.

PAR

Mme A. Dupin.

N'appelons heureux que celui qui a fini ses jours dans une douce prospérité.

ESCHYLE.

PARIS,
MARESCHAL ET GIRARD, ÉDITEURS,
RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, 64.
1838.

COMMENT

TOUT FINIT.

Romans du même Auteur.

CYNODIE. . . . . 2 VOL.

MARGUERITE. . . . . 2 VOL.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
Rue Jacob, 30.

COMMENT

TOUT FINIT.

PAR

MME A. DUPIN.

N'appelons heureux que celui qui a fini ses jours dans une douce prospérité.

ESCHYLE.



PARIS,
MARESCHAL ET GIRARD, ÉDITEURS,
RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, 64.
1838.

Dédié à Madame

LA

Comtesse de Sussy.

UNE ERREUR.

§ I.

I.

Cola Montano.[1]

Ne sème pas le mal dans les sillons de l'injustice, de peur que tu ne le moissonnes sept fois. *Bible.*

Le malheur qui date d'une heure fait siffler tout être qui le raconte. Chaque minute en enfante un nouveau. *Shakspeare.*

Cola Montano, dont le nom trouvait de l'écho dans les villes savantes de l'Europe, avait long-temps tenu une école de philosophie à Milan. Tous les jeunes gens de cœur et de mérite se souvenaient de la vé-

hémente indignation qui enflammait les discours du vieillard quand il parlait des tyrans de l'Italie. Jamais le chantre de l'*Enfer* n'avait eu des sarcasmes plus méprisants et plus amers. L'ascendant qu'il prenait sur les esprits avait effrayé Galéaz Sforza, duc souverain de Milan et de Gênes ; et le noble vieillard s'était vu emprisonné, outragé, sans que son enthousiasme eût rien perdu de sa force. Un jour même il se vit conduit sur la place; et là, exposé tout nu à la risée d'une populace insolente, il fut fouetté de verges et banni d'un pays que de nobles sympathies lui faisaient préférer à la patrie de ses jeunes souvenirs.

De retour à Milan, depuis la veille, en 1475, et retiré dans une modeste chambre, Montano s'y livrait à des enthousiasmes qui, pour être solitaires, n'en étaient pas

moins ardents. La huitième heure de la nuit venait de sonner à la cathédrale, dont les statues et les aiguilles aériennes s'effaçaient sous un ciel triste et froid des derniers jours de novembre. Assis devant une table, sur laquelle étaient posés un sablier et une lampe en bronze de forme gothique, le sage inclinait sa taille et se perdait dans la contemplation d'un livre dont la couverture, fermée avec des agrafes en vermeil, offrait l'empreinte de diverses figures de bienheureux. C'était une Bible latine, récemment imprimée avec des caractères en fonte. Quand son exaltation eut été remplacée par un calme réfléchi, il se leva, et tira d'une armoire une cassette où étaient renfermés quelques manuscrits et un autre livre imprimé. Sa main trembla en touchant ces trésors de poésie et de science; une joie profonde

éclaira sa figure, que les méditations et les rudes épreuves avaient empreinte d'austérité. Ce livre était encore une Bible.

Montano la plaça à côté de la première. Ses yeux, qui avaient en cet instant tout le feu de la jeunesse, allaient de l'une à l'autre, et s'arrêtaient toujours avec une admiration indicible sur celle qui avait été l'objet de sa première contemplation. Il les comparait ligne à ligne, mot à mot; et des exclamations incohérentes partaient de sa poitrine.

L'une des deux Bibles rappelait les premiers essais de l'art, alors que des lettres de forme ronde, sculptées en bois et enfilées à la suite les unes des autres, fixaient la pensée dans des pages qui ne souffraient pas une observation bien minutieuse, tant la disposition des caractères offrait de

nombreuses irrégularités. Les lettres initiales, ajoutées à la main et peintes d'or et de couleurs éclatantes, semblaient placées là comme des monuments élevés par les scribes ; les scribes, race patiente et laborieuse, qui ne voyaient pas sans une douloureuse envie l'essor que prenait un art nouveau et dejà fatal à leurs destinées. Montano découvrit deux fois son front chauve en prononçant le nom de Pierre Schœffer, l'associé de Guttemberg et de Faust, qui venait d'inventer les admirables caractères en fonte avec lesquels avait été imprimée la seconde Bible.

— Pierre Schœffer, dit le vieillard, l'avenir te devra une noble et précieuse découverte ; elle fera faire un pas immense à l'humanité. Un jour les peuples s'instruiront. Hommes aux yeux de Dieu,

ils le seront aussi aux yeux des rois. Tous comprendront l'Évangile, cette nourriture du faible, où il est dit que les humbles seront élevés et les superbes réduits à l'impuissance. Oh! la liberté! la liberté!.... Et il agitait sa tête vieille de méditations et d'années.

La Bible absorba de nouveau toutes ses perceptions. C'était avec une sorte de saint frémissement qu'il en tournait les feuillets, qu'il en lisait des passages, comme s'ils eussent acquis un intérêt inconnu par cette autre manifestation visible. L'apparition d'un étranger donna subitement un autre cours à ses idées.

— Mon père! s'écria Carlo Visconti, en se précipitant dans les bras du vieillard! oh! quelle impatience j'avais de vous revoir! Qu'il y a long-temps que vous avez

quitté Milan! Comment avez-vous vécu sur la terre d'exil? Le souvenir de votre fils, vous me donniez ce nom, a-t-il quelquefois fait battre votre cœur? Voilà bien des questions, mon père!

— Oui, j'ai pensé à toi, Carlo. Oh! je vous aimais, je vous regrettais tous! Milan, c'est la patrie du vieux Montano. Dante Alighieri l'a dit : *L'escalier de l'étranger est rude à monter.* Mes yeux, qui depuis long-temps ne connaissaient plus les larmes, en ont trouvé en revoyant les campagnes de Milan. Tout y est resté comme dans mes derniers souvenirs. Le pâtre se drape fièrement dans son manteau déchiré; nos jeunes paysannes sont toujours poétiquement belles et misérables. Les voilà bien avec leurs yeux noirs pleins de feu, et ces longues tresses de cheveux

noirs qui ornent des têtes ravissantes, et ces tailles que voilent mal des vêtements en lambeaux. J'ai parlé à plusieurs : leurs accents étaient tristes.... Et que de champs incultes ! Le sol a-t-il perdu son énergie ? Refuse-t-il ses présents à l'homme? Pauvre Milan ! tes gloires se dégageront-elles un jour du linceul qui les enveloppe ?..... Assieds-toi, Visconti, et dis à l'exilé les souffrances de la patrie.

— Elle est bien malheureuse, mon père, Sforza est un monstre.

— Il y a long-temps que nous le savons tous, mon fils. La mesure de ses iniquités ne déborde pas encore ?

— Elle est comblée, mon père.

— Les armes manquent-elles à Milan ?

demanda le vieillard avec une indignation contenue.

— Non, répondit Visconti. Il regarda Montano et s'écria d'une voix étouffée :
— Nous sommes tous des lâches !

— As-tu vu Girolamo Olgiati?

— Il était absent quand je me suis présenté chez lui, mais j'ai laissé quelques lignes à sa femme.

En ce moment, un coup frappé à la porte appela sur le front de Montano un léger reflet d'inquiétude.

— Serait-ce Olgiati ?.... ou déjà Galéaz, peut-être, qui voudrait me convaincre qu'en dehors de la conscience il n'y a point de liberté possible ?

Il dit, et alla lui-même ouvrir la porte.

Deux hommes, enveloppés de manteaux bruns, entrèrent ensemble. Montano attendait qu'ils se fissent connaître. L'un d'eux se plaça de manière à réfléchir sur ses traits les pâles lueurs de la lampe. Cette figure souriante et vivace remua le cœur du philosophe ; sa main en s'avançant rencontra une main amie.

— Sois le bienvenu, Andrea Lampugnani, dit-il. Merci à toi qui t'es souvenu du vieux maître! Puis il porta son regard sur le compagnon de Lampugnani. Ma mémoire est-elle infidèle? Je ne reconnais pas l'homme qui t'accompagne.

— Perdu dans la foule de vos admirateurs, répondit l'étranger, j'ai plusieurs fois assisté à vos leçons.

Celui qui parlait ainsi paraissait âgé de

vingt-neuf à trente ans. Son teint hâlé, la forme de ses vêtements, d'ailleurs très simples, le faisaient reçonnaître pour un marin. Il y avait dans ses manières une dignité grave et pourtant insinuante, qui d'abord excitait la curiosité, et plus tard faisait naître de pénétrantes émotions. Le même charme se retrouvait dans sa voix ferme et sonore.

— Qui êtes-vous ? demanda Montano, dont le regard profond s'était arrêté sur cet être singulier.

— Christophe Colomb, de Gênes, répondit l'étranger avec modestie. Je n'ai pu me résoudre à quitter Milan sans avoir revu celui qui en est la lumière.

— Mais, répondit le vieillard, nous avons encore des jours pour nous revoir.

— Colomb a fait un beau rêve qu'il voudrait réaliser, dit à son tour Lampugnani.

Une nuance de malice prêtait à ces mots un sens moqueur.

— Vous disposez-vous à devenir un soldat de fortune, un chef de condottieri ? interrogea Montano. Les Sforza ont fait un appel aux courages aventureux. Quelquefois on ramasse une couronne dans cette course de mort ; mais ne craindriez-vous point qu'elle ne fût trop pesante à votre front ? Il est bien jeune encore !

— Qu'est-ce qu'une couronne ? répondit Colomb.

Le vieillard le regarda avec une attention curieuse.

— J'aime ce mépris. Aspirez-vous à la renommée du poëte?

— Non, maître.

Peut-être y eut-il du dédain dans la brève réponse du Génois.

— Eh quoi, s'écria Montano, les gloires de l'Italie n'ont-elles point d'écho dans vos souvenirs et dans votre âme? Resteriez-vous froid au nom de Pétrarca? Avez-vous pleuré, frissonné avec Dante? Avez-vous été heureux de ses joies? Oh! Dante mourant dans la misère à Ravenne, est plus grand, plus digne d'envie que César triomphant de l'univers!..... Les poëtes, jeune homme, sont les prophètes des âges! Ce fut d'un ton adouci qu'il ajouta : Que voulez-vous faire enfin?

— Découvrir un monde, répondit Colomb.

— Où est-il ce monde?

— A l'occident de la vieille Europe, par-delà les mers.

Son bras s'était étendu comme pour le montrer. Une expression de douce moquerie passa sur les lèvres du vieillard. La gaîté de Lampugnani revêtit des formes bruyantes.

— Je te disais bien, Colomb, tu es fou. Où diable as-tu rêvé qu'il y a un autre monde que celui que nous connaissons? Autant vaudrait affirmer que la terre tourne.

— Pythagore l'a dit, répondit Colomb. Eh! pourquoi la planète où nous vivons subirait-elle une loi différente des six autres planètes que nous voyons flotter dans les champs illimités du cie l?

— Mais ton monde, quand le trouveras-tu? A moins qu'il ne tombe tout créé de la baguette d'une fée, je crains fort, mon pauvre chevalier errant, que tu ne sois obligé de le demander à l'éternité.

— Qu'on me donne un vaisseau, repartit Colomb, et le fou sera grand entre les hommes. Ne voyez-vous pas que le monde connu est incomplet? Tous les savants ont donné à la terre une forme sphérique; est-il sage de penser que le vaste espace ignoré jusqu'à nos jours n'est qu'une masse d'eau, ornement inutile de ce globe, solitude étrangère aux bienfaits de la création, et contre l'existence de laquelle protesterait tôt ou tard l'humanité? Dieu ne veut que ce qui est beau, et la beauté c'est l'harmonie. Le monde dont j'affirme l'existence

tient au continent de l'Asie (1). Voyez les Portugais : ils ont voulu se frayer vers les Indes une route par le sud, et ils ont découvert la zone torride de l'Afrique, que les anciens disaient inhabitable. Les hommes y sont, il est vrai, bien différents de tous les peuples connus.

— En as-tu vu, Colomb ? demanda Lampugnani.

— Oui, répondit le marin, j'en ai vu à Lisbonne. Leur peau est noire comme l'ébène. Nos cheveux sont longs et soyeux ; les leurs, au contraire, sont courts, laineux et bouclent à la tête. Ils ont, en outre, le nez écrasé et de très grosses lè-

(1) On sait que Colomb ne soupçonnait pas que l'hémisphère occidental fût de toutes parts isolé de l'hémisphère inconnu.

vres; leur teint bronzé fait paraître leurs dents d'une blancheur éclatante. Ce fut pour les Portugais qui les virent les premiers, un grand sujet d'effroi; ils crurent d'abord que cette couleur était produite par l'ardeur du soleil; et, tremblants de devenir semblables à ces sauvages, ils n'osaient plus avancer sous ce ciel formidable (1).

— Mais, observa Visconti attentif, cette race noire doit être la race proscrite de Cham.

— Tous les hommes ont le même Dieu pour père, répondit le jeune marin.

— Et les hommes de ton monde, dit Lampugnani à Colomb, seront probablement comme ceux de l'Anglais Mandeville,

(1) Robertson.

des géants de vingt-huit à cinquante pieds?

— Peut-être, répondit Colomb avec un sourire paisible, se contenteront-ils de notre stature. Se tournant aussitôt vers le vieux philosophe : Maître, que pensez-vous?

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, répondit le vieillard; mais tant que vous n'aurez que de semblables preuves à fournir, vous paraîtrez un visionnaire. Ce qui est une conviction pour vous, sera pris en dérision par votre siècle. Il étouffera votre pensée, il vous écrasera sous ses mépris! Vous douterez de vous, de votre génie; vous vous perdrez dans un néant de contradictions et d'amères incertitudes; et, terrassé par cette lutte, vous chercherez le repos dans l'oubli.

— Douter de soi, c'est affreux! s'écria Colomb; mieux vaudrait la froide insensibilité de la tombe.

— Nous n'avons pas le choix, répliqua le vieillard : le chrétien doit se soumettre.

— C'est la seule chance que nous ayons, nous, adorateurs de Jésus-Christ, dit tout aussitôt Carlo Visconti en s'inclinant pieusement.

— Il sera difficile de me décourager, reprit Colomb; je verrai tous les rois. La faible voix de Pierre-l'Hermite mit en mouvement l'Europe, moi je ne demande qu'un vaisseau. Oh! si je pouvais franchir les mers à la nage!...... Maître, mes yeux ne se fermeront pas sans qu'ils aient vu ce monde! Ce ne sera pas inutilement pour la grandeur de Colomb et les destins de

l'humanité, que Flavio Gioïa aura inventé la boussole.

Il y avait dans l'accent de Colomb un caractère de fermeté enthousiaste qui imposa à Lampugnani lui-même.

— Tu me cites Pierre, mon fils, répliqua le vieillard, il s'adressa aux grandes sympathies de son époque, l'héroïsme et la religion.

— Je parlerai à l'ambition des rois.

— Mais tu n'as pas un grain de poussière à montrer de ce monde, il n'est réel que pour toi; les naïves croyances ne sont déjà plus de nos temps : comme l'apôtre incrédule, on veut voir.

— La découverte de ce monde serait un si grand bienfait, maître! il a manqué à

la gloire de l'univers romain, il manquerait au bonheur de notre âge.

— Qui le nie? Un âpre dédain sur les lèvres, le vieillard ajouta : Vainement, tu dirais aux rois que le sol va manquer aux enfants de la vieille terre, qu'il ne pourra bientôt plus les nourrir; les rois riraient, indifférents qu'ils sont à l'avenir des peuples.... Comptez les temps depuis que l'empire d'Orient a croulé avec ses gloires et ses souvenirs de onze siècles.

La tête de Montano avait décrit une ligne circulaire, et son triste regard s'était arrêté dans le regard humilié de chacun de ses amis.

— Il y a vingt-trois ans, dit Visconti (1).

— Et, reprit le vieillard, l'Europe a as-

(1) Constantinople tomba au pouvoir des Turcs l'an 1453.

sisté impassible à cette grande convulsion sociale! Le vieux monde est tombé, le vieux monde a jeté son cri de mort au milieu du silence et de l'immobilité des nations! Quelques Génois, dont un, Giustiniani, n'a pas su mourir; quelques Vénitiens encore ont prêté leur appui au dernier des Césars. Les fils abominables de l'enchanteur et de la louve (1) foulent d'un pied vainqueur la cité de Constantin! Ce n'est pas tout : le nom d'un misérable marchand de chameaux, d'un brigand de l'Arabie, d'un vil infidèle, remplace le nom de Jésus-Christ; il s'associe dans le cœur et sur les lèvres de ces démons du Nord au nom sacré de Dieu. C'est une grande honte pour la chrétienté!..... J'ai vu des Grecs,

(1) Dans l'opinion commune les Turcs devaient leur origine à l'union d'un enchanteur et d'une louve.

j'ai parlé à des Grecs; vos yeux auraient des pleurs de sang à donner à cette catastrophe qui, grâce à l'indifférence de cet âge, n'a pas eu de retentissement..... Colomb, c'est bien en vain que je cherche un roi en Europe. Où est-il? je te le demande. Un jeune débauché, tout souillé du meurtre des Lancastre, Edouard IV, donne ses vices en spectacle à l'Angleterre. Le vieux Louis XI traîne, bien malgré lui, vers la tombe, son fantôme hideux et sanglant. Si tu sais l'art d'éterniser la vie, présente-toi à lui, car la mort lui fait peur. Cosimo di Medici dort dans la poussière des siècles. Ce ne sera pas aux empereurs d'Allemagne qu'une idée nouvelle devra jamais un triomphe; l'immobilité les caractérise: quand ils se meuvent, c'est le flot populaire qui les entraîne. Connais-tu l'influence des astres sur les destinées hu-

maines? Peux-tu faire de l'or? Les sourires de Frédéric IV sont à ce prix. Tu n'aurais pas foi en Venise; elle qui a trouvé un bourreau pour bâillonner Carmagnola et lui trancher la tête (1)! elle qui a précipité dans la mort la vieillesse de son doge Foscari. J'étais à Venise quand Jacopo, le fils de Foscari, las de traîner dans l'exil une vie de regrets et de désespoir, vint chercher la mort dans cette patrie où deux fois la torture avait éprouvé son courage, où il lui était interdit de vivre. Je vis le noble père, appuyé sur un bâton, se traîner vers ce fils qu'on venait de torturer pour la troisième fois. Pas une plainte ne sortit de sa bouche. « Retourne à ton exil, mon fils, puisque ta patrie l'ordonne. » De retour dans son palais, il s'évanouit. Jacopo

(1) Carmagnola, fameux chef de Condottieri, fut traîtreusement mis à mort en 1432.

obéit; mais il fallait à sa vie l'air de la patrie; il mourut.... Et quinze mois après cet assassinat, Foscari expirait au son des cloches qui lui donnaient Malipieri pour successeur. Ce fut grande pitié de voir ce vieillard de quatre-vingt-six ans chassé du palais où, pendant trente-six ans, il avait fait à Venise de glorieuses destinées. Montano inclina son front sous le poids des souvenirs; il le releva et dit: C'est dans l'État de Venise que Scanderberg, le dernier héros du vieux monde, a fini ses jours en mendiant des secours contre les infidèles. Le magnanime prince Henri de Portugal n'a pas légué à son neveu la grandeur et la sagesse de ses vues. Le front de Henri n'avait jamais porté la couronne, mais qu'il l'avait méritée! *Talent de bien faire*, c'était sa devise. Je connais deux femmes dignes d'une haute fortune.....

— Isabelle de Castille! interrompit Colomb. Et l'autre?

— L'autre? Oublies-tu Marguerite d'Anjou? Oh! si l'héroïque Marguerite était encore sur le trône d'Angleterre, je te dirais : Colomb, traverse la mer, va trouver la noble épouse de Henri VI; elle mettra à ta disposition trésors, vaisseaux, guerriers. Mais Marguerite, veuve d'époux, de fils et de gloire; Marguerite, rassasiée de chagrin, s'éteint en France dans l'isolement du cœur et les regrets du passé.

—Et Isabelle de Castille, maître? reprit Colomb. Elle est reine, elle commande; son génie égale sa beauté.

— Oui, si la reine Isabelle prenait ta pensée au sérieux, ne doute pas qu'aucun sacrifice lui coûtât pour la changer en un

fait; elle mettrait en gage ses bijoux, ses diamants; mais elle est l'épouse de Ferdinand, l'homme le plus froid et le plus positif de nos temps.

— Mon intention est de voir Galéaz Sforza, dit Colomb : qu'il dédaigne ou accepte mes offres, j'aurai satisfait à ma conscience; car, s'il faut l'avouer, il me serait dur d'enrichir une couronne étrangère.

— C'est bien, mon fils, mais le refus n'est pas douteux. Si tu savais ce qu'est Galéaz!

Montano joignit les mains.

— J'ai peu vécu en Italie; depuis l'âge de quatorze ans, je n'ai guère fréquenté que la mer.

— Tu as donc bien moins souffert que nous? Il y a de la honte à se dire sujet de Galéaz.

Montano parlait encore, lorsqu'un jeune homme, somptueusement vêtu, se précipita dans la chambre du vieillard que venait d'ouvrir Lampugnani. Il froissait dans ses mains sa toque de velours noir, où se balançaient de molles plumes blanches. Sa figure était bouleversée ; il y avait de l'égarement dans ses yeux, un désespoir terrible dans ses accents.

— Montano, cher maître, oh! pourquoi êtes-vous revenu dans cette ville d'abomination?

— Qu'as-tu, Olgiati? demandèrent trois voix à la fois?

— Visconti, Lampugnani! il faut tuer Galéaz! s'écria-t-il d'une voix où se concentraient tant de haine et de douleur que tous en tressaillirent.

— Vous n'êtes pas seul avec vos amis, remarqua bien vite Colomb en se plaçant en face de lui.

— Que m'importe? Je voudrais associer le monde à ma colère.

Il se fit un silence d'attente inquiète.

— Oh! il faut le tuer! reprit Olgiati. Galéaz est l'ennemi, le bourreau de tous! S'il n'a pas fait de Milan un vaste cimetière, si des citoyens errent encore, pâles et déshonorés, dans les rues de Milan, c'est qu'il a craint que tous les peuples ne se levassent à la fois pour l'anéantir. Vis-

conti! tu dois l'exécrer, toi! il a troublé la paix de ton jeune et chaste ménage! Lampugnani! tu avais des amis, leur tête a été coupée par le bourreau! d'autres ont été plongés vivants dans les entrailles de la terre (1). On a jeté quelques pelées de terre sur leurs corps palpitants, et tout a été dit; ils sont presque oubliés. Mon Dieu! se peut-il que les affections tiennent si peu à nos cœurs!... Des femmes, la gloire de Milan, se sont vues arrachées à leur vie de bonheur. Le monstre les a flétries de ses caresses; puis, il les a prostituées à ses gardes; elles ont passé de ses bras infâmes dans des bras, s'il est possible, plus infâmes encore (2)! Peu satisfait de tant de lâchetés, Galéaz a voulu se surpasser lui-même. Ecoutez! écoutez! Le vieillard que nous

(1) Machiavelli, Corio, Simonde de Sismondi.

(2) Machiavelli, Corio, Simonde de Sismondi.

aimions tous vient de mourir dans son cachot! La misère, les chagrins abrégeaient sa vie trop lentement. Ce n'était pas assez du froid, de l'isolement, du silence, d'une nuit que ne dissipait jamais la plus faible clarté; savez-vous ce qu'a fait Galéaz? Il l'a condamné à des tortures de démon. La faim a dévoré les entrailles du malheureux; elle l'a fait tordre, hurler, blasphémer, se traîner comme un reptile; elle l'a presque rendu fou... Puis, quand le spectre a imploré la mort de la pitié de ses bourreaux, ils lui ont dit pour toute réponse : Mange tes excréments... Et il les a mangés!.... Ses excréments étaient son pain, sa nourriture habituelle! Et Galéaz a plusieurs fois assisté à cet horrible repas!... Bien des victimes sont déjà mortes ainsi (1). Je pleure;

(1) Machiavelli, Simonde de Sismondi.

oh! pleurez avec moi! pleurez cette noble vie éteinte dans d'atroces et abrutissantes douleurs! Il t'a nommé, Visconti, à ses derniers moments; il m'a nommé aussi: sans doute il nous léguait sa vengeance.

— De qui tiens-tu ces détails? demanda Visconti d'un ton visiblement ému.

— D'un vieux prêtre ami de ma famille, le père Venanzia qui a reçu sa confession. Et il y a deux heures seulement, pendant que le misérable agonisait sur sa paille fétide, pendant qu'il accusait nos bras, j'assistais à une fête du monstre.

— Vous! s'écria Colomb.

— Oui, moi. Mais savez-vous pourquoi j'y assistais? c'était pour avoir Galéaz sous les yeux. Je voudrais, s'il m'était possible, ne pas le perdre de vue, être sa conscience

jusqu'au moment où je le frapperai. Oh ! s'il était appelé à me survivre !.. Nous avons été des lâches! Dis-nous-le, Montano! Que ta voix sévère et chérie, que cette voix qui nous donna les grands enseignements de la justice, qui fit pour nous de la liberté le bien le plus noble et le plus désirable, se fasse encore entendre, mais pour nous flétrir, nous, fils dégénérés de la vieille terre; nous qui souffrons ce que nos pères n'auraient jamais soupçonné possible. Une nuit Dieu effaça Balthazar du livre de vie; et cependant Balthazar était pur, comparé à Galéaz.

Montano étendit la main. Sa voix basse et solennelle pénétra dans les cœurs.

— Puisqu'enfin, dit-il, vous sentez que le moment où Galéaz doit rendre compte de ses crimes est arrivé, il faut procéder

en hommes à cet acte de haute justice. Vous n'êtes pas des assassins furieux, vous êtes des juges qui exécutent eux-mêmes l'arrêt rendu dans la solitude de leur conscience. Ce n'est pas seulement la mort de quelques hommes qui rend la vie de Galéaz funeste à la patrie, c'est la liberté qu'il avilit, qu'il tue; c'est la corruption qu'il sème partout. Forcé de se replier sur soi-même, ce n'est qu'avec des précautions infinies qu'on hasarde quelques plaintes. Ne sait-on pas que l'oreille de Denys est là; que ces yeux qui vous regardent, cette bouche qui encourage la douleur indiscrète, qui appelle la confiance, sont peut-être les yeux et la bouche d'un espion salarié; que cette parole qui vient d'échapper à votre amertume, que vous ne pouvez pas reprendre, a peut-être décidé de votre liberté, qui sait? même de votre vie; que demain elle

sera vendue au tyran. Et pourtant vous l'aviez dite à un ami, à un frère, à un fils, à une épouse! Père, et toi, mère, vous seuls avez conservé votre grand caractère d'inviolabilité. Où est le charme du foyer domestique? Où est la douce sécurité des familles? Le mariage, ce mystère de deux âmes qui se confient l'une à l'autre, qui s'avancent ensemble dans la vie, mues par des sympathies et des intérêts communs; le mariage perd tous les jours de sa pure dignité. Que le duc vive encore quelque temps, l'homme qui se respectera n'osera se choisir une compagne. Parlerai-je de la lâche indolence de Galéaz, de son luxe tellement extravagant qu'il menace d'une ruine prochaine les destinées de Milan et de Gênes? En 1441, il se trouva trop pauvre pour défendre l'île de Négrepont, attaquée par les infidèles; et, peu de mois

après le honteux abandon de cette île, il étala, dans une visite qu'il fit à Lorenzo di Médici, un faste scandaleux. L'homme qui avait craint de dépenser utilement cent mille florins d'or, en prodigua deux cent mille pour éblouir Florence. Tout récemment encore, les Turcs nous ont enlevé Caffa, dont la perte arrête le commerce d'Orient et nous ferme la mer. Rien ne manque d'ailleurs à la grandeur et aux félicités de Galéaz. Les peuples ont encore assez d'or pour fournir à ses fêtes, pour lui donner les plus belles pierreries, les plus magnifiques perles de l'Orient; pour en faire le prince le plus débauché de la terre. Le père de Galéaz avait à sa mort détrôné les Visconti, remporté vingt-deux batailles; son fils, si l'enfer lui prête vie, fera de Milan et de Gênes les humbles vassales de quelque grande principauté : Carthage a bien péri.

— La patience des peuples est inconcevable, observa Visconti; Gènes, si turbulente, si altière, si jalouse de ses libertés; Gênes, que le vieil abatteur des têtes françaises, le rusé Louis XI, refusa pour sa sujette, qu'il donna au diable enfin, ne croyant pas qu'il fût au pouvoir des hommes de la dominer jamais; Gènes se contentait de pousser de lâches soupirs en voyant s'élever une chaîne de fortifications qui devait la traverser et l'isoler en deux parties. Gloire à toi, Doria, qui, seul, osas protester contre cette violation des droits et des traités!

— Et Girolamo Gentile, dit Colomb, il a échoué dans la révolution qu'avait méditée son patriotisme.

— Oui, ajouta Lampugnani, il a jeté à Gènes le cri sacré de liberté; et, au pre-

mier mouvement des tyrans, il a vu s'enfuir les plus braves. Ce qu'il y a d'inouï, c'est l'audace avec laquelle il a réclamé le remboursement des sept cents ducats que lui avait coûtés sa conspiration ridiculement avortée ; c'est bien plus encore la bonhomie des chefs des arts et métiers qui ont souscrit à cette singulière exigence. Galéaz a fait mine de tout approuver ; mais il a l'avenir devant lui (1).

— Que-voulez-vous ! reprit Montano avec une triste gravité, Rome elle-même oublie qu'elle doit l'exemple à la chrétienté. Où trouver une vie plus folle que celle des neveux de Sixte IV ? Et lui, faible, indulgent vieillard, il voit tout avec une douce quiétude. Je ne sais, mais il me semble

(1) Simonde de Sismondi.

que Rome s'écarte trop des humbles doctrines du divin maître pour qu'il n'y ait pas une terrible réaction. De quel côté soufflera la tempête? je l'ignore. Ce que je sais bien, c'est que le serviteur des serviteurs de Jésus-Christ oublie sa mission sur la terre; il se sépare trop des peuples, pour que les peuples ne l'abandonnent pas à leur tour. Et ce sera une grande calamité... Belle et malheureuse Italie! quand donc se réveillera ton patriotisme? quand cesseras-tu d'acheter avec de l'or les affections changeantes des condottieri? Grand Dieu! des hordes d'aventuriers, qui vendent leur sang toujours au plus offrant, font les destinées de la vieille Italie!

Le vieillard baissa la tête; bientôt il la releva sous l'influence d'une haute pensée :

— Olgiati, Visconti, Lampugnani, pre-

nez encore cette nuit pour réfléchir ; et demain, si vos cœurs sont restés fermes, trouvez-vous à sept heures du soir dans le jardin de la basilique de Saint-Ambroise. Là, vous vous lierez par un serment religieux ; car la cause dont vous vous érigez les défenseurs est une cause grande et sainte : c'est celle de l'humanité. Toi, Colomb, soit que le monde t'exalte, soit qu'il n'ait pour toi que des dédains, dis-toi que l'avenir a des siècles ; et puis, qu'importe l'oubli des hommes? ils meurent.

Les quatre jeunes gens s'inclinèrent devant l'enthousiaste vieillard. Colomb les quitta en faisant des vœux pour la réussite de leur projet. Il ne devait pas les revoir. Une heure après cette scène, Montano était seul. Il ne reprit pas sa Bible. La nuit s'écoula pour lui dans d'austères pensées.

— Qu'ils ne périssent pas, mon Dieu! dit-il; ou, si déjà tu as compté leurs jours, que leur sang, comme celui d'Abel, s'élève vers le tribunal de ton éternelle justice; qu'il leur suscite des vengeurs! Vierge sainte! ne refuse pas à ce peuple malheureux un regard de ta bonté!

II.

Le Serment.

Soutenir que les rois ne doivent rendre compte de leur conduite qu'à Dieu, c'est abolir toute société. *Milton.*

UN TAILLEUR DE PIERRES.

Regardez ces bastions, ces contreforts qui semblent construits pour l'éternité.

WILHELM TELL.

Ce que les mains ont élevé, les mains pourront le détruire. *Schiller.*

Le lendemain, à sept heures du soir, les quatre conjurés se rendirent, par des rues opposées, dans le jardin de la basilique de Saint-Ambroise. Si la nuit eût été belle, on aurait pu voir un sourire de mé-

lancolique exaltation éclairer la figure de Montano quand il étreignit sur sa poitrine les trois jeunes Milanais. Il y retint Olgiati plus long-temps, car Olgiati était le fils de son cœur.

— Quel âge as-tu? lui demanda-t-il d'une voix mal assurée.

— Vingt-trois ans, mon père.

— Tu es bien jeune!...

— Ni mon cœur ni mon bras ne manqueront à la cause de l'honneur, répondit Olgiati.

— Ah ! dit Montano profondément ému, si je doutais de toi, je croirais que Dieu se retire de ma vieillesse; je voudrais quitter la vie. Il essuya une larme. Cette concession faite aux craintes de son cœur,

il redevint le citoyen inflexible; et tirant un crucifix de son sein : A genoux, libérateurs de Milan et de Gênes! Jurez, par ce symbole de notre sainte croyance, que vous sacrifierez avec joie les biens, les rêves orgueilleux de la vie, vos libertés, votre sang, au salut de votre pays! Jurez que vous poursuivrez sur Galéaz Sforza le meurtre, le déshonneur de vos pères, de vos frères et de vos femmes! jurez-le.

Chacun des jeunes hommes étendit la main sur le crucifix que tenait le vieillard, et tous trois firent entendre le serment demandé. Olgiati disparut un moment. Il s'enfonça sous les sombres arcades de la basilique ; et, prosterné sur la pierre devant la statue de saint Ambroise, les mains humblement jointes, il pria le saint avec la ferveur des anciens jours :

« Sois-nous favorable au milieu des hasards et des dangers auxquels nous nous » exposons pour la délivrance de la patrie (1)! » proférait sa voix pieusement exaltée.

Il retourna vers ses amis, la sérénité sur le front.

— Je viens, leur dit-il, d'invoquer le saint protecteur de notre ville, et je me sens un homme nouveau.

—Pour moi, observa Lampugnani, un astrologue a prédit, lors de ma naissance, que, si j'échappais aux coups d'un de ces sauvages dont les pères sont venus des solitudes de l'Asie (2) ; si, dans un jour de sang, je voyais le Maure face à face sans mourir,

(1) Relazione d'Olgiati.

(2) Les Arabes.

quatre générations se lèveraient autour de moi et me précèderaient dans la tombe.

— As-tu peur? demanda Visconti.

— Non. Que ferais-je sur la terre si mes amis n'y étaient plus? Et puis, je ne me soucie guère d'une vieillesse impuissante.

— C'est le vice qui la fait impuissante! s'écria Montano. Vois Enrico Dandolo, il était aveugle; une gloire presque séculaire décorait son front quand il conduisit les galères de Venise contre la ville de Constantin. L'Adriatique les revit triomphantes. Demande au doge Foscari s'il avait senti le froid et la pesanteur des ans avant les tortures imposées à son cœur de père. Jeune homme, il n'y a pas de vieillesse pour celui qui a bien vécu.

— Quoi qu'il soit de cette assertion, ré-

pliqua Lampugnani, je ne désire pas, héritier misérable des jours de mes enfants, m'écrier comme le vieux Cosimo di Medici quand il se faisait porter dans son palais solitaire : « Cette maison est bien grande » pour une si petite famille (1). » Pauvre vieillard !

— Il est temps de nous séparer, dit Montano, le Dieu d'Abraham et d'Isaac veille sur nous. Encore quelques jours, et le cri de Peuple! Peuple! réjouira les cœurs indépendants. Toutes les gloires sont ombrageuses aux rois.

Ils se disposaient à se quitter, lorsqu'ils aperçurent une figure qui se mouvait à quelque distance d'eux.

— Est-ce déjà mon Génie? demanda

(1) Scipione Ammirato.

Lampugnani, faisant allusion au fantôme de mort que le second Brutus vit debout, une nuit, à la porte de sa tente.

— C'est un pénitent, s'écria Visconti en s'élançant sur ses traces.

— Ou peut-être le démon qui vient nous applaudir.

A cette saillie de Lampugnani , Montano opposa une parole sévère.

—Ce n'est ni le temps ni le lieu, Andrea, d'écouter ta verve railleuse ; sois grave et circonspect, tu viens de le promettre.

— Maître, répondit le jeune homme, mon bras serait faible si je laissais la noire inquiétude s'emparer de mon âme. Souffrez donc mes épanchements. Le Créateur m'a refusé la nature sévère de Dante Alighieri, mais il m'a donné, comme au fa-

meux Florentin, la haine de l'injustice et la fermeté qui la combat et la détruit.

— C'est te placer haut, Lampugnani, que de te comparer à Dante. Pauvre grand homme! ses dernières années se ressentirent du choc violent des choses; il se déclara las, qu'il n'avait pas achevé sa route! Je sais de lui un trait bien mélancolique et bien attachant. Un jour, un pèlerin, de stature élevée, entra dans le monastère de Corvo. Il se tint quelque temps muet, immobile, et les bras croisés sur la poitrine, devant les religieux attentifs. Enfin, un des solitaires lui demanda ce qu'il voulait. D'abord l'étranger ne répondit pas; il semblait méditer. Interrogé de nouveau sur l'objet de sa venue, sur ce qu'il voulait enfin, il tourna lentement sa face livide et sombre, regarda les religieux, et répondit : La paix.

Je ne connais rien de plus touchant, ajouta Montano, que le besoin de repos exprimé par cet être jusqu'alors si avide de bruit, de mouvement; si puissant de sa colère, de son patriotisme et de son passé indomptable et sauvage.

— Se nomma-t-il? demanda Visconti.

— Oui. Il laissa même à un de ces hommes pieux et tranquilles une partie de son œuvre formidable.

III.

Une Femme.

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays !

P. Corneille.

Je me demandais quelle est cette mystérieuse puissance qui fait toujours sortir une affliction du milieu de nos joies les plus vives, comme si en les goûtant l'homme était infidele à sa mission, et que la destinée dût aussitôt le ramener violemment à cette loi de son existence, le malheur.

N. A. de Salvandy.

Olgiati, de retour dans sa maison, fut frappé de l'air triste et solennel de sa femme.

— Je croyais que vous m'aimiez, lui dit-elle.

—Qu'ai-je donc fait, Elena, pour que tu en doutes?

— Vous avez des secrets, ami, des secrets envers moi; et pourtant je n'ai pas une parole qui ne vous soit connue.

— Crois bien que si j'avais un secret, Elena, ce ne serait vraiment que par affection pour toi que je te le tairais. Il doit être affreux d'associer une femme jeune et délicate aux inquiétudes d'un lendemain incertain. Va te reposer, mon amour; et dis-toi bien que nulle femme n'est plus aimée, plus estimée qu'Elena. Ne t'ai-je pas choisie entre toutes?

— Tu veux te perdre, s'écria-t-elle. Oh! prends en pitié mon amour et mes douleurs! Tu affectes de ne pas me comprendre... Je vais m'expliquer. Ce soir, Olgiati,

vous étiez dans le jardin de la basilique de Saint-Ambroise avec Carlo Visconti, Andrea Lampugnani, et Cola Montano, si profondément détesté de Galéaz. Vous y avez prêté un terrible serment. Elle ajouta bien bas, en plongeant un long regard dans les yeux étonnés d'Olgiati : Vous y avez juré la mort du duc de Milan. N'essaie pas de le nier! j'y étais, j'ai tout entendu.

— C'est donc toi....?

— Oui, c'est moi que Visconti a poursuivie. Que veux-tu faire? Mourir du supplice des traîtres. Est-ce au bourreau, Olgiati, à trancher tes nobles destinées? Si jamais tu m'as aimée, tu laisseras à Dieu le soin de venger Milan. A lui seul appartient le droit de punir. Les hommes doivent espérer et attendre. Mon ami, mon

protecteur, moi aussi j'ai un secret à te dire. Ne le devines-tu pas? Elle appuya sa tête sur le sein du jeune homme; et ce fut d'une voix timide mais heureuse qu'elle ajouta : Olgiati, je vais être mère.

Un cri de joie partit du cœur d'Olgiati, puis il pâlit.

— Maintenant, dis-moi que tu renonces à ton projet. Un vrai père ne lègue pas à ses enfants un nom entaché d'opprobre.

— Pauvre femme! que me demandes-tu?

Elle se mit à ses pieds.

— Oh! si tu meurs, je mourrai avec toi; et il mourra aussi, lui! Il mourra avant même d'avoir senti la vie. Olgiati, n'as-tu pas une parole de cœur à dire à ta femme?

— Vous me faites bien mal.... relevez-vous! Oh! ne restez pas ainsi prosternée, je ne suis pas Dieu. Tu me parles d'opprobre, faible femme, je n'attends rien des hommes. De vains applaudissements seraient un prix trop vil pour le sacrifice des années que je pouvais encore espérer sur la terre. Elena! Milan sera libre!.... Tu restes froide à cette pensée; et moi, elle m'enivre, elle me donne la force de braver les bourreaux et leurs tortures. Que je meure, mon Dieu! mais qu'en mourant je sache que mon pays est affranchi! Des affections égoïstes doivent se taire en présence de si grands intérêts! Oublie qu'Olgiati est ton mari, ne vois en lui qu'un des libérateurs de Milan. Rappelle-toi les femmes de Sparte et de Rome.

— Toutes mes vertus sont ma tendresse

pour toi. Tu es ma patrie, ma joie, ma gloire, ma religion. Je ne vis que par toi, sans toi je ne suis rien. Commande-moi de mourir, je ne regretterai ni beauté, ni jeunesse; je ne regretterai que ton amour qui donnait à mon cœur une sérénité si fière. Oh! si, je regretterais encore la vie pour mon fils! Olgiati, il m'est si doux de penser qu'un jour tu ressaisiras en lui tes jeunes et fraîches années; que tu te retrouveras enfant sur le sein de ta mère, demandant, avec une naïve confiance, des baisers, du bonheur. Oh! ce rêve est-il trop beau!... Dis, veux-tu que la mort m'ôte mes pures joies de mère avant même qu'elles se soient réalisées?

— Femme, répondit Olgiati d'une voix sombre et altérée, j'espérais vous trouver laauteur de nos misères. C'était, je

vous le dis encore, pour vous épargner les tourmens de l'inquiétude que je vous cachais nos projets; mais Dieu m'est témoin que j'étais loin de suspecter votre patriotisme. Cet homme, que votre faiblesse voudrait que j'épargnasse, vous épargnerait-il, lui? Si vous avez échappé à sa brutalité, c'est parce que jusqu'à ce jour vous avez refusé de paraître à ses fètes. Des femmes aussi belles, aussi pures que vous ont été flétries par ce monstre. Elena avait rougi. Prie, ajouta Olgiati avec douceur, prie la sainte mère de Dieu. Elle a bien souffert, elle qui a vu son fils attaché comme un voleur à une croix infâme! elle qui a assisté à sa longue agonie!..... Prie, Elena, et tu t'élèveras au-dessus des intérêts de la terre!

— Et notre fils? dit la mère en levant

sur Olgiati sa figure pâle et touchante.

— Notre fils maudirait un jour l'existence s'il la devait à une bassesse. Serait-il d'ailleurs si malheureux d'échapper aux dures épreuves de la vie?

— Tu me l'as faite bien douce, Olgiati, j'ai droit de l'aimer et de la souhaiter pour mon enfant.

— Douce! et la désolation planait sur toutes les familles! Douce, Elena!... quand tu dormais heureuse et paisible sur mon sein, moi, j'entendais les cris de mes frères qu'on égorgeait; je voyais leurs regards de malédiction; je ne dormais pas, moi. Et le lendemain, je parcourais la ville, la honte au front, le remords et le désespoir au cœur! Je la parcourais comme un fou, comme un misérable réprouvé! J'avais horreur de

moi. Que souvent j'ai été prêt à demander à Galéaz compte de ses crimes! mais ton image se plaçait entre la vengeance et moi; et je revenais lâchement feindre et sourire dans tes bras. Oh! que ma tête tombe avant que je recommence de si terribles épreuves! Je n'ai de calme que depuis cette résolution qui te fait pâlir, toi, faible femme! Il la regarda fixement. Sais-tu, Elena, que ton Olgiati s'est mille fois reproché son mariage! des voluptés de cœur, des voluptés de sens quand tout un peuple souffre! Il fallait, en signe de deuil, se couvrir la tête de cendre; il fallait, à force de douleur, protester contre le tyran. Galéaz a vu qu'on pouvait encore donner des fêtes, que les épouses ne frémissaient pas d'être mères; et il a tout osé.

Elena lui tendit la main.

— Olgiati, je ne chercherai plus à traverser vos desseins. Satisfaite de mon égoïste félicité, je n'ai accordé que des regrets passagers aux victimes de Galéaz : peut-être mérité-je d'en être punie. Mon Dieu ! que je sois la seule qui souffre ! Lui n'a droit qu'au bonheur !

Il couvrit de baisers son front pâle et chéri. De tendres paroles rouvrirent le cœur de la jeune femme aux bienfaisantes illusions.

IV.

Le Malheur.

O mes membres! ne vieillissez pas tout-à-coup! *Shakspeare.*

Le mois de mai de la vie ne fleurit qu'une fois et ne revient plus, il est flétri pour moi. *Schiller.*

Partout ce vent de mort ébranche la famille. *Victor Hugo.*

A cinq jours de là, toute la maison d'Olgiati était plongée dans la consternation. Les domestiques couraient chez tous les amis de leur maître, demandant si l'on n'avait pas vu la signora Elena. La vieille

nourrice appelait à grands cris l'enfant qu'elle avait nourrie de son lait. Elena avait été enlevée en sortant le soir de l'église, où elle s'était rendue à pied, suivie d'un seul domestique. Olgiati, insensé de douleur, courait dans les rues étroites et sombres de Milan, accompagné de deux serviteurs qui portaient des torches. De temps en temps il rentrait. Son regard interrogeait les visages de ses domestiques; eux, baissaient la tête; et lui, incapable de proférer un mot, il s'élançait encore hors de cette maison. Il allait, il allait, sans savoir où, jetant dans sa course haletante des prières et des malédictions. Qui accuser? Galéaz était absent depuis deux jours; et quand il l'avait appris, il avait senti ce que sentirait un damné auquel il serait accordé un sursis. Tout le jour qui suivit cette nuit, deux autres nuits, deux autres jours

encore pesèrent sur le malheureux, sans apporter aucune distraction à son âpre douleur. Souvent, plongé dans une rêverie immobile, il croyait la voir, l'entendre : c'était sa figure élégante et gracieuse, ses yeux noirs pleins d'amour, ses pieds qui effleuraient le marbre sans en tirer un son, et sa voix pénétrante et douce. Il bondissait, il étendait les bras, sa poitrine se gonflait de soupirs. Son regard ne saisissait rien.... Il avait vu Montano ; le vieillard avait pleuré. Malade de corps, malade d'esprit, Olgiati se traînait comme un fantôme aux réunions nocturnes de Lampugnani et de Visconti.

Le soir du quatrième jour, un religieux demanda à parler au signor Olgiati et lui remit un billet. La figure du religieux était grave et triste. Olgiati lut le billet et

partit sans dire un mot. On l'attendit toute la nuit.

— En sera-t-il de lui comme de la signora Elena? se demandaient les domestiques frappés de stupeur.

— Ma douce et belle Elena était l'étoile brillante de cette maison, disait la nourrice; si elle s'éteint, les splendeurs des Olgiati s'éteindront avec elle.

Le religieux conduisit Olgiati à travers des rues solitaires, dans une maison de pauvre apparence, éclairée, comme l'était à cette époque une partie des maisons de Milan, par des châssis couverts de papier huilé. Olgiati tremblait en montant l'escalier. Quand ils furent parvenus sous les combles, le religieux montra de la main au jeune homme une petite porte cintrée.

— C'est là, dit-il.

Olgiati s'appuya contre le mur : ses forces l'abandonnaient.

— Du courage, mon frère; tous les hommes ont leur calice d'amertume à vider.

Cela dit, le religieux heurta doucement à la porte qui fut ouverte par une vieille dame; et il s'éloigna après avoir laissé une parole affectueuse à son jeune compagnon.

Olgiati se trouva en face d'une femme que son cœur avait nommée, bien avant que sa voix eût pu articuler les syllabes qui composaient le nom d'Elena. Elle se leva de la chaise pliante où elle était assise, et fit quelques pas au-devant de son mari. Ivre d'une joie douloureuse, il voulut la prendre dans ses bras; elle jeta un cri, et

tomba pâle, sanglotante aux pieds d'Olgiati; ses deux mains se joignirent.

— Vous ne me demandez pas comment je suis ici?

— Elena! tais-toi... Ne me dis rien encore! Mais de grâce quitte cette posture!

Elle obéit. Ce fut lui qui le premier mit fin au triste silence qui s'était établi entre eux.

— Oh! sortons de cette chambre; elle est si délabrée! Je souffre de t'y voir!

— Olgiati, lui dit-elle d'une voix triste mais ferme, la maison qui accueillit la pure jeune fille ne doit pas me revoir.

— Tes paroles me glacent, Elena. As-tu cessé de m'aimer?

— Vous ne le pensez pas.

— Eh bien ?

A peine eut-il laissé échapper cette sorte de question, qu'il eut peur.

—J'ai passé une nuit et un jour dans la villa de Galéaz, répondit-elle avec un calme effrayant. Il la regarda dans les yeux et ne dit pas un mot. Elena répéta son étrange révélation. Comprenez - vous , Olgiati ? ajouta-t-elle d'une voix que le désespoir rendait terrible.

— Toi! toi! cria-t-il. Dis-moi que c'est un rêve! dis-moi que je suis fou!

—Olgiati ! dit la malheureuse, j'ai désiré vous revoir avant de mourir.

Il ne l'écoutait plus , perdu qu'il était

dans sa sombre colère. Elle serra ses genoux et fit entendre un gémissement.

— Que veux-tu? que m'as-tu dit?... Il porta la main à sa tète; tout y était confusion.

— C'est à la certitude de ma mort prochaine que j'ai dû le courage de m'exposer à votre indignation... Olgiati! dites à l'adultère que vous lui pardonnez!... J'ai besoin de votre pardon pour mourir moins misérable... Adultère! Mon Dieu! le suis-je en effet?

Elle cacha son visage dans ses mains, et l'agitation de son âme fit frémir ses membres.

— Tu ne mourras pas, tu ne dois pas mourir. Si je pouvais le tuer, là, sous tes yeux... le fouler aux pieds... lui arracher

des cris... le faire mourir, revivre et mourir encore!... Si j'étais Dieu! Oh! si j'étais Dieu!... Pourquoi ne suis-je qu'un homme?... Mais un homme est bien puissant quand il veut... Oui, je serai cet homme... Mon Elena, viens sur mon cœur; que mon amour te fasse un peu de bien! Pauvre âme, tu es pâle et triste!... Oh! lève la tête avec fierté! Rien n'est perdu! Tu es restée chaste aux yeux de Dieu, et tu es toujours l'honneur et la joie de ton mari. Elena, viens donc!

La jeune femme pencha son front sur l'épaule d'Olgiati, et ses larmes coulèrent.

— Merci, merci, lui dit-elle; tu ne veux pas que le désespoir entoure ma fin d'horreurs. Sois béni, toi à qui je n'ose plus donner le plus aimé, le plus beau des titres, sois béni à jamais!

— Ne me chagrine pas, Elena; tu dois vivre pour moi, pour ton enfant. Le misérable qui a corrompu nos félicités entrera bientôt dans la mort; et la mort, tu le sais, garde religieusement les secrets de la vie.

— Mais pour nous, ami, ce secret ne mourrait pas. Mon front se glacerait sous vos baisers; chacun de vos regards me semblerait un reproche; chacune de vos paroles retentirait dans mon cœur comme un appel fait à de méprisables souvenirs. Plus de confiance, nous ne trouverions plus rien à nous dire... Que je quitte la vie avant d'avoir senti cette indigence de cœur!

— La mort est donc bien désirable? lui dit-il d'une voix amère.

— Je n'ai que dix-huit ans, répondit la

jeune femme avec une angélique tristesse, et ces dix-huit ans ont été doux et beaux.

— Vis pour moi, Elena! Que veux-tu que je devienne sans ton affection? Quoi! ta voix chérie serait muette à ma voix! Je te chercherais dans ma vie, et je t'y chercherais en vain! La seule pensée m'en est affreuse.

— Quand je voudrais vivre, je ne le pourrais pas. Pardonne, Olgiati; mais j'ai besoin de calme, j'ai besoin du long oubli de la mort; il me faut un repos absolu, la mort seule le donne. Ne pleure pas, ami; vivante, je me serais vue outragée par les hommes, ils m'auraient jeté un nom infâme; j'aurais été pour eux la maîtresse de Galéaz!.... Oh! la vie d'Elena doit finir! Olgiati, tu me garderas dans ton cœur telle que j'aurais voulu toujours rester pour

toi. Que ferais-tu, pauvre ami, d'une femme déshonorée? Ce doit être un fardeau horrible à traîner tous les jours. Bénis Dieu avec moi de la dernière preuve de bonté qu'il donne à Elena! Vois-tu, Olgiati, tu aurais cessé de m'aimer, et j'en serais morte de regret ; tout est bien, je le sens.

— Comment es-tu sortie de chez l'infâme?

— Il m'a chassée.

— Oh!

Elena s'évanouit.

Alors, à genoux devant elle, il la ranima par ses baisers et ses pleurs.

— Il faut que tu sortes d'ici, que tu reviennes dans ta maison.

— Je ne puis y rentrer que morte, Olgiati. Mais l'asile que j'ai choisi conviendrait à la femme la plus chaste. Nous sommes chez une parente du vénérable Venanzio. C'est à lui que je suis venue demander des consolations; et quand il a pensé que je pourrais te voir sans expirer de honte à tes pieds, il t'a envoyé le religieux.

Elle vécut encore un jour, s'entretenant avec le prêtre et avec son mari. Le deuxième jour, elle n'avait qu'Olgiati auprès d'elle; c'était le matin.

— Je sens que je m'en vais, dit-elle. Prie le bon père de venir m'aider à sortir de la vie; mais toi, reste : Dieu me pardonnera de te donner mon dernier regard et ma dernière pensée.

Elle exhala sur le sein d'Olgiati son plus doux soupir de religion et d'amour. Il la contempla long-temps, belle d'un pâle et dernier sourire, serrant sur son cœur l'image du Dieu mourant.

V

Le Meurtre.

Le meurtre punit le meurtre; et celui qui frappe est frappé à son tour.

Eschyle.

Le traître. . . . . sera le vaincu.

Alfieri.

Le lendemain de Noël, 26 décembre 1476, quand à peine une faible clarté brillait au ciel, Olgiati, Visconti et Lampugnani, à genoux dans l'église de San-Stéfano, priaient le premier martyr de la

foi de Jésus-Christ de leur pardonner le meurtre qui allait ensanglanter son temple. Galéaz devait ce matin même assister à une messe solennelle qu'on y célébrait; et eux avaient choisi ce lieu pour en faire la scène visible de l'expiation. L'archi-prêtre dit la messe; ils l'entendirent avec une piété édifiante.

Il faisait un froid si pénétrant qu'Olgiati se fit donner les clefs de la maison de l'archi-prêtre; et tous trois allèrent y passer le temps qui devait s'écouler avant l'arrivée du duc (1). Tous les jours qui avaient précédé ce jour, les trois conjurés s'étaient exercés à l'escrime (2). Il avait été convenu entre eux, pour ne donner aucun

(1) Relazione d'Olgiati.
(2) *Ibid.*

soupçon, que Lampugnani, offensé par Galéa, seulement dans des intérêts positifs, serait le premier qui s'offrirait à ses regards et qui porterait le premier coup. Lampugnani et Visconti causaient tranquillement. Olgiati, incapable de calme, jetait quelques paroles d'une douleur impatiente à travers cette conversation; et, la tête penchée, il cherchait à saisir les bruits qui se faisaient au dehors. Son œil interrogeait le sablier, il se plaignait de la lenteur du temps.

— Si Galéaz avait changé d'idée! pensa tout haut Visconti.

— J'irais le frapper dans son palais, répondit Olgiati avec un air de terrible résolution; aujourd'hui l'un de nous deux doit périr.

— Peut-être ce soir, dit Lampugnani, saurons-nous tous quatre le grand secret de la mort. C'est une révélation, ajouta-t-il d'un ton léger, comme pour donner un démenti à ses paroles mélancoliques, que j'aimerais autant qui me fût faite un peu plus tard. A dire vrai, je redoute cette rive mystérieuse d'où nul n'est jamais revenu. Olgiati, et toi, Visconti, si c'est moi qui reste, venez me dire quelque chose de ce que tout homme désire tant savoir!.... Mais pourquoi le satan Galéaz tarde-t-il ainsi? Le sable est presque écoulé. Il y a près d'une heure que nous l'attendons.

Que faisait en effet le duc de Milan?

Tourmenté de noires inquiétudes, il hésitait à quitter son palais. On aurait pu le voir, agité, livré à tout ce que l'indé-

cision a de pénible, errer d'une salle à une autre. Cette vague terreur, qui le livrait à tant de souffrances, était sans doute une voix du ciel; négligerait-il cet avertissement? Mais comment, sous quel prétexte ne pas aller à l'église? L'ambassadeur de Mantoue et l'ambassadeur de Ferrare devaient l'y accompagner. Fallait-il qu'il leur donnât sa faiblesse en spectacle? Et la cour et le peuple riraient. A mesure que le moment approchait, ses appréhensions prenaient une forme plus terrible et plus directe. Fatigué de cette lutte, il s'avoua vaincu, et accepta par anticipation toutes les conséquences de cette apparente bizarrerie, toutes les moqueries qu'en pourraient faire ses ennemis. Il dit donc qu'il entendrait la messe dans la chapelle du palais, et non dans le temple de San-Stéfano, comme il en avait d'abord exprimé l'inten-

tion; mais le prêtre officiant était déjà parti et avait emporté tous les ornements (1). Galéaz changea de couleur et s'abandonna à sa destinée. Ses adieux à son fils et à sa fille furent empreints d'une tendre mélancolie. Il embrassa plusieurs fois Giovanni, enfant de huit ans, bien doux, bien timide et bien insoucieux d'un avenir qui s'avançait pour lui chargé d'orages. Bianca fut aussi caressée et reçut de doux noms. La princesse Bonne sourit avec une grâce moqueuse à l'affection subitement réveillée de son époux. Elle ne comprenait rien à ce changement. Avant de quitter la salle où étaient ses enfants, il tourna la tête plusieurs fois, s'arrêta sur le seuil de la porte pour les regarder encore; et il ne reprit une appa-

(1) Machiavelli, Simonde de Sismondi.

rence de calme que lorsqu'il lui fut devenu impossible de les apercevoir.

« L'incertitude et le vertige, a dit Juvé-
» nal, furent toujours le caractère des
» méchants ; ils n'ont de fermeté qu'au
« moment où ils commettent le crime. »
Galéaz, sorti de son palais, se mit à causer avec les ambassadeurs.

– Le voilà! s'écria Olgiati attentif. Entendez le bruit de la foule! Oh! que ma main ne faiblisse pas! Lampugnani, Visconti, à genoux! Demandons des forces à celui qui peut troubler le plus fier courage! Il fit David vainqueur de Goliath.

Ils prièrent ensemble. C'était un spectacle singulier que celui de ces trois hommes appelant sur une pensée de sang la bénédiction d'un Dieu tout de miséricorde.

Galéaz Sforza se plaça à l'église entre les deux ambassadeurs. Le sacrifice commença.

Un homme, la tête haute, la démarche assurée, s'avança au milieu de la foule, qu'il écartait du geste et de la voix: c'était Andrea Lampugnani. Il porta la main gauche à la toque de Galéaz en signe de respect, puis il mit un genou en terre. Le duc attendait ce que lui voulait ce haut suppliant. Lampugnani tira un petit poignard qu'il tenait caché dans sa manche et l'en frappa au ventre. Olgiati lui porta aussitôt deux coups terribles à la gorge et à la poitrine. Visconti l'atteignit à l'épaule et au milieu du dos. Pendant cet acte de terrible justice, pas un mot n'avait été prononcé: une inconcevable promptitude, une spontanéité qui tenait du prodige, avaient caractérisé ce drame sanglant. Le

duc tomba dans les bras des deux ambassadeurs, en laissant échapper de ses lèvres mourantes cette exclamation : Ah! Dieu (1)!

Alors ce fut dans le temple un mélange insaisissable de terreurs contenues, de malédictions énergiques, de stupides et dégradantes lâchetés; un bruit de pas, de murmures, de voix, de cris, d'armes. Les uns se précipitaient, épouvantés, vers la porte; les autres, l'épée à la main, se frayaient un passage vers le lieu de la scène. Et cette foule qui se ruait, qui ondoyait dans tous les sens, formait une masse serrée d'où surgissaient des têtes livides, béantes de terreur, et des têtes menaçantes, aux yeux noirs et passionnés. Ces yeux qui se parlaient entre eux avaient

(1) Machiavelli, Corio, Simonde de Sismondi.

une éloquence rapide, saisissante, bien supérieure à tous les miracles de la parole. A l'effroi de la réalité se mêlaient d'horribles inquiétudes : Quel était le but de cet acte sanglant? Était-ce une vengeance isolée ou bien une vaste conspiration contre l'État? Les gardes et les courtisans du duc, revenus de leur première stupeur, avaient reconnu et nommé les meurtriers : ils s'étaient mis à leur poursuite.

Lampugnani fuyait. Il tomba à travers un groupe de femmes prosternées. Ses éperons s'embarrassèrent dans ses vêtements. Alors il se dressa sur ses genoux et se trouva en face d'une figure maure qui tenait une épée nue levée sur sa tête. Fasciné par cette apparition, le jeune homme ne déploya sa force qu'à demi. La lutte ne fut pas longue: le Maure égorgea le noble

assassin (1). Visconti courut nu-tête dans les rues, l'égarement était dans ses yeux : c'est que la multitude, qui avait débordé hors du temple, remplissait l'air de ses hurlements, c'est qu'elle demandait la tête des meurtriers. Et c'était pour elle, bien plus encore que pour venger son affront, qu'il s'était dévoué ! La mort, une mort horrible en fut la récompense.

Olgiati s'était échappé, il se présenta chez son père ; les domestiques avaient ordre de ne pas l'introduire (2). Debout, et péniblement affecté de cette réception, il attendait dans la cour une réponse de ce père dont il aurait voulu désarmer la colère.

(1) Simonde de Sismondi.
(2) *Ibid*

— Dites-lui, proféra le vieillard indigné, que ma maison ne peut servir d'asile à un assassin.

— On est à sa poursuite, s'écria le serviteur qui avait vu naître Olgiati, qui souvent l'avait porté dans ses bras, et qu'enhardissait le péril de son jeune maître. S'ils le prennent, ils le massacreront.

— Luigi, réserve tes prières pour une plus noble cause. Le sang veut du sang. Dieu et les hommes ont proscrit Girolamo, que ses destinées s'accomplissent!

Le serviteur voulut encore hasarder quelques mots.

— Si tu tiens à finir tes jours sous le vieux toit, si tu veux que j'épargne un chagrin à tes cheveux blancs, tu n'ajou-

teras pas un mot en faveur de l'assassin.

La fermeté d'Olgiati l'abandonna un instant, quand il se vit irrévocablement condamné par son père. Valait-il la peine qu'il vécût ? Montano se présenta à lui.

— Viens, lui dit le vieillard en l'entraînant hors de cette maison inhospitalière, tous les cœurs ne te sont pas fermés.

Olgiati se laissa conduire sans faire une objection. Il se trouva dans la pauvre chambre du vieux prêtre ami de sa famille. Montano lui serra la main, et le quitta en lui promettant de revenir bientôt. Le père Venanzio lui présenta tout aussitôt son visage affectueux.

— Qu'as-tu fait, mon fils ? dit le digne ministre; tu as voulu prendre la place de

Dieu, tu as devancé ses jugements. Qui sait, ajouta-t-il avec une douloureuse sévérité, si demain Galéaz ne se serait pas repenti? Et d'ailleurs, est-il donné à la créature de pénétrer dans le secret de l'ordre universel? Qui osera dire: Ceci est bien, ceci est mal, cet homme est de trop?

— Il m'est affreux d'encourir votre blâme, répondit Olgiati; mais Dieu qui lit dans les cœurs sait bien que mes intentions étaient grandes et pures. Je m'en serais défié, mon père, si je ne les avais conçues qu'après la mort de ma sainte Elena. Quand je jurai avec mes amis la perte de Galéaz, je n'avais aucune personne de ma famille à pleurer; c'était la nation que je voulais affranchir.

— Que te réserve-t-elle? dit le prêtre

en joignant les mains. Pauvre malheureux! je n'ajouterai pas à tes souffrances. Que Dieu te pardonne en faveur de ton motif!

— Mon père, si je meurs assassiné, sans pouvoir dire un mot, promettez-moi que vous défendrez ma mémoire et celle de mes amis de flétrissants soupçons; dites bien aux Milanais que c'est pour eux, pour eux seulement, que nous avons versé le sang et bravé la vengeance des hommes.

— Je te le promets, mon fils.

— Maintenant, je voudrais bien savoir si Visconti et Lampugnani sont en sûreté; allez vous en informer mon père.

— Permets-moi de ne pas te quitter. Si l'on te découvrait ici, peut-être que le

sacré caractère dont je suis revêtu arrêterait la rage des furieux.

— C'est une erreur, mon père. N'est-ce pas dans une église que Galéaz vient d'être frappé? Mais, de grâce, allez vous informer de mes amis.

Le prêtre s'éloigna à regret.

Quand Olgiati fut seul, il se laissa aller à un mouvement d'idées fières et orageuses. Pourquoi se cachait-il comme un vil assassin? Que ne se présentait-il à ce peuple pour lui dire: C'est moi qui ai tué votre tyran, je n'ai voulu que le bonheur de vous être utile; punissez-moi si vous me trouvez coupable. Dominé par l'orgueil de l'innocence, il se disposait à sortir, lorsqu'il entendit un bruit vague dans le lointain; c'était comme des eaux qui débordent

et s'écoulent. A mesure que le bruit se rapprochait, Olgiati croyait y saisir des pas et des voix humaines. Ce bruit devint immense, quand il passa dans la rue. Le nom de Lampugnani et le nom de Visconti s'y mêlaient à d'atroces anathèmes. Les poursuivait-on ? Olgiati s'élança vers la croisée, et ses yeux se fixèrent sur un horrible spectacle.

Des flots de peuple inondaient la rue. A la tête de cette multitude ivre de colère, s'avançaient quelques uns de ces hommes que leur costume indécemment bizarre, leurs gestes, leur figure cadavéreuse et sinistre marquent partout d'une empreinte maudite. On les trouve si différents des autres êtres, qu'on se demande à quelle nation, à quel pays, à quel âge social ils appartiennent. Comment se trouvent-ils

là ? Où étaient-ils, où se tenaient-ils auparavant ? Jamais ils ne se sont montrés dans les fêtes. Fuyaient-ils les clartés du soleil ? Ces hommes exhalent une odeur de sang. Pourquoi ont-ils surgi tout-à-coup ? C'est que, semblables aux noirs vautours, ils apparaissent au moment du carnage.

Les sauvages hideux que nous venons de décrire traînaient quelque chose à leur suite : c'étaient deux masses informes, pétries de chair, de sang et de boue (1). Olgiati devina plutôt qu'il ne reconnut les cadavres de ses amis. Il jeta un cri lamentable et ferma les yeux. Qu'était devenu ce brillant Lampugnani, lui à qui la vie était si légère et si moqueuse ; et Visconti,

(1) Machiavelli, Simonde de Sismondi.

avec sa belle et mélancolique figure, et ses longs cheveux, et son corps jeune et souple? Des trépignements de pieds, des battements de mains, des ricanements inouïs et tout-à-fait indescriptibles appelèrent de nouveau l'attention d'Olgiati sur cette scène d'horreur. Il regarda; et le vertige courut dans son cerveau; et tout sembla se remuer, danser, s'écrouler autour de lui. Des milliers de visages étaient attachés au sien avec d'atroces sourires. On se le désignait, on se le montrait du doigt; et des voix ignorées de la terre, des voix de démons, hurlaient en chœur le nom d'Olgiati. Il resta là, dans une fatale immobilité, les pieds attachés au sol, les yeux pleins de ces regards d'une ironie sinistre et l'oreille torturée par des notes infernales. La maison reçut tout-à-coup une effroyable secousse. Des milliers de pas se pressaient sur l'es-

calier. La porte fut enfoncée ; et un océan d'hommes, de femmes, d'enfants, déborda tumultueux, sans frein, dans la chambre d'Olgiati.

— A mort ! à mort !

Et encore une fois il se vit sous le feu de ces yeux noirs et féroces. Alors il sortit comme d'un rêve pénible ; il retrouva, avec son intelligence, son haut mépris pour la mort et ce calme d'une conscience qui ne se reproche rien. Des mains voulaient le déchirer, d'autres mains le sauvèrent.

Un cachot reçut le jeune homme. Les bourreaux épuisèrent leur art pour le torturer. Ce fut le corps tout saignant, les os tout disloqués et dans l'attente certaine d'une mort épouvantable, qu'Olgiati écri-

vit, *par l'ordre de ses juges*, la *relation* circonstanciée de tout ce qui avait précédé le meurtre de Galéaz Sforza; relation qui porte un caractère admirable de patriotisme et de simplicité religieuse et consolante.

Enfin le genre de sa mort fut prononcé. Il entendit, avec l'expression d'un calme fier et mélancolique, l'arrêt qui le condamnait à être *tenaillé et coupé vivant en morceaux*. Un prêtre l'exhortait à se repentir, il leva sur lui un regard beau de sérénité. « J'ai mérité, dit-il, pour beau-
» coup d'erreurs, ces horribles souffrances
» et de plus grandes encore, si ma faible
» nature pouvait les supporter. Mais bien
» loin de croire que j'aie à me repentir de
» la belle action que vous m'imputez à
» crime, loin de supposer que je doive

» souffrir pour l'avoir faite, c'est en elle » que je me confie, dans l'espoir que le » Juge suprême me remettra mes autres » fautes. Si je devais dix fois revivre pour » périr dans les mêmes tourments, je n'en » consacrerais pas moins tout ce que j'ai » de sang et de forces pour un si noble » but (1). »

Une fois la violence du bourreau lui arracha un cri : « Cette mort est dure, » dit-il, mais la gloire en est éternelle (2). »

Olgiati était mort en croyant sa patrie affranchie.

— Infortuné! dit Montano, la voix des siècles aurait pu te crier que la tyrannie ne meurt jamais : c'est de forme qu'elle

(1) Machiavelli, Simonde de Sismondi.
(1) — *Ibid.* — — *Ibid.* —

change, voilà tout. Elle s'est tue, cette voix, pour respecter ta dernière illusion ; moi-même, vieil insensé, j'avais méconnu cette grande vérité! Et les peuples? ils se font bourreaux aussi! Eh bien! qu'ils gardent leurs fers! . . . Que surtout ils retiennent leur plainte : la plainte n'est pas leur droit.

Le second des Brutus avait proféré ce blasphème : *Vertu, tu n'es qu'un nom!* Montano osa dire : Liberté! . . . tu n'es qu'un beau rêve! . . . .

Rendu à sa disposition habituelle, le vieillard renia sans doute son désespoir. En effet, il se lève incessamment pour l'humanité des jours moins rudes, moins avilis et forts de hautes espérances. A mesure que les sociétés accomplissent leurs révolutions morales et politiques, l'huma-

nité se dégage des ombres qui enveloppent son horizon, elle marche à la conquête d'une grandeur toujours mieux comprise. Son histoire tout entière est là pour l'attester. Rois et peuples, tout va se perfectionnant. « Il n'est pas de prescriptions » pour les droits de l'homme, a dit Herder, » et les pouvoirs que Dieu lui a départis » sont impérissables comme lui. »

LES JOIES DE HENRY VIII.

§ II.

I.

Un Assassinat juridique.

O femme admirable et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étaient quelque chose !

Bossuet.

Les hommes sont moissonnés comme des épis dont les uns sont mûrs et les autres verts.

Marc-Aurèle.

Dans la matinée du 27 mai de l'année 1541, un pâle et doux soleil perçait les brouillards qui dominent la cité de Londres, et éclairait ses rues étroites. Il y avait foule ce jour-là sur tous les points; et

cette foule, emportée par un mouvement sauvage, se ruait haletante, effarée, sur un point unique. Les amis se heurtaient sans échanger une parole; à plus forte raison les indifférents. On manquait de temps pour se voir, pour se reconnaître, pour être affectueux ou poli; c'était à qui se hâterait le plus; et la curiosité, il faut bien le dire, doublait les forces et la vitesse de chacun. Quelques bourgeois, chargés d'embonpoint et tristement attardés, mesuraient avec découragement ou avec dépit la distance qui les séparait des plus agiles. Un petit nombre de boutiques étaient fermées, les autres semblaient gardées, fort à regret, par quelques apprentis courroucés et le nez au vent.

Une jeune femme assise en croupe sur un cheval brun, derrière un homme de bonne mine, dont ses bras délicats

serraient le corps ferme et robuste, laissait errer ses yeux sur cette population mouvante. Le cavalier donnait plus d'un signe d'impatience d'être forcé à des ondulations continuelles. Il maudissait, en une langue énergique, cette multitude avide et fainéante, ce pavé caillouté (1) qui, trempé encore des brumes du matin, ôtait à la marche toute solidité réelle. Derrière ce couple s'avançait à cheval un valet armé.

— Que se passe-t-il, Reginald? demanda la dame à M. Kyme son mari.

— Je ne puis guère le savoir mieux que vous, Anna, répondit ce dernier. Toute

(1) Londres à cette époque n'était pas encore pavé de dalles.

ma ressource est de m'adresser à un de ces drôles qui ressemblent à des dogues de mauvaise humeur sur le seuil de leurs boutiques.

Cela dit, il s'approcha d'un jeune homme, qui sifflotait sourdement en faisant claquer ses doigts à l'air, et il lui demanda la cause de cette étrange rumeur. Le drôle, selon l'expression de M. Kyme, se dressa comme un coq sur ses ergots, et après avoir toisé le questionneur de la tête aux pieds, il lui dit avec un étonnement mêlé de dédain :

— D'où vient donc Votre Honneur ?... Se peut-il qu'un fils de la vieille Angleterre ne sache rien du grand événement qui met sur pied toute la ville de Londres?

— Nous changeons de rôle, l'ami, c'est

moi qui te questionne, répliqua brusquement le gentilhomme. Réponds-moi nettement et vite.

— C'est parler en homme qui n'a jamais trouvé d'obstacle. Sa Majesté Henry VIII ne dirait pas mieux. Il regarda fixement M. Kyme et ajouta : Et s'il me plaît de ne pas vous répondre?

— A ton aise, plat raisonneur, mords ta langue et donne-toi au diable.

— Ainsi soit-il, répondit l'apprenti en enfonçant ses deux mains dans ses poches avec un air d'insouciance et de moquerie joyeuse.

M. Kyme pressa les flancs de son cheval et poursuivit son chemin, non sans déclamer contre cette race malapprise qui

n'avait qu'effronterie et mauvais vouloir quand on ne flattait pas sa cupidité.

— Si vous demandiez à cet autre, dit la dame en désignant du doigt un grand garcon blond tranquillement debout à côté de caisses remplies de marchandises; sa figure est honnête.

— Pour qu'il nous crie : *Toile de Hollande, linon de France, linge de table damassé.* Nous ne tarderons pas d'ailleurs à en savoir autant que tout le monde, et aucun de ces courtauds de boutique n'aura encore le plaisir de rire de nous. Vous aviez la maladie de voir Londres, Anna, n'êtes-vous pas ravie de la politesse de ses habitants?

— La grossièreté d'un seul ne peut me prévenir contre tous.

— Fort bien, madame l'entêtée. J'aurais dû prévoir d'avance que ma pensée ne serait pas la vôtre. Quant à moi, je tiens les marchands de cette ville pour de vrais pourceaux, et j'ai honte de la sotte complaisance qui m'a fait quitter un pays honorable pour venir dans ce cloaque, où je m'étais bien promis de ne jamais remettre les pieds. A ce débordement de paroles, Anna, en femme d'esprit, opposa le silence : M. Kyme s'en offensa presque. Si je lis bien dans votre cœur, Anna, vous vous croyez un Socrate femelle parce qu'il vous plaît en ce moment de contenir votre esprit d'opposition.

— En vérité, Reginald, vous faites tort à votre jugement. Je me demandais si tous ces gens n'ont pas hâte de voir une exécution.

— Peut-être dites-vous bien, Anna; une exécution est jeu de roi au temps où nous sommes. Mais laissons un tel sujet; je ne suis pas assez las de la vie pour risquer de la perdre à l'effet de vains discours; et il en faudrait moins.

Ils poursuivirent bien péniblement leur chemin à travers cette foule bruyante et serrée, qui grossissait à chaque pas. De toutes les maisons, de toutes les rues transversales, se précipitaient à flots des êtres de toute condition et de tout âge. Entraînés par ce courant, M. Kyme et sa femme arrivèrent sur une place couverte de spectateurs, et au milieu de laquelle était dressé un échafaud. Anna serra convulsivement le bras de son mari. Il lui adressa un regard affectueux, lui recommanda la prudence, et il devint attentif, comme tous,

à la scène qui se préparait. Elle ne dit pas un mot pour essayer de combattre la volonté de M. Kyme; une curiosité d'inexprimable force l'attachait là et domptait ses instincts de sensibilité. Pâle, mais ferme et préparée à tout, elle attendait. Au bout de trois quarts d'heure, un bruit lointain se fit entendre. Ces milliers d'êtres humains s'agitèrent comme les grandes eaux de la mer en un jour de tempête. Tous les yeux se tournèrent du même côté. D'abord des hallebardes, des haches brillèrent à ce doux soleil de mai, des soldats montrèrent leurs figures empreintes d'une impassibilité féroce. Une femme de grand âge et de haut maintien s'avançait lentement vers l'échafaud. Sa vue excitait une pitié et une admiration profondes, à en juger par le silence ou les gémissements de tout ce qui n'avait pas

intérêt à se proclamer cruel. Quelques marques de sensibilité éclatèrent sur son passage. Anna vit une jeune dame s'incliner devant la martyre et relever ensuite son visage baigné de larmes. Dans cette créature céleste de tendresse, elle reconnut une amie, Catherine Parr, veuve de lord Latimer. Violemment ému de ce spectacle, M. Kyme se pencha vers un vieillard de haute stature placé à sa droite, et dont les traits réfléchissaient une compassion mêlée de respect.

— Savez-vous le nom de cette femme? Et comme il surprit un mouvement soupçonneux de la part de cet homme, il ajouta vivement : J'arrive du Lincolnshire que j'habite, et c'est par hasard que je me trouve ici.

— Cette femme, répondit le vieillard

d'une voix basse et pénétrée, est la comtesse de Salisbury, la dernière descendante de la vieille race des Plantagenets.

Une exclamation d'horreur s'échappa des lèvres d'Anna. M. Kyme inclina son visage devenu sombre.

—Oui, la mère du cardinal de la Pole (1), dit-il avec réflexion. Et pourquoi l'a-t-on sortie de la Tour de Londres?

Le vieillard sourit tristement, mais aucune parole ne répondit à la question indiscrète du gentilhomme. Il était facile d'interpréter son silence. Les espions de Henry VIII ne manquaient pas à ces fêtes

(1) Le cardinal de la Pole s'était ouvertement déclaré contre le divorce de Henry VIII et sa séparation de l'Eglise romaine. Il avait même fomenté en Angleterre des intrigues qui ne tendaient rien moins qu'à détrôner Henry. Le marquis d'Exeter, sir Edward Nevil, sir Nicolas Carew, Henri de la Pole et lord Montacute payèrent de leur vie la part qu'ils y avaient prise.

de sang. S'il avait osé parler, il aurait dit : Le roi a de la haine pour le cardinal; sa vengeance ne pouvant l'atteindre, il tue la mère. Cependant la comtesse de Salisbury était arrivée au pied de l'échafaud, elle y monta solennellement. Parvenue au sommet, elle sembla défier l'exécuteur; et, malgré plusieurs invitations réitérées pour qu'elle posât sa tête sur le billot, elle refusa. On sut depuis qu'elle lui avait répondu : « — Ma tête n'a jamais commis de « trahison; si vous voulez l'avoir, prenez-la comme vous pourrez. (2) »

— C'est une femme de cœur, dit M. Kyme, elle proteste sans doute contre l'arrêt.

Une lutte inouïe s'engagea entre la royale victime et le bourreau. Il y eut pour

(1) Hubert, Hume, Lingard.

tous un moment d'inexprimable horreur. La comtesse, la tête nue, ses cheveux blancs livrés à l'air, le front empreint d'une haute indignation, courait sur l'échafaud, poursuivie par l'exécuteur, qui tenait sa hache levée et faisait des efforts pour abattre la victime en révolte. Irrité par cette résistance inattendue, l'être ignoble souffrit et sa figure devint hideuse de colère. Anna s'était presque évanouie quand la tête de la fille des anciens rois roula aux pieds du bourreau. A l'attente universelle, exprimée par un silence profond, succédèrent quelques cris solitaires de *Vive le roi Henry VIII !* Mais combien plus de sanglots et de pieuses exclamations ! — Pauvre dame ! disaient les femmes et les enfants. — C'est une sainte, murmuraient les catholiques. Le bourreau s'essuyait le front, il était content.

II.

La Lutte des idées.

Croyez-vous que l'homme timide qui expire dans son lit, étouffé par l'air infect qui environne la tyrannie, ait une mort plus désirable que l'homme ferme qui, sur l'échafaud, rend à Dieu son âme libre, comme il l'a reçue de lui ?

La Mennais.

A deux jours de ce spectacle sanglant donné à tout un peuple, M. Kyme et sa femme se promenaient dans les jardins de lady Latimer avec cette dame. La violette s'épanouissait sous l'herbe, le thym

et le serpolet embaumaient l'air à mesure que le pied foulait leurs tiges délicates. Sur les cerisiers et les pruniers en fleurs chantaient les petits oiseaux. Des buissons de roses croissaient à côté des groseillers tout chargés de grappes vermeilles; le jasmin, doucement agité par un vent du midi, secouait ses parfums et ses blanches étoiles sur l'herbe molle et fine.

Tout en causant avec ses hôtes et du Lincolnshire et de l'emploi de leur journée, lady Latimer cueillit un bouquet pour son amie. Un petit coin abrité contre le soleil par des arbres touffus, et entouré de roches mousseuses, plut si fort à Anna qu'on s'y arrêta. Les deux femmes s'assirent l'une à côté de l'autre et M. Kyme en face d'elles.

— Tu dois aimer ce lieu, Catherine, dit

Anna ; moi j'y passerais je crois mes jours et mes nuits. A le voir si solitaire, si tranquille, on se croirait bien loin de Londres. Point de bruit, une solitude parfaite.

— Oui, répondit Catherine, on y est bien. Quand j'y ai vécu quelques heures avec un livre ou une personne aimée, je sens presque les joies du ciel, je ne voudrais plus retourner à la cour.

— C'est un séjour bien fait pour effrayer une âme de femme, remarqua M. Kyme d'un ton pénétré.

— Vous croyez? dit lady Latimer en levant sur lui son visage doux et sérieux.

M. Kyme parla de l'événement de la veille, et il ajouta :

— Où est le courtisan qui oserait se flat-

ter d'entrer dans sa bière, la tête sur ses épaules, ou le cou sans une marque infâme ? Pour moi, qui suis resté catholique, je me défendrais des bonnes grâces de Henry VIII comme de l'excommunication du Saint Père; ses faveurs préparent de la besogne au bourreau.

—Peut-être que, bien conseillé, proféra lady Latimer, il deviendrait bon et miséricordieux.

M. Kyme secoua la tête en signe d'incrédulité.

— Comme si l'on menait Henry VIII, comme si les nobles conseils et les nobles attachements lui ont jamais manqué! Oubliez-vous sir Thomas More? Il avait un savoir profond, une vertu des vieux temps, une probité sévère et inattaquable,

un noble attachement pour la personne et la dignité du roi ; fut-il épargné ? Jamais sujet plus fidèle ne subit un plus lâche traitement. Ce ne fut pas assez de le perdre, on tenta de l'avilir (1). Tous les moyens les plus bas furent mis en œuvre pour le dégoûter et lasser son courage. Thomas More n'était pas encore chancelier, que Henry le visitait familièrement dans sa petite maison de Chelsea ; l'entretenait à cœur ouvert, le bras affectueusement passé sous le sien, et prenait place à sa modeste table. Plus tard il fut son assassin.

Lady Latimer allait parler lorsqu'Anna la prévint.

— Sir Thomas More mettait dans ses

(1) Sir Thomas More fut accusé d'avoir écrit des libelles, de s'être laissé corrompre par des présents. Il réfuta les accusateurs avec une malicieuse gaieté.

rapports avec Henry VIII une humilité trop grande. Que ne disait-il franchement ce qu'il croyait être la vérité? Pourquoi cette réserve timide? pourquoi ces déguisements peureux, je dirais presque ignobles, si le mot ne devait pas vous offenser? Était-ce à lui de composer avec sa conscience pour disputer quelques jours à la mort? Je ne le comprends pas.

— Osez-vous bien contester à ce martyr de la foi son mérite suprême? s'écria M. Kyme indigné. Quand les hommes les plus fermes de l'Angleterre subissaient les caprices furieux de Henry, et mettaient leur renommée à ses pieds, Thomas More lui résistait.

— Avec des précautions infinies, vous ne le nierez pas. Henry veut-il séduire le

chancelier? veut-il l'engager à un acte coupable? ce dernier se prosterne et lui demande grâce pour ses convictions. Pourtant il le connaissait bien, lui qui disait à son gendre Roper : « Si ma tête pouvait faire gagner au roi un seul château en France, il n'hésiterait pas à la faire tomber. » Cette convicti on est affreuse.

M. Kyme fit un geste de dédain.

— Vous l'estimeriez grand s'il avait été fou, s'il avait couru au-devant d'une mort qu'en sa qualité de père, d'homme savant et utile, il avait bien des raisons pour éviter. C'est pitié de vous voir confondre la prudence avec la pusillanimité. La vie était pour sir Thomas More un don tellement beau, qu'il avait bien le droit d'y tenir fortement. Ce n'est pas lui qui a approuvé les

amours impudiques du maître avec Anne de Boleyn et son usurpation impie des droits du saint-siége; le silence de Thomas More ou ses représentations courageuses ont toujours donné un grand exemple à l'Angleterre. Et les paroles sublimes qu'il dit à sa femme, vous n'en tenez nul compte (1). Quand une fois il eut accepté la mort, ce fut de cœur, ce fut avec une inexprimable énergie.

— Pour moi, répliqua la jeune femme, je n'aurais pas mis comme lui *ma pauvre*

(1) — Voyons, dame Alice, dit Thomas More à sa femme, qui le conjurait de prêter serment au roi, combien me donnez-vous d'années à vivre et à jouir encore de Chelsea. — Vingt ans, dit-elle. — En vérité, reprit-il, si c'était mille, il y aurait à y regarder; et encore serait-ce un mauvais marché que de perdre l'éternité pour mille années; mais combien pire serait le marché, s'il est vrai que nous ne sommes pas sûrs d'un jour.

Hommes illustres de la Renaissance. D. NISARD.

honnêteté aux pieds gracieux de Sa Majesté ; et, à la place de Henry VIII, je n'aurais vu dans ces paroles qu'un sarcasme sanglant. Fallait-il donc tant de façons pour mourir ?

Un rire amer éclata sur les lèvres de M. Kyme.

— Sur ma foi ! madame, votre langue est brave jusqu'à l'audace; je doute que votre cœur le fût au même degré. Heureusement que vous n'êtes pas appelée à soutenir ces beaux propos de femme.

— Crois-tu que je faillirais, Catherine ? demanda la jeune résolue à lady Latimer.

— Non, répondit celle-ci; mais que Dieu t'épargne de semblables épreuves! Puisses-

tu, pour ton bonheur et pour la satisfaction de tes amis, rester à jamais étrangère aux dangers de la cour! C'est une mer où il n'est pas bon de voguer sans pilote et sans étoiles : bien des écueils y ont été signalés , bien d'autres y sont encore inconnus. Tu as une promptitude de mouvement, Anna, qui te nuirait bien vite.

— Je rirais presque du sérieux que tu affectes; la terrible majesté de Henry VIII m'est inconnue, et je ne me soucie guère qu'il en soit autrement; ma curiosité se porte vers de plus hauts objets.

— Eh ! dit M. Kyme , cette curiosité n'est autre chose que de l'orgueil. Vous avez de la science plus qu'il ne convient à une femme et à une chrétienne. En possédez-vous mieux l'œuvre infinie de Dieu?

Y a-t-il en vous plus de sagesse et de contentement que dans l'être qui ne marque sa vie que par la soumission? Ma mère était une femme simple de cœur, mais riche de ces qualités solides qui répandent l'ordre, la paix et l'abondance dans les maisons où elles règnent. Étrangère à toutes les vanités du langage, elle mit sa gloire à pratiquer les vertus de religion et de famille. L'amour de son mari était sa beauté, sa joie, sa renommée. Elle prisait la *Bible* et l'*Évangile* au-dessus de tous les livres. Là elle trouvait des forces contre le malheur et une humilité qui la défendait des tentations mondaines. Sans cesse occupée à tenir l'aiguille et le fuseau, à diriger ses femmes, elle mettait sous mes yeux les princesses du divin Homère et les dames de l'ancienne Rome dans toute la naïveté de leurs mœurs. La grande ta-

pisserie de la chambre, Anna, c'est ma mère qui l'a brodée; tout le linge de lit et de table, c'est elle qui l'a fait tisser et qui l'a cousu; et vous savez si les armoires en sont remplies. Les heures vides et ennuyées lui étaient inconnues; c'est par le travail que la femme se maintient chaste. Comme vous, ajouta M. Kyme avec douceur, elle donnait des soins aux vieillards et aux petits enfants pauvres. Quand vint son moment suprême, elle ne sentit pas l'aiguillon de la mort. Le sourire d'une sainte ornait encore ses lèvres, que déjà elle n'était plus.

— Il y a dans ces souvenirs une intention de reproche, répondit Anna sans amertume, mais d'une voix pénétrée. Je regrette fort de ne pas être selon votre désir. A mon sens, l'intelligence ne doit

pas rester oisive: elle est destinée à comprendre toute chose, comme le cœur à aimer. Dieu n'a rien fait d'inutile.

— Et quelles sont vos merveilleuses découvertes? Qu'avez-vous appris qu'on ne sût déjà, et bien avant que ce fût une habitude d'y attacher de l'importance? L'herbe des champs en sait presque autant que vous sur sa formation.

— Vous voilà bien pressé, répondit gaiement la jeune femme. A peine commencé-je mes investigations, que déjà vous me demandez un compte sévère. Je ne sais rien encore; mais je saurai plus tard. Un concile, tenu en France, nous a presque refusé une âme, à nous, femmes; je tiens à prouver que nous en avons une.

—Entendez-vous cette folle? dit M. Kyme

à lady Latimer ; la voilà qui prétend laisser loin tous les sages du passé. Donnez-lui du temps, elle vous expliquera la terre et les grandeurs du monde inconnu. Encore quelques études, elle vous niera le péché originel. Il y a un livre, jeune femme, qui mettrait dans votre esprit des idées plus justes que tous les livres de la science moderne : c'est la *Bible*. Vous le lisez, je le sais; mais vous le lisez avec des dispositions superbes. Où il faudrait la croyance humble, absolue, vous appliquez la subtilité et l'audace du raisonnement. Le moine hérétique qui a divisé le monde chrétien et fait à l'Eglise une blessure si profonde, a commencé comme vous. Je ne pense pas que vous vouliez augmenter sa race d'excommuniés.

— C'est un homme que je voudrais con-

naître, dit lady Latimer. On ne saurait parler de lui avec dédain sans une grande injustice.

— Vous n'y pensez pas, Mylady; Luther n'est qu'un fourbe insolent et effronté, un propagateur de mensonges, un suppôt du diable, qui, d'ailleurs, lui a toujours tenu fidèle compagnie et qui lui a fait d'horribles peurs. Oh! ne vantez pas ce damné, l'enfer seul peut applaudir à son œuvre. Otez cet infâme du siècle, et l'Allemagne et l'Angleterre seront encore soumises à la sainte infaillibilité du pape; et Henry VIII ne vous aura pas donné le scandale de ses paillardises, de ses assassinats et de sa plate sensualité. Connaissez-vous la femme de savoir prodigieux qui eut tous les revenus d'un couvent parce qu'elle avait fait du

boudin exquis à ce glouton royal (1)? Encore si elle avait trouvé le moyen d'empêcher l'être divin de grossir. On dit qu'il est énorme maintenant et que cela va jusqu'à la monstruosité. Le sénat de la Rome de Domitien délibéra un jour pour savoir à quelle sauce on servirait un turbot sur la table de l'empereur; je ne désespère pas de voir le parlement anglais s'occuper d'intérêts aussi solennels.

— Monsieur Kyme, dit lady Latimer, je ne saurais, sans encourir mon propre blâme, souffrir plus long-temps que Sa Majesté soit traitée dans ma maison avec irrévérence.

Anna, d'une voix grave et d'un petit air hypocrite, sembla d'abord développer la pensée de son amie.

(1) Fuller.

—Le Très-Haut tient dans sa main le cœur des rois, il est leur juge naturel. N'est-ce pas cela que tu aurais voulu exprimer? Ah! chère! que cet oubli de toute dignité rappelle bien la cour! Elle a vraiment sa langue à part; et cette langue est parfois adulatrice et menteuse au-delà de toute croyance; elle en devient stupide. Ne te courrouce pas, Catherine, mais écoute-moi avec un peu de patience. Que dis-tu d'Anne Boleyn, marchant innocente à l'échafaud où l'envoyait le caprice adultère de Henry VIII, et appelant cet époux bourreau, le *plus Clément et le plus doux des princes?* Que dis-tu encore du vicaire général Thomas Cromwel s'intitulant, de la Tour de Londres, *le pauvre esclave* de Henry (1)? Nous autres qui avons une rude

(1) Thomas Cromwell, sous le coup d'accusations capitales, écrivit à Henry VIII une lettre suppliante, qu'il terminait par

loyauté, qui ne mettons pas le bon goût dans de lâches et imbéciles mensonges, nous trouvons cela risible autant qu'infâme, nous nous soulevons contre ce fanatisme d'ignobles adulations. C'était bien le moment de flatter, vraiment! Pour vous, les rois sont les dieux de la terre; vous ne vous présentez à eux que le front prosterné. Mais vois-tu, Catherine, quand ils seront vraiment à la hauteur de leur fortune, ils repousseront loin d'eux cette servilité qui les proclame sans élévation et sans bon sens. Vous avez transporté l'Orient dans la vieille Angleterre. Le respect pour soi-même, la conscience de sa propre valeur, n'est plus qu'une tradition de rebelle. Autrefois les hommes de noble race étaient les compagnons des rois,

ces lignes: «Magnanime prince, j'implore de vous miséricorde, miséricorde, miséricorde!» Il périt sur l'échafaud en 1540.

maintenant ils ne sont que des débauchés ou des valets bien souples. Ce n'est pas eux que la civilisation a grandis.

— Tu n'es qu'une sauvage, dit lady Latimer, dont le front portait des traces de mécontentement. Quitte un peu tes marais et tes forêts du Lincolnshire et viens habiter une région humaine ; alors tu ne verras plus la bassesse dans des formes de respect introduites par l'usage, et qui n'ôtent rien à la probité du caractère et à la générosité de l'âme. On peut être courtisan et avoir de hauts mérites. Tu ne places pas la distinction vraie dans quelques paroles sans valeur, dans des choses toutes de convention.

— Eh bien, Catherine, c'est se moquer de soi et des autres que de parler une langue à laquelle on n'attache pas de sens.

Quoi qu'il en soit, je dois avouer que je ne me sentirais pas à l'aise dans cette cour. Tous ces meurtres de femmes me donneneraient l'envie de parler. Dis-moi, comment est la nouvelle reine, Catherine Howard? On en parle beaucoup.

— Charmante de visage. On n'a rien vu de plus naïf et de plus gracieux. Elle sera d'ailleurs aussi inutile que les autres.

— Que veux-tu dire?

— Ce que tu devrais penser aussi. Est-il une seule de ces femmes qui ait usé de son influence pour adoucir l'humeur du roi? Catherine d'Aragon ne rêvait que l'amour, et toutes les autres n'ont voulu que plaire et s'étaler en reines. Les misères du pays sont oubliées.

Une pluie d'orage, survenue tout-à-coup,

força lady Latimer et ses hôtes à se réfugier dans la maison. M. Kyme reprit la conversation où Catherine l'avait laissée au départ.

— Et vous dites, Mylady, interrogea-t-il avec l'accent du doute, qu'une femme pourrait apprivoiser le monstre? Ce serait là un grand miracle, et il pourrait-être célébré comme la conservation de Daniel dans la fosse aux lions.

— C'est ma ferme conviction, répondit Catherine.

Elle n'avait pas achevé, qu'un beau chien accourut vers elle, et témoigna par ses caresses une connaissance tout amicale.

— Titania, Titania, répétait lady Latimer en passant sa main blanche sur la tête et le cou de la douce créature.

III.

Un Mari au seizième siècle.

Que chacun de vous aime sa femme comme lui-même, et que la femme craigne et respecte son mari.

Saint Paul.

Le chrétien n'est ni prince, ni homme, ni femme, ni aucune personne de ce monde. *Luther.*

Des pas rapides se firent entendre. Catherine rougit légèrement et s'agita sur le fauteuil d'ébène où elle était assise. Tout aussitôt un homme jeune, mis avec une richesse exquise et dont les manières

avaient une bonne grâce et une supériorité naturelles, entra dans la galerie où elle se trouvait en compagnie de ses hôtes. La vue des étrangers lui causa d'abord une contrariété visible, mais il la réprima avec une promptitude assez habile pour qu'on lui en sût gré. Ce ne fut pas sans altération dans la voix que lady Latimer le présenta à Anna sous le nom de sir Thomas Seymour, frère de la reine Jane, troisième femme de Henry VIII. M. Kyme regarda le nouveau venu avec l'attention qu'il eût donnée à une hyène d'Afrique. Puis, voulant affecter un dédain complet des beaux usages, il se renversa sur le dossier de sa chaise, et étendit ses jambes démesurément. Cependant l'aisance et le bon goût, dont toute la personne du courtisan était l'expression, se produisirent avec un succès égal dans la moindre de ses pa-

roles; il ne dit rien qui ne semblât mériter d'être retenu. Lady Latimer avait en l'écoutant un air d'émotion heureuse. Souvent elle accompagnait le dire spirituel et animé du grand seigneur d'un gracieux mouvement de tête. Catherine aimait sir Seymour, voilà ce qui frappa bien vite Anna. Dans son affection pour son amie, elle examina cet être choisi. Il ne lui fallut qu'une pénétration à peu près désintéressée pour découvrir en lui les indices d'un orgueil excessif et d'une volonté opiniâtre et courageuse. Ce dernier trait de caractère plut à la jeune femme. Tant de courtoisie se mêlait d'ailleurs aux défauts du courtisan, qu'on se sentait invinciblement eutraîné vers lui. M. Kyme échappa pourtant à cette séduction. Sans qu'il se l'avouât, il se sentait blessé de la distinction éclatante de cet homme, bien

qu'il n'eût rien à démêler avec lui. Plusieurs fois il essaya de le contredire; et toujours une défaite humilia ses prétentions et augmenta son humeur. Ayant surpris les yeux d'Anna qui allaient du courtisan à lui, il sentit la colère agiter son sein; et comme sir Seymour s'était levé pour voir un tableau avec lady Latimer, M. Kyme dit à la coupable :

— N'est-il pas honteux à une femme chaste d'oublier la modestie au point de fatiguer un étranger de ses regards? Où est donc votre mépris pour un luxe niais? Est-ce un homme de forte pensée, celui qui se pare de plumes, de soie et de broderies; qui se parfume comme une courtisane? Avez-vous vu les diamants qui brillent à ses doigts?

—Tout le monde, répondit Anna, n'est

pas destiné à remuer la terre et à engraisser du bétail.

— C'est bien, proféra M. Kyme avec une sécheresse remarquable. Un beau parleur amoureux de lui-même a toujours gain de cause auprès des femmes; et tout homme qui n'est pas un fat ou un libertin leur semble un rustre.

— Où prenez-vous ces étranges idées?

— Soyez moins curieuse, Anna; la curiosité d'une femme a engendré le mal et perdu l'humanité.

Sir Thomas Seymour ouvrait en ce moment un livre posé sur une petite table.

— Pétrarque! s'écria-t-il; ô mon divin poëte!

Il revint s'asseoir, Catherine reprit éga-

lement sa place; et sir Seymour, après avoir feuilleté le livre quelques minutes, lut avec une expression brûlante et profonde ces vers du chantre d'Arezzo :

Pace non trovo e non ho da far guerra,
E temo, e spero, ed' ardo, e son un ghiaccio,
E volo sopra'l cielo, e giaccio in terra
E nuila stringo, e tutto il mondo abbraccio (1).

— Délicieux! s'écria Anna.

Sir Thomas Seymour dit quelques autres vers de mémoire. L'application des suivants était facile à faire :

Quì disce una parola e quì sorrise
Quì cangio'l viso. In questi pensier, lasso!
Notti e dì tiemmi il signor nostro amore (2).

(1) La paix me fuit, et je n'ai point de sujet de guerre. Je tremble, j'espère, je brûle, je suis tout de glace. Je vole au-delà des cieux, et je rampe sur la terre. J'embrasse l'Univers et mes bras restent vides.

(2) Là elle dit une parole, là elle sourit, là elle changea de visage. En ces pensers, hélas! nuit et jour me tient notre seigneur l'Amour.

Lady Latimer avait baissé les yeux. Son sein gracieusement agité, le doux bruit de sa respiration, ce qu'il y avait de tendresse et de charmant embarras sur son visage, révélaient mieux que toutes les paroles le secret de son âme. Les yeux de Seymour et de Catherine se rencontrèrent, et leur langage fut expressif : ils se dirent toutes les choses du cœur. Effrayée de cet oubli, Catherine se tourna vers M. Kyme et lui demanda lequel des deux poëtes, Pétrarque ou Dante, il préférait.

— C'est Dante, répondit-il, parce qu'il sait dire autre chose que le nom et la beauté de Béatrix. Quant à Pétrarque, il a le don de m'ennuyer. Oui, Mylady, je parle sérieusement. En tout j'aime le vrai, et je ne le trouve pas dans des fadeurs outrées. Demandez à tout homme qui a

conservé sa raison, s'il pourra aimer une femme vingt ans sans autre intérêt que celui de la chanter. Nous ne sommes pas tout esprit.

— Il y a tant de suavité dans sa poésie!

— Moi je ne trouve en lui qu'un arrangeur de beaux mots et de beaux sons, un dupeur d'oreilles. Il me semble voir cet amant, dévoré par sa flamme, répudier toute expression qui n'est pas d'une délicatesse exquise, se réciter complaisamment ses vers et les écouter avec des sourires épris. Vous avez des yeux brillants, Mylady; mais si je vous disais qu'*ils obscurcissent le jour et éclairent la nuit*, vous vous moqueriez de moi, et vous auriez cent fois raison.

— Je dirais que vous parlez en poëte,

monsieur Kyme; mais je vous proteste que je ne me moquerais pas de vous.

— Cela ne prouverait guère en faveur de votre jugement. Je comprends Anacréon, Properce, Tibulle, bien que je ne les estime guère, mais je n'ai que dédain pour les subtilités molles et laborieusement cherchées du poëte d'Arezzo. C'est bien l'homme qui passait des heures devant un miroir à disposer ses cheveux avec goût; qui frissonnait et se pâmait de douleur, si l'ombre la plus légère ternissait l'éclat de ses purs vêtements blancs, et qui promenait sa parure et son visage de femme pour les faire admirer. Jamais ce petit damoiseau n'aurait pu rêver une page de l'*Enfer*. Oh! Dante, avec sa face verte et sa grande colère, laisse bien loin tous ces faiseurs de sentiment. Il avait mieux à

faire, lui, que de séduire les femmes par un joli babil et des douleurs coquettes; il avait à écraser les lâches. Sa poésie est puissante comme sa nature, sombre et passionnée comme sa vie. Dante avait du génie; Pétrarque n'eut que de l'esprit. En ce moment M. Kyme rencontra un sourire hautain de sir Seymour; sa parole s'arma de plus d'âpreté encore.

— Que devient ton luth? demanda avec intention lady Latimer à Anna.

— Comme la harpe des Hébreux, répondit la jeune femme, il reste suspendu aux saules de Babylone.

— Tu en tirais pourtant de belles harmonies.

— Rebecca allait puiser de l'eau; Nausicaa lavait ses robes; Lucrèce filait du

lin ; c'étaient cependant de grandes et riches dames ; et moi je ne suis qu'une pauvre campagnarde, bonne tout au plus à garder les moutons ; c'est, du moins, ajouta-t-elle avec un sourire malicieux, à peu près la pensée de M. Kyme et la mienne.

— Ne t'ennuies-tu jamais ?

Le mari prévint brusquement la réponse d'Anna :

— Une femme religieuse ne connaît pas l'ennui, Mylady.

Anna fit un petit signe à lady Latimer pour démentir cette assertion. Un soupir de Catherine prouva qu'elle l'avait comprise. La jeune femme dit tout haut :

— Nos cerisiers et nos poiriers sont

couverts de fleurs, nos troupeaux sont gras, nos terres dans le meilleur état, nos paysans soumis; nous emportons d'ici de la graine de laitue; nous avons vu Londres; ce qui nous donnera la suprématie sur tous nos voisins: le moyen de connaître l'ennui au milieu de tant de prospérités!

— Avec plus de gravité dans certaines de vos idées, remarqua M. Kyme parlant à sa femme, vous seriez mieux selon l'Écriture.

— Selon saint Paul, vous voulez dire.

— Et quand je m'appuierais de saint Paul, en effet? profera impérieusement M. Kyme.

— D'une certaine Épître aux Éphésiens, par exemple, se hâta d'ajouter Anna. Oh! ne le vantez pas! je ne vois en lui qu'un

homme très vain de sa force, très jaloux de sa souveraineté brutale; ne se souciant pas d'être aimé, mais voulant être craint. Si j'avais été la femme de cet apôtre, fort hostile à nos droits, j'aurais fait ma joie de le désespérer.

— Je ne suis pas saint Paul, et vous agissez très souvent comme si je l'étais.

— Eh! ne vous faites pas le zélateur de l'erreur! Cet homme n'avait pas entièrement brisé avec sa religion toute matérielle; il se souvenait trop que la femme y avait un rôle abject ou bien nul. Saint Paul n'était qu'un demi-chrétien.

— Saint Paul, répliqua M. Kyme, avait conscience de l'excellence de sa nature. La chevalerie a gâté les femmes et leur a donné une foule d'idées fausses. Nous n'avons pas reçu un corps robuste, une

âme hardie et façonnée au commandement, pour les amollir dans le commerce de créatures faibles et peureuses.

—L'avez-vous trouvée faible et peureuse cette femme que vous avez vue mourir il y a deux jours?

— C'est une exception.

— Voilà bien votre justice. Je n'ai rien à dire, sinon que le christianisme nous a relevées de la loi d'avilissement et de malheur qui pesait sur notre vie. Nous ne sommes plus la chose de l'homme; nous sommes sa mère, sa sœur, sa femme ou sa fille; comme lui, nous revendiquons notre part de l'héritage éternel. Cette grande voix, étouffée d'abord par la clameur de la foule, et égarée dans l'espace, ne fut recueillie que par des âmes privilé-

giées; à mesure que les siècles passent moins bruyants et moins vides d'idées, elle est mieux entendue.

— Il y a plus d'orgueil que de vérité dans votre prétention, Anna; vous êtes la chair de notre chair, la substance de notre substance, voilà tout.

—Nos égales, monsieur, dit sir Seymour en regardant Catherine.

— Moi, répondit M. Kyme, je ne suis pas intéressé à flatter les petites passions de ma femme, je lui fais entendre franchement ce qui est.

— Et vous me supposez assez de grandeur ou d'humilité pour ne pas vous en vouloir, remarqua la jolie raisonneuse. Un homme, dont je vous tairai le nom, a dit avec équité : « Le chrétien n'est ni

» prince, ni homme, ni femme, ni aucune
» personne de ce monde. »

— En échange des mensonges d'un hérétique, répliqua froidement M. Kyme, qui avait reconnu Luther, je vous rappellerai la parole de votre Dieu lui-même, peut-être la respecterez-vous.

— Voyons, demanda l'audacieuse, bien déterminée à ne pas crier merci avant d'être vaincue.

Ce fut avec un sourire d'orgueil satisfait que M. Kyme cita cette malédiction qu'on trouve dans la Bible : *Vers ton mari sera ton désir, et lui te dominera.* Il n'y a pas d'obscurité, je pense.

— Je le pense comme vous ; mais est-ce bien Dieu qui a tenu ce langage ? Le front de la jeune femme s'était baissé rêveur,

elle le releva soudain lumineux et sévère. Monsieur, dit-elle en regardant son mari, j'ai du sublime auteur de l'univers une idée plus belle et plus sainte que la vôtre. Ce sont des hommes qui ont écrit la Bible et qui l'ont écrite dans leur langue inintelligente et bornée. Ont-ils assez rapetissé Dieu! Ne pouvant s'élever jusqu'à son immensité, ils l'ont mis à leur niveau. C'est une audace bouffonne; c'est quelque chose d'inouï, de monstrueux et d'effréné! L'être d'un moment abaissant l'Eternel dans la poussière où il rampe! Peut-on pousser l'ivresse de soi-même et le blasphème plus loin? Non, Dieu n'a pas maudit sa créature; j'en atteste les espérances infinies qui subsistent au fond des cœurs, j'en atteste les splendeurs du ciel, et les grâces et les merveilles de cette terre! Celui qui prend soin de nouer la faible tige de l'épi

pour la défendre des orages; celui qui mesure le soleil, et la pluie et le vent à la plante la plus humble; qui vêt et nourrit les petits oiseaux dans la dure saison ; ce père de tout ce qui a vie, ne sentit jamais le besoin d'une atroce vengeance. Si l'on veut remonter aux temps de formation, on ouvre la *Genèse*, tradition consacrée par les respects de la terre instruite. Eh bien! à mesure qu'on la lit, une angoisse terrible se répand dans le cœur. D'un côté, l'homme faisant le mal quand à peine il a essayé des choses; de l'autre, un Dieu redoutant que l'homme, sa créature, ne devienne éternel et puissant comme lui (1)! Et

(1) Et il dit: Voilà Adam devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal. Empêchons donc maintenant qu'il ne porte la main à l'arbre de vie, qu'il ne prenne aussi de son fruit; et qu'en en mangeant, il ne vive éternellement.

Traduction de Sacy.

Et il dit : Voici Adam devenu comme l'un de nous, sachant

ce Dieu n'est pas *unique*, d'autres Dieux sont avec lui. Ce n'est pas *Jehovah*, ce n'est pas *Adonaï*, c'est *Eloïm ;* et Eloïm signifie les Dieux. La lettre tue et l'esprit vivifie. Où est l'esprit?

—Conclusion fort édifiante, dit M. Kyme qui s'était levé irrité et qui se promenait les mains derrière le dos. Quelque jour sa gracieuse majesté Henry VIII, instruite de votre rare savoir, prendra l'envie de conférer avec vous. Cet honneur insigne est quelquefois payé du martyre.

le bien et le mal; maintenant donc, craignons qu'il n'avance la main et ne prenne aussi à l'arbre de vi et qu'il n'en mange et ne vive éternellement.

Traduction de Genoude.

L'Eternel Dieu dit : Maintenant l'homme est comme l'un de nous, pour connaître le bien et le mal ; il pourrait étendre sa main, prendre même de l'arbre de vie, en manger et vivre éternellement.

Traduction de Cahen.

Mais qu'importe? on a eu la satisfaction de tenir tête à un roi.

— Et comment, demanda sir Seymour, expliquez-vous, madame, la tâche d'effort et de misère imposée à toute créature?

— Oui, dit Catherine, si tu renies le péché originel et la malédiction qui en fut la terrible conséquence!

M. Kyme s'arrêta involontairement.

— Ce qui s'accomplit ici-bas est un mystère pour moi comme pour tous, répondit Anna d'un ton grave. A quelle fin les sueurs de l'homme et ses travaux serviles, et ses luttes intérieures, et cette dégradation prompte et furieuse des passions, et cette dégradation lente mais inévitable des années? La puissance de la méditation et du temps dissipera-t-elle enfin toute incertitude? Sera-t-il donné à l'hom-

me de savoir un jour ce qu'il est et ce qu'il doit être? Ou bien Dieu se réservera-t-il à jamais l'intelligence de son œuvre? Je me fais souvent ces questions.

—Il y a des milliers d'années qu'on veut pénétrer le mystère, dit sir Seymour, et qu'on le veut en vain. Avec un peu de sagesse, on s'en tiendrait à une tranquille ignorance, on renoncerait à la poursuite d'une vérité inutile et téméraire : ce que l'homme doit savoir de la création, il le sait sans doute; nulle autre révélation ne lui en sera faite. Nous vivons dans des temps bien troublés. Une inquiétude superbe agite les esprits les plus élevés; on remet tout en question; la foi n'est plus qu'un mot que tous ont sur les lèvres, que bien peu ont dans la conscience.

— C'est une révolte impie autant qu'absurde, remarqua M. Kyme ; et sans doute votre honneur est resté fidèle au vieux culte.

— Moi, monsieur, répliqua vivement sir Seymour, je ne connais que l'obéissance à mes maîtres, et tout Anglais devrait tenir le même langage.

— Tout Anglais au moins qui tient à mourir la tête sur son chevet ; j'entends. La manie du raisonnement s'est emparée de toutes les têtes. Nous avons un roi théologien, le pays tout entier s'est fait théologien. Depuis le *Suprême chef de l'Eglise d'Angleterre* (1) jusqu'au brasseur d'ale et au gardeur de pourceaux, tous s'érigent

(1) Titre que prenait Henry VIII depuis sa rupture avec le pape.

en docteurs et prononcent emphatiquement sur ce qu'il faut croire ou rejeter. Si l'on continue, les nourrices berceront les enfants avec des thèses religieuses. Pitié! pitié! Ce matin encore, sans la sotte prière de madame, je caressais les épaules d'un valet d'auberge qui chantait à pleine gorge un couplet infâme contre Sa Sainteté. Vous me regardez, Mylady; mais je me flatte de ne pas trouver de traîtres dans votre maison.

— Et vous avez raison, répondit gracieusement lady Latimer. Seulement, monsieur Kyme, je vous engagerais à une retenue sévère dans vos paroles. Sa Grâce, vous le savez, n'aime pas qu'on apporte le doute ou la négation dans les choses qu'elle a jugées elle-même.

— Je vous remercie de l'avis, Mylady;

dans tout autre lieu je sais garder le silence et m'entourer de précautions.

— Et ce valet que vous vouliez battre; était-ce prudent?

— Bon ! Savait-il pourquoi?

—Monsieur Kyme, le soupçon plane partout, et partout il y a des oreilles curieuses et des bouches qui ne restent pas closes.

— C'est-à-dire, Mylady, que la délation est partout. Ah! misérable pays ! que ne gardais-tu la religion de tes pères! Anna, ajouta-t-il vivement, venez un peu voir les curiosités de Londres, et restons-y le moins possible; c'est un sol qui dévore ses enfants et que je vois toujours béant et affamé. Il résonne vide sous les pieds.

Lady Latimer, restée seule avec sir Sey-

mour, fit quelques réflexions mélancoliques sur le sort d'Anna qu'elle plaignait sincèrement. Insensiblement l'entretien devint personnel et tendre. Sir Seymour, aux genoux de Catherine, en obtint un doux aveu.

IV.

La Reine.

Quand sur tes traits charmants j'arrête ma pensée,
Tous mes traits sont empreints de crainte et de bonheur;
J'ai froid dans mes cheveux, ma vie est oppressée,
Et ton nom tout-à-coup s'échappe de mon cœur.

Madame Desbordes-Valmore.

Oublions! oublions! Quand la jeunesse est morte,
Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte
A l'horizon obscur.

Victor Hugo.

A quatre ans de cette scène, lady Latimer, devenue reine d'Angleterre par son mariage avec Henry VIII, s'agitait seule et triste dans sa chambre toute resplendissante de soie, d'or et de glaces.

Une tenture de velours grenat, autour de laquelle se déroulait une riche broderie en or, couvrait les murs lambrissés de bois rare. Des rideaux, parfaitement semblables à la tapisserie, tombaient en longs plis devant les fenêtres. Sur la vaste cheminée de marbre, brillaient des candélabres de l'or le plus pur, et ciselés avec un art merveilleux. Partout des meubles d'ébène admirablement sculptés, dont la teinte sombre et unie était relevée par des ornements en or. Des coussins de velours grenat avec une broderie plus délicate, mais de même dessin que celle de la tenture, et dont les coins avaient des nœuds de perles, garnissaient les chaises et les fauteuils. Çà et là un clavecin, un luth d'ivoire, des métiers à broder, qui témoignaient par l'ouvrage avancé que la reine

ne restait pas oisive. La *Bible* traduite en anglais, l'*Erudition du chrétien*, livre dont Henry VIII était l'auteur, et qu'il avait imposé à tout le royaume, comme renfermant la doctrine vraie; un volume de *saint Thomas d'Aquin*, la *Cité de Dieu* de saint Augustin, étaient épars sur une table d'ébène à pieds de griffons dorés, aux quatre angles de laquelle se détachaient des têtes mauresques. Un tapis, aux vives et harmonieuses nuances, qui représentait quelques scènes de l'*Iliade*, couvrait le plancher.

La haute élévation de Catherine ne lui avait donné qu'amertumes. Elle s'assit près de son luth et ses doigts firent vibrer quelques cordes. Les sons en étaient tristes. Ses mains tombèrent sur ses genoux,

son regard devint fixe et vague; elle se reporta à des temps moins splendides, mais bien doux, mais riches d'espérances. Puis, sans qu'elle le voulût, des souvenirs orageux l'occupèrent; la destinée des cinq autres épouses de Henry vint importuner sa mémoire et effrayer son cœur. Catherine d'Aragon, après vingt ans d'un mariage béni de Dieu, elle qui avait donné cinq enfants au roi, finit ses jours séparée de sa fille, pauvre souvent jusqu'à se prendre elle-même en compassion, et reléguée dans une demeure solitaire. Les joies étourdies d'Anne Boleyn et ses rêves orgueilleux aboutirent à l'échafaud. Anne avait fait éclater une joie indécente le jour de la mort de Catherine d'Aragon, elle s'était parée comme pour une belle fête, Henry ne l'oublia pas. A l'heure où la seconde épouse disgraciée mettait sa tête

sous la hache, le roi se montrait vêtu de blanc et voluptueusement épris de Jane Seymour qu'il épousa le lendemain.

Catherine se leva; et après avoir fait quelques pas dans sa chambre, elle s'arrêta devant sa couche fastueuse. Son trouble s'augmenta de cette contemplation. Elle secoua la tête, et se dit, non sans un rire sombre :

— Dans ce lit la jeune et belle Jane Seymour fit un adieu prompt à sa brillante existence; quelques mois, ce fut assez. Anne de Clèves n'y entra qu'une nuit. A cet affront secret, Henry ajouta l'affront public du divorce. Un an avant moi, Catherine Howard, dans sa fleur de beauté naïve et enjouée, s'y enivra de beaux mensonges. Comme Anne, mais avec moins de grandeur et de force, elle tendit son cou

au bourreau.... La Tour de Londres les a vues périr toutes les deux, Anne sur le frais gazon, Catherine sur l'esplanade. Le peuple dit qu'il entend leurs soupirs... Que réserve Henry à Catherine Parr? l'estime, l'affection sérieuse, inaltérable. Je n'ai pas de frère qui s'appuie sur mon lit (1), qui m'expose à être entachée d'inceste; je ne suis pas une femme infidèle; on ne peut pas nommer mes amants et m'accuser d'avoir trahi la modestie de mon sexe. En ce moment ses yeux, qu'elle avait levés avec une fière assurance, s'arrêtèrent sur un portrait de Jane Seymour peint par Holbein. Un tremblement singulier agita soudain la reine; elle fut obligée de s'appuyer contre une des colonnes du lit, et son vi-

(1) Le vicomte de Rochefort fut aperçu négligemment appuyé sur le lit d'Anne Boleyn, sa sœur, alors femme de Henry VIII. Plus tard on en tira une conclusion infâme.

sage devint pâle. De nouveau la ravissante image attira son attention, et la pensée de Seymour l'occupa tout entière.

— Elle lui ressemble, murmura Catherine. Voilà bien son air quand il était auprès de moi, et qu'une pensée heureuse animait son cœur. Il me regardait plus tendrement encore... Ce bonheur a peu duré.... Femme de Henry VIII, proféra-t-elle d'une voix sourde, et je l'ai voulu !... Les heures sonnèrent à l'horloge du palais. Catherine avait tressailli au premier son. Toujours il me semble que c'est le roi. Je l'entends, je le vois partout et je le redoute ! Mon Dieu ! que vous ai-je fait pour m'imposer une telle misère ! Avoir peur de l'homme auquel on a donné sa foi, c'est affreux.... Ses yeux allèrent encore chercher le portrait de Jane. Je faisais

mon délice de l'espérer, lui. La joie de mon cœur me l'annonçait bien avant qu'il parût. Quand il entrait, ma maison me semblait plus belle et mieux éclairée; il y avait plus d'air, plus de vie, plus de bonheur autour de moi. En son absence, je me sentais inquiète et comme accablée d'une foule de choses à lui dire; quand je le voyais, je ne pouvais penser qu'à lui, j'oubliais tout ce qui n'était pas lui. Le soir, je m'endormais avec son souvenir; il me suivait dans les illusions de la nuit, et le matin à mon réveil, je le retrouvais plus enivrant et plus aimé.... Avec Henry VIII, l'effroi, rien que l'effroi. Ma prière de tous les soirs est sombre: je demande à Dieu que rien ne me trahisse dans mon sommeil, que jamais un nom cher ne s'échappe de mon sein. Et chaque fois que Henry trouve une femme belle, ce n'est pas la jalousie qui

me saisit, c'est l'horreur de l'échafaud. Il est habile à vous composer une vie d'infamies ; Anne Boleyn l'a bien prouvé. Les nouvelles amours de Henry amènent toujours des scènes de scandales ou de meurtres.

Epouvantée soudain de ses propres réflexions et de sa figure, qui venait de se réfléchir toute décomposée dans une glace, Catherine s'éloigna précipitamment et se déclara bien imprudente. Ce fut dans son oratoire qu'elle chercha un refuge contre les faiblesses du souvenir; ce fut là qu'elle demanda la soumission. Fortifiée par la prière, elle revint dans sa chambre où elle put recevoir la princesse Marie et la princesse Élisabeth.

Il lui était difficile de maintenir l'accord entre ces deux rivales. Marie ne pouvait

pardonner à la fille d'Anne Boleyn les affronts versés à flots sur sa jeunesse. N'avait-elle pas été forcée de reconnaître par écrit que le mariage de sa mère Catherine d'Aragon était incestueux et illégitime (1). N'était-ce pas, dans son opinion, à la dissimulation d'Anne Boleyn, à sa coquetterie adroite et ambitieuse, que la première épouse de Henry VIII avait dû ses horribles chagrins. Tout ce qu'il y avait de mépris et d'aversion dans le cœur de Marie jaillissait parfois de son œil en éclairs sombres et menaçants. Elle affectait envers Élisabeth des airs hautains, et ne lui parlait presque jamais qu'avec une aigreur jalouse. Plus d'une allusion offensante pour la mémoire d'Anne Boleyn se mêlait à ses discours. Élisabeth feignait souvent de ne

(1) Burnet. — Catherine d'Aragon était veuve du prince Arthur, frère de Henry VIII, quand elle épousa ce dernier.

pas comprendre Marie; mais quand il lui devenait impossible de sauver sa fierté par cette ruse, elle se montrait aussi impérieuse, aussi violente que son ennemie, ou bien elle l'écrasait par un sarcasme froid. En présence de la reine, toujours patiente et affectueuse, les deux princesses se maintenaient dans les bornes d'une politesse étudiée, car elles la respectaient. Ce jour-là, elles se laissèrent aller à leur disposition naturelle. Le matin, Marie avait vu conduire au bûcher un catholique, avec un fagot attaché sur ses épaules. Elle ne pouvait porter accusation contre son père; son humeur, s'accroissant de cette retenue, fit explosion devant la reine; et ce fut pour cette dernière un profond soulagement quand elle se retrouva seule.

— Ce palais est plein de trouble, dit-

elle avec un triste sourire. Cette race des Tudors est comme la race des Atrides, elle ne vit que de haines.

On lui apporta une lettre, elle la lut et la baisa avec émotion. C'était Anna Kyme, qu'elle n'avait pas vue depuis sa triste élévation, et qui lui demandait une entrevue. La reine s'assit devant une petite table, et lui écrivit une lettre courte, mais tendre. Elle lui indiquait pour le lendemain une heure où Henry VIII devant être absent, elles auraient une liberté entière.

Ellesmère, une des femmes chéries de la reine, elle qui l'avait suivie de la maison du père dans la maison des deux époux, vint l'aider à faire une toilette pompeuse désirée par Henry.

— Suis-je changée ? demanda Catherine ; parle-moi sincèrement.

— Je vous trouve aussi belle que le jour où vous entrâtes dans ce palais.

La reine soupira.

— C'était la vérité que je voulais savoir, rien autre.

— Votre grâce a pris un souci qui ne lui est pas ordinaire.

— Anna vient demain. Je suis sûre qu'elle me trouvera bien différente de ce que j'étais; cette idée me tourmente.

— Il y a tant de tristesse dans votre vie! remarqua Ellesmère d'un ton où la douleur se confondait avec le respect.

— Ma tristesse est celle de bien des femmes, Ellesmère; la vie est d'ailleurs

amère à tous; et les rois n'ont pas le droit d'élever leur plainte plus haut que ceux dont la condition est humble.

— Votre grâce met-elle des diamants ou des perles?

— Diamants ou perles, cela m'est indifférent.

— Vous aimiez à choisir, un temps.

— Alors j'étais heureuse.

Ce cri de souffrance échappé à la souveraine, elle fit taire la compassion indiscrète d'Ellesmère par des ordres brefs et rapides.

— Relevez ce cordon de diamants. — — Donnez-moi un collier plus riche. —

Effacez le pli de cette manche.—Cette coiffure est trop lourde, il m'en faut une plus légère, et qui laisse le front plus découvert. — Vous manquez de goût aujourd'hui, je ne sais ce que vous avez. Ellesmère se détourna pour cacher son chagrin. La reine reprit:

— Tu n'as pas oublié Anna, elle avait un charmant visage.

— Oh ! dit Ellesmère, vous étiez bien jolies toutes les deux quand vous couriez sur l'herbe avec des fleurs des champs dans vos cheveux, et les joues roses, et les yeux brillants.

— Alors, nous ne savions rien.

— Vous écoutiez chanter les oiseaux, et tout-à-coup vous chantiez avec eux, et des airs bien plus beaux.

— La voix d'Anna est si pure !

— Vous souvenez-vous bien, madame, comme elle riait de bon cœur quand elle se déchirait les mains aux buissons, pour vous cueillir un bouquet d'aubépine ou de roses sauvages? Et vous la grondiez avec amitié.

— Oui, dit la reine, nous étions jeunes filles. Que d'enchantements nous placions dans l'avenir !

— Elle vous amena une sorcière un matin ; et la prédiction de cette païenne la rendit triste tout un jour.

— Cette femme me dit que je serais reine. Anna s'effraya de notre séparation. Elle, si ferme, si moqueuse, pleura. Selon elle, Catherine Parr et Anna Askew (1)

(1) Prononcez Askue.

ne devaient pas vivre éloignées l'une de l'autre. Ne me dis plus rien, ces souvenirs me font mal.

Ellesmère acheva silencieusement la toilette de la souveraine.

— Comment se trouve votre Majesté?

— Bien, répondit Catherine en jetant un regard distrait dans la glace. Merci, ma bonne Ellesmère, tes soins me sont bien doux.

— Seule elle se reprit à adorer ses souvenirs : *j'aime!* Les sociétés ont fini, la science et la poésie se sont renouvelées bien des fois; et nul être, dans l'immensité des temps, n'a pu trouver un mot aussi vrai, aussi puissant, aussi vaste de sens, que ce mot commun à tous, et que tous savent dire : *j'aime!*

V.

Dieu seul.

Hommes, vous êtes si faibles, si souples, qu'une bonne institution ne dure pas même le temps que mettent à croître des glands aux chênes que vous avez plantés (1). *Dante.*

Semblable à l'idée de moi-même, celle de Dieu est née et produite avec moi dès lors que j'ai été créé. Et certes ! on ne doit pas trouver étrange que Dieu en me créant ait mis en moi cette idée pour être comme la marque de l'ouvrier empreinte sur son ouvrage.

Descartes.

Vers la deuxième heure de la journée suivante, Ellesmère introduisit la jeune habitante du Lincolnshire dans cette chambre de la veille, où l'attendait Catherine Parr. Anna s'avança d'abord avec un empres-

(1) La carne de' mortali e tanto blanda
Che giù non basta buon cominciamento,
Dal nascer della quercia al far la ghianda.

sement heureux; puis, obéissant à l'usage, elle se disposa à fléchir un genou devant la reine d'Angleterre.

— Que fais-tu? s'écria l'épouse de Henry VIII, en lui tendant les bras et en marchant au-devant d'elle, ne suis-je plus Catherine?

— Vous êtes ma souveraine.

— Viens, Anna.

— Oh! bien chère, lui dit cette dernière en l'embrassant, tu n'as pas changé! Les deux femmes s'assirent; et une main l'une dans l'autre, elles se regardèrent un moment avec un doux plaisir et des sourires pleins de larmes.

— Que je t'aime! dit Anna toute ravie. Un nouvel embrassement témoigna de leur contentement intérieur; puis le silence

vint à l'aide de leur émotion. La reine enfin questionna son amie : alors s'effacèrent les joies.

— Ton mari est-il venu avec toi, Anna? Il détestait Londres.

— Non, répondit celle-ci ; M. Kyme ne m'est plus rien.

— Que veux-tu dire? je ne comprends pas ta réponse.

— Nos destinées ont été bien différentes, amie ; je ne suis qu'une malheureuse! en proie aux outrages de l'homme auquel elle fut unie selon la chair et non selon l'esprit. M. Kyme m'a chassée de son lit et de sa maison. Toi, Catherine, tu règnes sur une grande nation et sur le cœur du plus impérieux et du plus redouté des monarques.

— Et tu n'es plus avec ton mari? tu m'affliges, Anna! Que s'est-il donc passé entre vous?

— Ce qui se passe dans bien des maisons à cette époque d'intolérance. M. Kyme professe plus que jamais pour le catholicisme un zèle ardent et sombre; moi, je suis très disposée à contester ce qu'il appelle des vérités éternellement établies, ce qu'il dit être la plus grande gloire de Dieu et le plus grand intérêt des hommes. Tous les jours la maison retentissait des exhortations fougueuses qu'il faisait à ceux qui vivaient de son pain; moi je m'abstenais d'y assister : de là des querelles, des emportements, des violences de sa part et son insolente ironie. Tu sais comment François Ier a fait traiter en Provence une petite colonie d'hommes simples et bons, les Vaudois. J'ai jeté mon cri d'indignation.

M. Kyme m'a déclarée digne du feu; Catherine, il faut entendre les détails de cette extermination, c'est à faire blanchir des têtes d'hommes. Les actes les plus féroces, les lâchetés les plus dégoûtantes ont caractérisé cette œuvre de fanatisme. Ils ont incendié les villages, égorgé les habitants; fait de la terre où fleurissaient l'amandier et la vigne un aride désert: leur brutale colère n'a rien épargné; des femmes ont été brûlées dans une grange où elles avaient cherché un refuge; d'autres, plus malheureuses, ont assouvi d'exécrables besoins; il y en a que l'horreur a tuées violemment; des mères ont avorté... Une multitude d'êtres affamés erraient dans les bois, sur les montagnes où ils vivaient d'herbe; on les a traqués comme des bêtes féroces, des hommes sont allés à la chasse d'autres hommes! De ces pauvres persécu-

tés, les uns ont péri par le fer; les autres, dont la faim dévorait les entrailles, sont morts enragés(1). Anna joignit les mains : Ce n'est pas vous, mon Dieu, qui demandez des sacrifices de sang ! Elle poursuivit avec un calme solennel : Catherine, ma tête serait sous la hache, que je m'élèverais encore et avec plus de force, s'il était possible, contre leur esprit atroce. Comprends-tu maintenant que cet homme n'ait plus voulu de moi ? Devais-je taire mon épouvante et mon horreur ? c'eût été une lâcheté, et je ne suis pas lâche. Lui, qui avait l'esprit étroit, il m'a chassée. Catherine, j'ai repris mon doux nom de fille, celui que jamais je n'aurais dû quitter. Tu revois en moi Anna Askew ; mais les beaux rêves ne me sont plus possibles,

(1) Bouche. De Thou.

on n'est pas jeune deux fois. Catherine, ajouta-t-elle avec une expression caressante, m'aimeras-tu moins parce que je suis bannie et malheureuse?

— Tu m'es plus chère que jamais, répondit la reine, ne le sais-tu pas?.... Et enfin qu'es-tu maintenant en matière de religion? demanda-t-elle bien bas. Ce n'est pas une question oiseuse. Il fut un temps où, dans ce pays, elle eût semblé folle; maintenant elle y est simple.

— Oui, répondit Anna, nous avons l'obligation à Luther d'avoir consacré la liberté de l'examen. Les erreurs acceptées par des générations moins instruites que nous ne font plus loi; elles ne nous sont plus imposées comme des révélations divines. On ne nous dit plus : Croyez cela,

ou vous encourrez la damnation éternelle.

Catherine mit le doigt sur sa bouche.

— Plus bas, plus bas; ne prononce qu'avec précaution le nom de Luther; il est proscrit ici, bien qu'il y soit aimé. Cela dit, la reine approcha son fauteuil d'Anna.

— Peut-être, amie, pourrais-je le dire à l'oreille de Henry lui-même. Ne me regarde pas avec cet air étonné. Je n'ai pour Luther qu'une admiration fort ordinaire. Il pouvait faire beaucoup plus qu'il n'a fait; et, soit tendresse pour les vieilles croyances, soit timidité, il s'est mis à genoux devant l'édifice religieux dont il n'avait renversé que le faîte; et, de ses mains tremblantes, il a lui-même essayé d'en consolider les bases, bien usées pourtant. Pauvre effort! tentation risible et vaine! L'esprit du culte

s'efface de toutes parts. Rome elle-même a cessé de croire. Et cet homme s'est flatté de relever en un jour ce que des siècles ont ruiné! Vois-tu si le Christ eut ces puérils ménagements: il brisa la loi ancienne, et ne laissa rien subsister des mensonges si long-temps adorés par la foule.

— Quelle est donc enfin ta religion? demanda la reine.

— Ce n'est pas la tienne, Catherine, ce n'est pas celle de Henry. Ma religion a commencé avec la création; elle subsistera au-delà des mondes et des temps. Ma religion, c'est Dieu.

—Impie!

— C'est la seule vraie, Catherine, la seule invincible et sacrée. Que les races jeunes croient à l'existence des dogmes

adoptés par leurs instincts naïfs, on le conçoit facilement : elles n'ont point de passé ; rien ne leur dit que ce qui est, doit jamais cesser d'être ; mais pour nous, dont la mémoire est surchargée des désastres accomplis, la croyance aux dogmes n'est qu'un entêtement de tradition. Tant de cultes, naguère pompeux et triomphants, entraînés dans le mystérieux écoulement des âges, voués à la curiosité inquiète des hommes de la contemplation, annulés dans l'indifférence des faibles et souillés par les mépris des forts : voilà ce qui rend impossible toute autre religion que celle de Dieu. Nous savons trop.

Anna avait élevé la voix. Encore une fois la reine lui fit un signe de prudence.

— Que tu es peureuse, Catherine ! Ne sommes-nous pas seules ?

— On n'est jamais seul ici pour tenir un tel langage. Toute parole hardie peut arriver au roi ; comment ? je ne saurais le dire. Mais dans ce palais, c'est à peine si la pensée est libre. Ce qu'on croyait bien caché est tout-à-coup étalé au grand jour, et met en danger votre honneur et votre vie. Allons dans un lieu plus écarté. J'aurais dû me méfier de toi. Pourvu que nulle autre oreille que la mienne n'ait recueilli tes épanchements téméraires....

La reine regarda autour d'elle. Prenant ensuite Anna par la main, elle la conduisit dans une pièce isolée, très vaste et très sourde. Là elles reprirent leur entretien.

— Et Jésus-Christ ? demanda Catherine.

— C'est un sage.

— Tu ne crois pas à sa divinité?

— Non.

— Je m'effraie de ton endurcissement. Mais, malheureuse! tu oublies dans quel état Jésus-Christ trouva le monde?

— Tu m'accuses à tort; je sais tout ce que l'humanité doit au fils de Marie.

— Des nations entières le proclament Dieu!

— Des nations entières ont eu pour dieux des fous, des débauchés cyniques et sans cœur. Socrate fut mis à mort pour les avoir niés; des milliers d'êtres courageux et honnêtes se virent sacrifiés à ces dieux devenus la risée de la foule elle-même. L'Orient croit à son prophète Mahomet et à sa religion bâtarde; veux-tu que j'y croie

aussi? Veux-tu que les feuilles arrachées de l'Evangile et mêlées effrontément à d'ignobles impostures, soient pour moi les révélations d'en-haut (1)? Le *Koran*, dans ses beautés, n'est autre chose que le code chrétien en lambeaux. Et sans doute, la religion si laborieusement arrangée par Henry VIII, cette religion mouvante, aura ses fanatiques un jour : il n'est pas de folie que l'humanité repousse.

La reine reprit Anna de plus haut.

— Mahomet ne peut être comparé à Jésus-Christ sans impiété.

— Je le sais comme toi.

— Non, tu ne le sais pas, toi qui ravales

(1) Qui ne sait que le Koran fut écrit sous la dictée de l'envoyé de Dieu, l'ange Gabriel?

Jésus-Christ jusqu'à nous, toi qui en fais un être de boue et de corruption. Ah! tu es dans une voie bien mauvaise! hâte-toi d'en sortir!

La jeune femme abandonna soudain sa parole sobre et tranquille pour se livrer aux élans d'un enthousiasme pénétré. Ce fut dans ce sens qu'elle parla :

— Il est grand le Christ. Sa justice est allée au-delà de la justice espérée et voulue, même de celle qu'avaient rêvée quelques hommes de bien; sa sagesse a laissé loin la sagesse des siècles. L'instinct brutal dominait les destinées humaines, la terre presque entière subissait le joug des sens, le monde romain, héritier des mensonges de la Grèce, achevait de se corrompre dans l'inertie et la négation de toute vérité, lorsque le Christ y

fit son apparition mélancolique et sublime: Le changement fut immense ! d'une main, il renversa les idoles de prostitution et de blasphèmes; de l'autre, il établit la religion du Dieu solitaire, immuable, infini, source de toute force et de toute justice; du Dieu pressenti et mystérieusement adoré par les sages de l'antiquité. Au règne honteux des besoins exclusivement charnels, il fit succéder le règne magnifique, illimité, des idées chastes, des aspirations éternelles et sacrées. A l'être de la matière et de l'égoïsme, déjà renié par la science, il substitua l'être d'intelligence, de pureté et d'amour. Le maître et l'esclave s'unirent dans une fraternité commune; Dieu n'est-il pas le créateur et le père de tous? Devant lui toute inégalité sociale s'efface, pour ne laisser subsister que le mérite des œuvres. Jamais enseignement plus large, plus vivifiant,

plus propre à dégager l'homme de son étroite personnalité et à féconder les ardeurs du solide et du beau, ne vint relever l'humanité de ses chutes avilissantes. Et cette doctrine, il la consacra par la mort !

Catherine, émue d'un pieux transport, serra la main d'Anna.

— Oh ! oui ! dit l'enthousiaste créature, j'aime, je vénère le Christ; mais vos superstitions ne me sont rien. J'ai une assez haute idée de la race humaine pour croire qu'elle peut trouver ses bienfaiteurs dans son sein sans les devoir à des miracles. Le Christ ! tu ne saurais croire, Catherine, avec quelle tendresse je profère ce nom ! Vous, chrétiens dégénérés, vous ne comprenez pas ses actes, vous ne voyez le Christ qu'à travers de grossières erreurs :

le symbole vous trompe. Qu'on vous conteste sa descente aux enfers, vous criez à l'hérésie, vous allumez des bûchers. Aveugles que vous êtes, sa descente aux enfers, c'est une grande victoire. Toute créature faible s'émouvait à l'idée de la mort. La dernière limite de la sagesse, l'effort suprême de la raison était de la contempler librement. On faisait de la vie le plus grand des biens, et un bien d'autant plus inappréciable, qu'au-delà on ne voyait que le froid néant ou de mornes et vaines agitations. Rappelle-toi l'Achille d'Homère, comme il est triste dans cet autre monde! Sa parole vous laisse le cœur malade : « Ne » me console point de la mort, j'aimerais » mieux, esclave grossier, servir sur la » terre un autre misérable, que de régner » sur toutes ces ombres. » Le Christ, au contraire, qui a bien connu la valeur des

choses, qui a senti la fragilité de tous les attachements terrestres et ce qu'ils ont de menteur, le Christ a réconcilié l'homme avec la mort. Poursuivant, mais d'une manière triomphante, la mission de Platon, il a fait de cette heure, naguère épouvantable, l'heure de la glorification et de l'amour ; une résurrection. La mort, c'est l'être immortel qui se dégage d'une enveloppe impure et qui va accomplir des destinées impérissables et constamment magnifiques et calmes. J'ai souvent plaint les anciens. S'ils ne voyaient pas la vie comme une fête voluptueuse, ils n'avaient pour s'en consoler que l'aversion ou le dédain, sentiments bien âpres. Cet austère Pyrrhon trouvait si peu de délice à l'existence, qu'il ne l'acceptait que comme une illusion. N'est-on pas navré en lisant Marc-Aurèle? A l'imitation de Zénon, de

Lucrèce, il ne voit rien au-delà de la mort; elle est la fin de tout. Qu'il entre dans ce sombre refuge avec une majesté tranquille, c'est la dernière expression visible de sa grandeur.

— Ces hommes me semblent plus désintéressés que nous, Anna.

— N'avaient-ils pas la conscience et l'orgueil? Ces mobiles humains étaient puissants pour eux, et d'un effet immédiat, parce qu'ils étaient là. Notre éternité ne nous apparaît au contraire qu'en des temps incertains. Catherine, je te le dis, après la religion du Christ, toute religion dogmatique est impossible. N'est-elle pas la perfection dans le sens humain? Quelques hommes de convictions inébranlables et sévères grandiront à distance et seront

les majestueux soutiens du culte qui s'en va. Les autres poursuivront des ombres de religion à l'aide de subtilités misérables, de niaises controverses. Ils se disputeront pour des mots. A défaut d'un intérêt matériel, l'entêtement sera leur foi. Puis il viendra un temps où la grandeur solitaire de Dieu planera sur les ruines de tous ces systèmes, proclamés dès l'origine comme autant de vérités éternelles, et reniés tout aussitôt. Le culte grec manqua-t-il jamais de sectes? Le culte chrétien a-t-il souffert assez d'interprétations? a-t-il été assez méconnu, assez livré aux outrages d'une science orgueilleuse et vaine? Est-il un seul point sur lequel il y ait accord universel? Tant de conciles assemblés n'ont réussi qu'à soulever les questions plus ardentes et à rendre le doute plus obscur Nul culte n'est immuable.

— Tu me fais peur, dit la reine, aucune de nos croyances n'est la tienne.

— D'abord, je ne crois pas inattaquables les six articles de foi (1) imposés par Sa Grâce Henry VIII. Je trouve plaisant qu'il déshérite le pape de son infaillibilité pour faire trôner la sienne ; et c'est de toute mon énergie et de tout mon bon sens que je m'élève contre le premier article.

La reine tressaillit et mit la main sur la bouche de l'audacieuse.

— Tais-toi, prononça-t-elle avec autorité. Ta parole est impie.

Anna se dégagea, et proféra en affectant

(1) Ces articles de foi furent appelés le bill de sang.

« Le bill, dit Hume, établit la présence réelle, la communion sous une seule espèce, l'obligation perpétuelle du vœu de chasteté, l'utilité de la messe particulière, le célibat du clergé, la nécessité de la confession auriculaire. L'incrédulité à l'égard du premier article était punie par le feu. »

la solennité biblique : Mets un sceau à tes lèvres, purifie-les avec le charbon de feu du prophète. Se débarrassant tout-à-coup de cette forme, elle dit : Qu'y a-t-il donc ? Ce bruit, c'est le bruit du vent. Les Grecs l'auraient accueilli comme un dieu ; tu es bien moins poétique.

— Garde ta pensée, malheureuse, c'est la mort que tu cherches. Les yeux de la reine errèrent dans l'étendue. Elle s'essuya le front. J'ai des sueurs d'épouvante.

— Pauvre Catherine !

Il y eut dans ce mot une expression de pitié si nette, si franchement avouée, que la reine en fut troublée jusqu'au fond de l'âme ; et que, par une contradiction tout-à-fait dans la nature, elle désavoua le mouvement affectueux d'Anna :

— Pourquoi me plains-tu? Toutes les femmes envieraient ma destinée.

— Crois-tu qu'elles auraient raison? demanda la pénétrante créature avec son même accent. Est-ce, en effet, moi qui me trompe? Je le désire.

— Toujours sa franchise impitoyable! proféra Catherine. Elle affecta de la gaieté pour dire: La cour serait ta perte.

— Peut-être. A force de vous courber devant la volonté changeante et impérieuse de Henry, vous l'avez habitué à se croire plus qu'un homme; vous avez presque égalé la créature au créateur. Qu'on osât lui faire entendre la vérité, il la répudierait d'abord, mais plus tard il l'avouerait dans sa conscience; et qui sait? il la pratiquerait ensuite.

— On voit bien, dit Catherine avec un mélancolique sourire, que tu ne connais pas le roi d'Angleterre.

— C'est votre lâcheté à tous, pardonne-moi, Catherine, qui le jette dans ce délire d'orgueil et de perversité. Te souviens-tu de cette parole de Salomon qui nous frappa un jour: *Celui qui regarde trop aux vents ne sème point, et celui qui regarde trop aux nuages ne moissonne point.* Trop de réflexion, te disais-je, empêche d'agir. Elle se croisa les bras, et balançant la tête avec un dédain inexprimable : Qu'est-ce donc enfin que ce Henri? Par quoi séduit-il les femmes les plus remarquables? Il n'est pas beau, il n'est pas jeune; il doit avoir fort mauvaise grâce à parler d'amour.

— Encore! dit Catherine.

— Je t'impatiente, n'est-il pas vrai?

Laisse-moi soulager mon âme! Anna baissa la voix: Sir Seymour t'aimait bien, Catherine, et tu l'aimais aussi. La reine demeura sans parole.... Permets-moi une question seulement, ce sera la dernière: Est-ce Seymour qui a rompu avec Catherine; ou bien Catherine, enivrée de l'éclat d'une couronne, a-t-elle rejeté Seymour?

Pendant cette interrogation si directe, la reine avait les yeux baissés. Sa contenance trahissait son trouble intérieur. Anna attendait qu'elle parlât. Ne pouvant lui échapper complétement, la reine dit avec une dignité vraie:

— Il y a des questions auxquelles l'épouse du roi d'Angleterre peut, sans blesser l'amitié, s'abstenir de répondre.

— Des mystères avec moi, Catherine!

cela n'est guère loyal. Quand bien même tu aurais eu une faiblesse vaniteuse, ce ne serait pas moi qui t'en ferais un grand tort. Ne suis-je pas femme et sujette à faillir par une foule de points? Tu expies bien d'ailleurs ton élévation... Eh quoi! tu dédaignes de me dire un mot!.... Oh! je comprends! tu as eu peur du meurtrier; tu as craint qu'il ne punît ton refus...

—Vous allez vite en conjectures, Anna. Mes motifs étaient plus nobles, vous auriez dû me deviner. C'est une de mes douleurs que vous n'ayiez de moi que l'opinion de la foule.

—Pardonne-moi! s'écria la jeune femme.

La reine posa la main sur le bras d'Anna; et, penchant la tête, elle écouta avec une attention recueillie.

— Personne ne vient.

Catherine fit un geste impatient, et reprit son attitude, mais plus attentive encore.

— C'est le roi, dit-elle en respirant à peine. Anna, je t'en conjure à genoux, ne dis pas un mot qui puisse te compromettre! Par le Dieu que nous adorons toutes deux, promets-le moi! Il y va de ta vie.... de la mienne! La reine avait joint les mains. Feras-tu ce que je veux? Réponds-moi donc, superbe!... Un geste de cœur, un oui expressif tranquillisa un peu la souveraine. Lève-toi et marche dans cette pièce en semblant l'examiner. Ah! ne dis pas d'où tu es! Il exècre le Lincolnshire.

Anna, subjuguée par l'accent alarmé de

Catherine, obéit. Il s'écoula quelques minutes encore avant que son oreille pût saisir un bruit de pas. Ellesmère accourut toute saisie. La reine lui fit un signe de tête calme et gracieux. Progressivement des pas se firent entendre lourds et d'un mouvement lent et brusque à la fois. D'autres pas doux, mesurés, s'y mêlaient; on en distinguait encore de plus éloignés, et qui semblaient fermes.

— Si je ne me trompe, dit la reine, il y a deux hommes avec le roi, et l'un doit être l'archevêque de Cantorbéry, Cranmer. Anna, veille bien sur tes paroles. Souviens-toi de Lambert (1)!

(1) Lambert, ancien maître d'école à Londres, avait nié la présence réelle. Henry VIII eut la curieuse vanité de discuter publiquement avec l'hérétique. On dressa des échafauds pour

les spectateurs dans une salle de Westminster-Hall; et Henry, royalement vêtu, assis sur un trône et entouré des grands de sa cour, adressa des questions religieuses à l'imprudent. Cette comédie atroce et de mauvais goût eut pour conclusion la condamnation au feu de Lambert. Le malheureux montra un courage étonnant. Presque consumé, en proie à des tortures inouïes, il s'écriait : *Nul autre que le Christ! Nul autre que le Christ!*

VI.

Un Roi absolu.

Quelle chimère est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incertitudes, gloire et rebut de l'univers.

Pascal.

Qu'est-ce que ces meules qui tournent sans cesse et que broient-elles?

Fils d'Adam, ces meules sont les lois de ceux qui vous gouvernent; et ce qu'elles broient, c'est vous.

La Mennais.

Le roi parut enfin, pesamment appuyé sur le bras de Cranmer et suivi de Gardiner, évêque de Winchester. Ce dernier s'empressa d'avancer un fauteuil à Henry et l'aida à s'y établir. Il fallut un instant

au monarque pour qu'il se remît de sa marche laborieuse. Quand il eut soufflé à plusieurs reprises, il dit à la reine qui se tenait gracieusement à côté de lui, après avoir reçu les hommages de Cranmer et de Gardiner :

— Voilà une heure que je vous cherche, Madame.

— Si je l'avais su, j'aurais couru au-devant de Votre Grâce.

— Et quel caprice vous a passé par la tête de venir vous cacher dans cette retraite de loup ? On la dirait faite pour des conspirations, tant elle est reculée et sombre. Y méditiez-vous quelque outrage contre notre suprématie ?

— Ah ! Sire !

— Les femmes ont si peu de scrupules !

Il se tourna vers Cranmer. Allez, mon cher lord de Cantorbéry, vous me devez des cantiques de grâce pour vous avoir débarrassé de votre pédante moitié. Mais dites-moi, chère Kate, comment et pourquoi vous vous trouvez ici? Ce fut au tour d'Anna d'être inquiète.

— Madame n'a jamais vu de palais; je lui faisais admirer le bon goût et la magnificence de Votre Majesté.

— Il aurait donc fallu lui cacher cette pièce.

Cependant Anna se tenait immobile et debout à quelque distance du roi; et, sans qu'elle le voulût, son regard ne pouvait se détacher de lui. Tout passait sa prévision et les rapports qu'on lui en avait faits. L'embonpoint de Henry était déjà

frappant. A mesure que l'homme se mouvait, on s'écartait involontairement, comme pour lui livrer un large espace. Ses bras, d'une longueur ordinaire, semblaient courts et complétement disproportionnés, il en était de même de ses jambes. Cette masse les écrasait, les forçait presque à plier sous son poids. Fatigué bien vite de cet aspect disgracieux, on cherchait le visage, et on lui demandait quelque chose de l'empreinte divine. La terreur et un dégoût invincible ressortaient de cet examen. On avait peur des yeux de Henry. Ils étaient si pénétrants, malgré leur petitesse; si dangereux de douceur invitante et familière, de bonhomie même; et tout-à-coup ils devenaient impérieux, féroces, horriblement satisfaits: lorsqu'il les baissait, la ruse sommeillait sous ses paupières, alors il fallait trembler. Ses lèvres

épaisses et molles accusaient son penchant immodéré aux plaisirs de la table et des voluptés de la chair. Ce qu'il y avait de commun, d'épais et de brutal dans le bas du visage, très large et orné d'une barbe courte et ronde, confirmait l'observation. Sans les yeux et le front, il eût porté les caractères d'un abrutissement complet.

L'attention d'Anna n'échappa point à Henry.

— Vous semblez fort occupée de nous, belle dame?

La reine leva sur l'imprudente un regard de supplication. Anna le rencontra et en fut touchée. Avec cette promptitude d'intelligence qui caractérise la femme, elle fit une révérence aimable au roi, et ce

fut de l'air du monde le plus modeste qu'elle dit :

— En aucun temps mes yeux ne s'étaient arrêtés sur la personne auguste d'un roi, et j'attends de Votre Majesté qu'elle me pardonne cette hardiesse.

— Notre Majesté est peu gracieuse à voir, et votre air l'a exprimé à défaut de votre bouche.

— Pourquoi vous injurier, cher Sire, dit la reine.

— A d'autres des compliments, Catherine ; nous avons des glaces de Venise qui ne mentent pas, et qui nous rappellent chaque jour que notre auguste personne est fort différente de ce qu'elle fut autrefois. Dites-moi si l'homme qui est devant vous pourrait franchir des barrières, à

cheval, et renverser de sa lance les plus vaillants chevaliers ? Voilà ce que nous faisions en des temps moins avancés, et non pas sans quelque adresse.

— Ces jeux ne conviendraient guère à la gravité et à l'étendue de vos pensées.

— Bien nous prend d'être grave, quand nous avons perdu les agréments de la jeunesse. Demandez à notre bon lord de Winchester s'il suppose que le fardeau des ans est doux à porter.

— Votre Majesté, répondit Gardiner, a une tête si forte qu'on oublie que le temps a marché pour elle. C'est d'ailleurs une singulière prétention de parler de vos années, comme si l'on ignorait que vous êtes jeune.

— Toujours tes cajoleries, mon bon

lord! J'ai l'oreille dure pour les entendre.

Anna se disposait cependant à se retirer. Henry s'en aperçut, et, au grand déplaisir de la reine, il la retint.

— Ne vous éloignez pas sitôt, madame, ou nous croirions que notre figure vous fait peur. Asseyez-vous, de grâce. Lord de Cantorbéry, et vous, lord courtisan de Winchester, ne restez pas debout. Retournant à Anna : Sans doute vous êtes un astre qui n'avait pas encore brillé à notre horizon; astre charmant, sur ma parole, et dont la disparition pourrait être regrettée comme celle de la plus belle étoile. N'est-il pas vrai que vous n'êtes pas de Londres?

— Il est vrai, Sire, je suis étrangère.

— Est-ce la curiosité de voir Londres,

ou quelque affaire, qui vous y a amenée?

— L'un et l'autre, répondit la jeune femme. J'ai un acte de faveur et de justice tout à la fois à solliciter de votre Parlement.

— Et vous en avez parlé à la reine? Qu'avez-vous donc, cher cœur? dit-il en se tournant vivement vers Catherine; vous êtes là silencieuse et pâle comme un trépassé? Sans doute vous connaissez cette belle personne?

— Je l'ai connue, répondit la reine, lors d'un séjour que j'ai fait dans son pays.

— Vous n'étiez pas lady Latimer alors. Qui dirait, ajouta Henry en agaçant agréablement la reine, qui dirait, à la voir si modeste et si douce d'air, qu'elle a toute la science, tout l'entêtement et toute la

hardiesse d'un docteur? Savez-vous, madame, qu'elle me tient tête quelquefois, et je ne suis pas toujours victorieux. Elle a tant de ruses, tant de câlineries et de subtilités dans l'esprit, tant de brillant dans son dire, que je m'ébahis à l'écouter, et que je perds mes avantages les plus réels.

— Votre Grâce ment en ce moment, dit la reine. Dans nos discussions, d'ailleurs assez rares et où votre volonté m'entraîne, j'ai toujours la honte de la défaite.

— Cela vous plaît à dire, mon amour. Dites-moi, madame, lisait-elle beaucoup quand elle était jeune fille?

— Mon cher roi a bien de la curiosité, remarqua la reine d'un ton d'enjouement propre à adoucir ce qu'avait d'audacieux le sens de son observation.

— Rien de ce qui vous a pour objet ne m'est indifférent. Les autres femmes ne savent que tenir l'aiguille et le fuseau; vous avez des connaissances précieuses qui m'ont souvent distrait de mes ennuis et de mes soucis de roi, et je m'en réjouis très fort. Vous ne voudriez pas ressembler à cette sotte d'Anne de Clèves, qui ne savait que me parler dans son baragouin hollandais. En revanche elle filait comme une pauvre ménagère. Est-on religieux dans votre pays, madame? demanda-t-il soudain à Anna.

— Excessivement, répondit-elle

Henry surprit un mouvement inquiet de Catherine.

— Qu'avez-vous, ma très chère âme? Vous souffrez.

— Je suis heureuse de votre tendresse, Sire, mais elle vous trompe en ce moment. Vous autoriserez madame à se retirer; elle me faisait ses adieux quand vous êtes entré.

— Point du tout, répondit Henry; sa présence vous est précieuse, agréable; vous regretteriez sans doute de la voir s'éloigner si vite. Madame a d'ailleurs à nous dire le motif de son voyage; et, en ma qualité de roi et de père de tous, je dois m'intéresser à sa peine. C'est du Parlement que relève sa cause. S'il nous est possible de lui être de quelque utilité, qu'elle dispose de nous sans la moindre gêne. Notre Parlement a quelquefois égard à nos désirs. Ne le pensez-vous pas, Cranmer?

Incapable de flatter l'humilité hypocrite

de Henry VIII, Cranmer répondit avec plus de franchise que de prudence :

— Le Parlement se fera toujours un honneur et un devoir de se montrer docile aux ordres de votre Majesté toutes les fois qu'ils seront d'accord avec la justice et la félicité de l'État.

—C'est bien ainsi que nous l'entendons, proféra brusquement le roi. Vous avez d'étranges réserves..... Mylord, dit-il en se tournant vers Gardiner, pensez-vous que cette restriction fût nécessaire ?

—Me préserve le ciel d'une telle offense! Ne sais-je pas que toute vérité procède infailliblement de votre Majesté ; que, sans les lumières surnaturelles dont elle éclaire l'Angleterre, nous serions tous plongés dans la nuit de l'erreur et de l'impiété !

Dieu vous a conféré sa sagesse, il a voulu qu'un autre Salomon glorifiât son œuvre. N'est-ce pas à l'esprit de révélation qui est en vous, que le royaume doit une prospérité et une grandeur inconnues sous ses autres souverains? Le Parlement a senti votre suprématie; et, bien qu'il soit composé d'hommes habiles et versés dans tous les genres de science, il n'a pas hésité à déclarer que vous seul pouvez diriger les sentiments, la conscience et la foi de vos sujets. Sa présomption eût été grande, en effet, s'il eût voulu égaler ses mérites aux vôtres. Moi-même, qui en fais partie, je l'aurais déclaré stupide ou fou (1).

— Assez, mon bon lord de Winchester, dit Henry avec une modestie qui ne trompa

(1) Il faut lire tout ce qui concerne le Parlement de Henry VIII pour croire à cette lâche servilité.

personne. Le serpent du paradis terrestre n'avait pas un dire plus séduisant que le tien. Croyez-vous, madame, demanda-t-il à Anna, que je puisse quelque chose pour vous? j'en aurai du plaisir.

Cette question fut faite avec une simplicité qui ébranla presque les convictions de la jeune femme. Elle ne savait pas s'il fallait en croire ses souvenirs ou ce qu'elle entendait.

— Toutes les grâces de cœur vous sont naturelles, dit Catherine à Henry VIII. Mais, de son regard expressif, elle avertit Anna de ne pas se fier à la parole du roi.

— Elle est charmante, prononça Henry en pressant doucement la taille de Catherine. Aussi a-t-elle toute notre confiance et tout notre amour. Vous visiterez votre

jardin avec madame, cher cœur. S'adressant à Anna : Savez-vous bien que cette jolie reine a des jouissances que n'a pas goûtées notre admirable Catherine d'Aragon, la meilleure et la plus fidèle de nos épouses? Si notre Catherine d'à présent veut manger une salade de laitues, elle la fait cueillir sous ses yeux. Mon ancienne Catherine, au contraire, était obligée de faire traverser la mer pour en avoir. Et si j'en avais demandé, moi, et que le vent fût contraire, la pauvre âme se désolait intérieurement. Mais dites-nous donc, belle dame, le motif qui vous amène ici.

— Sous le bon plaisir de Votre Grâce, je n'hésiterai pas à le dire, répondit Anna en s'inclinant devant le roi, non sans avoir rassuré Catherine d'un coup d'œil. La mésintelligence s'est mise entre mon mari

et moi, il m'a renvoyée de sa maison tout innocente que j'étais; et je viens solliciter de la justice du Parlement de votre Majesté une sentence de séparation.

— Ah! c'est fort mal! s'écria le roi. Pourquoi ne pas vivre en paix? J'ai divorcé deux fois, moi; le monde entier le sait et m'a jugé; mais c'était ma conscience, c'était le bien de l'Etat qui l'exigeait impérieusement. Avant de consulter mes penchants, je me devais à l'Angleterre. S'il ne se fût agi que de moi, je ne l'aurais jamais fait. Ma première Catherine était une sainte, le modèle de toutes les perfections évangéliques; je ne la quittai qu'avec désespoir; mais le remords me déchirait comme le vautour de Prométhée. N'avait-elle pas été la femme de mon frère? L'étourderie de la jeunesse m'avait entraîné

à commettre une faute : devais-je y persévérer plus tard quand j'en sentais toute l'énormité.

—Et Anne de Clèves, Sire? demanda la curieuse Anna.

— Celle-là, dit le roi, qui comprit bien l'intention de la jeune femme, n'était pas libre non plus de tout engagement légitime; elle avait été accordée avec le duc de Lorraine; puis elle était sans cœur pour mon pauvre peuple, jamais les détresses publiques ne l'auraient émue, je dus rompre avec elle. Cette explication donnée, le roi eut sa revanche. Son regard s'arrêta brusque et direct sur la jeune femme. A son tour, il lui demanda une explication : Quels torts a donc votre mari envers vous?

Comme il vit Anna le regarder, il prit

un maintien négligé, un air tout-à-fait inoffensif ; et ce fut d'un ton paternel qu'il repéta sa question. La figure de Catherine avait imposé la nécessité de la réserve. En ce moment elle se leva et s'approcha d'une fenêtre qu'elle ouvrit.

— Votre Majesté me permettra de n'entrer dans aucun détail. Je rougirais d'ailleurs de l'entretenir d'un si pauvre sujet, des querelles de ménage !

— Pauvre femme ! dit Henry, il vous a fait des infidélités, je le devine à votre rougeur. Nous le punirons, aussi vrai que je suis roi. Ce couard ne sait donc pas que j'ai fait de la chasteté une vertu fondamentale ? Nous avons châtié deux reines parjures, nous avons dit au bourreau d'en faire justice ; et par notre

saint titre de *défenseur de la foi* (1), nous n'épargnerons personne!

— Votre Majesté va bien vite, dit Anna en souriant ; l'homme dont je me plains n'a pas manqué à ses devoirs de mari fidèle.

— C'est donc vous, madame, qui avez manqué à vos devoirs de femme?

Anna, serrée ainsi de près, ne put que se défendre par une réfutation modeste et énergique de la brutalité de cette accusation.

— Un roi seul, prononça-t-elle, non sans une hautaine amertume, peut ha-

(1) Henry VIII, défenseur d'abord des droits du Saint-Siége, avait reçu ce titre du pape. Avec l'inconséquence qui caractérisait tous ses actes, il s'en para même après s'être fait l'ennemi de ces droits.

sarder ce langage. J'ai dit que j'étais innocente, Sire, et j'ai dit vrai. Il n'est pas un autre homme qui osât me démentir. S'il en était un, je le tiendrais pour un lâche calomniateur.

— Que faut-il que je pense, reprit le roi, de votre silence obstiné? Ce que vous déclarerez au Parlement, vous pouvez bien me le dire à moi, le dire à la reine; c'est tout-à-fait le dire en famille! Je ne comprends rien à vos scrupules. Allons, madame, un peu de confiance. Catherine, engagez-la donc à être moins sauvage.

Anna, malgré cette invitation, resta muette. Qu'elle dît un mot du catholicisme de M. Kyme, il était perdu; elle le supposait justement.

— Je ne sais pas forcer la parole, dit la

reine. Ce que Votre Majesté n'a pu obtenir de madame, me serait bien certainement refusé et à plus juste droit.

— Pourtant il est essentiel que je le sache, reprit Henry avec une ténacité d'autant plus forte que rarement elle avait trouvé de la résistance. Ne dit-il pas un jour : « Nul homme n'a pu se soustraire à » ma volonté, nulle femme n'a essayé » d'être rebelle à mon désir ? » Eh bien ! madame, reprit-il en regardant Anna, j'attends.

Ce simple mot eût fait trembler toute autre femme; Anna resta ferme et le front levé. La reine cependant regardait vers la fenêtre comme si elle eût attendu quelque secours de là; mais nul être ne se montrait aux croisées de la tourelle qui faisait face à cette partie du palais. Sa belle figure

n'était pas sans quelque trace visible d'agitation. Tout-à-coup elle se leva résolue ; et se dirigeant vers une armoire de chêne noir sculptée, elle en rapporta un livre qu'elle mit dans les mains de Henry : ce livre portait le nom de l'homme qui était le plus odieux au roi, de ce Martin Luther qui avait osé l'appeler *âne couronné.*

— Qu'est cela ? demanda le roi d'une voix étranglée.

— Vous le voyez, Sire, répondit froidement Catherine, c'est un livre que vient de publier le satan de l'Allemagne. Cela dit, elle lut le titre tout haut : *Mensonges des Welches sur la mort du docteur Martin Luther.*

— Et c'est vous, madame l'effrontée, qui me donnez l'œuvre de ce damné ?

Henry jeta violemment le livre à terre; sa rage manquait de paroles; il bégayait des sons rauques et sourds. Son visage avait pris une teinte violacée qui faisait peur à voir. Sous ses paupières ardentes roulaient des yeux féroces. Enfin, cria-t-il, m'expliquerez-vous tant d'audace?

— Pardonnez-moi, dit la reine, je m'essaie à combattre les doctrines de ce réprouvé; et plus je les approfondis, moins je comprends l'ascendant qu'elles ont pris sur la malheureuse Allemagne. Que des êtres ignorants les aient adoptées, cela est tout simple, la foule ne sait guère pourquoi elle va dans un sens ou dans un autre; mais des princes souverains! cela me confond.

— Dites-vous vrai, Catherine? demanda

Henry, un peu soulagé de sa colère et en s'enveloppant de toute sa méfiance.

— Eh ! Sire, ne suis-je pas une fille de l'Angleterre, élevée dans le respect de ses maîtres? Comment, poursuivit-elle, des hommes sains d'intelligence ont-ils pu se faire les complices de tels égarements? C'est une gloire pour moi, ajouta-t-elle, d'éclairer ma profonde ignorance à votre esprit de lumière et de vie, et j'étudiais le maudit pour vous soumettre les points qui m'auraient embarrassée. Le démon s'explique par la bouche des hérétiques, et le démon est parfois bien dangereux.

— Il est certain, dit Henry parfaitement calmé, que la parole de Dieu est en moi, je la sens mystérieuse et souveraine; et si je ne la faisais pas respecter de ce peuple dont la garde m'est confiée, je faillirais à

ma mission d'élu du Seigneur. La vie publique a des devoirs bien graves. « Liez les mauvaises herbes et jetez-les au feu, » dit l'Écriture. J'obéis à ce commandement sacré en débarrassant le royaume de tous les hérétiques qui en feraient la terre de perdition et de blasphèmes. Quand la tentation atteint les saints, il faut croire que le mal est violent, et qu'il est du devoir des puissants de le faire cesser. Satisfait de son éloquence, le roi s'arrêta un moment comme pour en laisser jouir les autres et pour en jouir lui-même. Il s'égaya ensuite sur les tristesses naïves de Luther. Ce démon de luxure et d'ivrognerie retourne à l'enfer, dit-on. Dans une lettre qu'il écrivait à un de ses compagnons d'hérésie, un certain Spalatin, je crois, il disait piteusement : « Je suis paresseux,
» fatigué, froid, c'est-à-dire vieux et inutile;

» j'ai achevé ma route (1). » Il disait ailleurs : « Me voilà rassasié de vie, si cela » peut s'appeler de la vie (2). » Et de telles niaiseries font pleurer les femmes et les enfants. Ce coquin est si plein de lui, qu'il s'imagine que parce qu'il va rendre son âme au diable, le monde va finir aussi, et que le jugement dernier s'approche (3). Connaissez-vous ces lamentations du vieux pécheur? Gardiner est comme notre chancelier Wriothesely; il a toute l'astuce d'un démon pour découvrir ce que d'autres voudraient cacher, le mal surtout. C'est à son zèle que je dois une foule de commu-

(1) *Mémoires sur Luther.* MICHELET.

(2) — *Ibid.* — *Ibid.* —

(3) « Le monde menace ruine, cela est certain, tant le » diable se déchaine, tant le monde s'abrutit. Il ne reste » qu'une consolation, c'est que ce jour est proche. On est » rassasié de la parole de Dieu; le monde en prend un singulier dégoût. » *Luther à Spalatin. Mémoires sur Luther.* MICHELET.

nications précieuses. L'évêque de Winchester s'inclina profondément. Vous voyez, lui dit Henry avec un sourire railleur, que Notre Majesté tient compte de vos loyaux services. Une nouvelle inclination témoigna de l'humble reconnaissance de l'évêque courtisan. Madame, dit le roi à Catherine, vous n'appréciez pas notre digne serviteur Gardiner. Rarement vous tenez à lui dire des paroles gracieuses. Cela ne laisse pas que de nous affecter quelquefois ; nous aimerions à ne voir autour de nous que des visages satisfaits; et cela pourrait être.

— Mylord de Winchester, dit la reine, est assez payé par la confiance de Votre Majesté.

— La vôtre, madame, prononça l'évêque d'un ton persuasif, me serait une faveur

tellement belle que je ferais tout au monde pour la mériter.

— Elle vous serait inutile, mylord, répondit froidement la reine.

— Te voilà tout coi, mon pauvre serviteur, dit Henry en se laissant aller à sa mordante gaieté. Les dames ne sont pas toujours disposées en faveur des vieux hibous. Il faut bien s'en consoler ou se résoudre à vivre avec leur dédain. Sois patient et soumis, tu arriveras peut-être à obtenir mieux que des paroles sévères. Ma première Catherine poussait l'amour de ses devoirs d'épouse jusqu'à nous sacrifier toutes ses préventions, c'était une femme rare. Voilà Cranmer, ajouta le roi, qui est quelquefois sincère jusqu'à la rudesse; eh bien! on l'aime : demande-lui son secret.

— Je n'ai qu'un mérite, sire, dit Cran-

mer, c'est de préférer la prospérité de votre royaume à la mienne propre.

— En cela, je te rends justice, mon bon lord ; tu as à toi seul plus de probité et de désintéressement que vingt de ces courtisans ensemble qui vont toujours m'étourdissant de leur fidélité.

Henry, malgré tant de sujets de distraction, n'avait garde d'oublier Anna. De temps en temps son œil inquiet l'assurait que sa proie était bien là encore. Ce fut par un brusque interrogatoire qu'il retourna à elle :

— D'où êtes-vous ?

— Du Lincolnshire, répondit Anna avec quelque hésitation. Puis son regard sembla dire à Catherine : Je ne pouvais pas faire autrement.

— Pays de raisonneurs et de rebelles! s'écria Henry. Il a fallu des échafauds pour les faire rentrer sous la loi; encore sont-ils toujours prêts à remuer. Quelques nouveaux exemples sont peut-être nécessaires, on les leur donnera.

— On n'a pas cessé, dit Cranmer, d'y sacrifier à la grande prostituée.

— Connaissez-vous la grande prostituée, madame? demanda le roi à Anna. C'est Rome, c'est ce nid d'où les serpents et les vautours s'élancent constamment pour dévorer la substance des peuples et infecter de leur venin la terre où ils ne font pourtant que passer. La prostituée a des embrassements qui corrompent les chairs et dévorent les os. Rome est encore la bête dont l'Apocalypse dit : « Les petits, les » grands, les hommes libres, les escla-

» ves, porteront le sceau de la bête sur » leur main droite et sur leur front. » Moi roi, je portais ce sceau et je l'ai effacé. Henry fit une pause ; et toujours entêté de savoir, il dit à la jeune femme : Je vous ai donné assez de temps pour certaine réponse. Comme il vit qu'Anna semblait méditer, il ajouta avec simplicité: Vous savez? ce qu'il faudra obtenir de notre Parlement.

— Une cause si obscure, répondit Anna, ne mérite pas d'avoir Votre Majesté pour médiatrice.

— Laissez-moi être seul juge dans cette affaire ; si l'on s'étonne, vous direz que je l'ai voulu ; faites-moi la grâce enfin de m'instruire des motifs qui vous ont fait quitter votre mari. Ils doivent être graves, car vous ne semblez pas étourdie.

— Votre Majesté porte sur moi un jugement trop favorable.

— De la modestie ; soyez sincère avant tout.

La reine cachait son excessive inquiétude sous un air froid. Cranmer et Gardiner se montraient aussi curieux que le roi, sans pourtant dire un mot ; Anna, les yeux baissés, ne paraissait guère disposée à répondre.

— Eh bien, madame ?

— Eh bien, Sire ?

— Oh ! c'est pousser trop loin l'abus de ma bonté !

— Sire, dit la reine d'un ton suppliant, épargnez sa pudeur !

— Vous aussi, madame, vous vous rangez du parti d'une obstinée ?

— Se peut-il que Votre Majesté ne comprenne pas la répugnance d'une femme à s'expliquer sur des tracasseries d'intérieur en présence d'aussi grands personnages ?

— Par sainte Marie ! dit Henry VIII, vous avez d'étranges délicatesses; moi, j'ai rendu mes tracasseries publiques, tout augustes qu'elles étaient.

— Vous êtes roi, Sire, remarqua Anna, et moi je ne suis qu'une femme très obscure et sur laquelle il peut tomber beaucoup de blâme.

— Mais vous êtes disposée à porter votre plainte devant mon Parlement.

— J'avais peu réfléchi à l'indécence de me donner en spectacle à tous.

—Vous êtes bien changeante, madame, et vous prenez l'alarme facilement, je doute que. . .

Un message extraordinaire du roi de France interrompit les refléxions de Henry.

— Nous nous reverrons, dit-il à Anna.

— Quand il plaira à Votre Majesté, répondit la jeune femme.

— A bientôt, reprit le roi avec un sourire singulier. Madame, dit-il à la reine, gardez-vous d'elle; je la déclare aussi rusée que jolie.

Il baisa la main de Catherine, qui l'accompagna jusqu'à la porte. Elle retourna sans empressement auprès d'Anna. Certaine enfin de ne pouvoir être entendue, elle exprima librement sa crainte.

— Au nom de Dieu, Anna, ne reviens jamais ici! J'ai tremblé pour toi.

— Qu'es-tu devenue, Catherine? dit la jeune femme avec un sourire de compassion sur les lèvres. Où est ta force? où est ta justice? Tu as flatté l'homme des ténèbres.

—Veux-tu vivre, Anna? demanda la reine fort troublée. Si déjà tu ne sens pas dans ton cœur la misère et le néant de toute chose, unis à la prudence du serpent la douceur de la colombe; le roi t'a laissé pour adieu une parole de mort.

— Je ne sais pas feindre une humilité qui n'est pas en moi, Catherine; et si l'homme qui vient de se glorifier insolemment de ses œuvres de sang, était l'homme dont je partageasse la couche, je lui ferais entendre la vérité dans toute sa rigueur.

Tu lui as asservi ton corps, mais est-il possible que tu lui aies asservi ton âme? Est-ce bien toi qui approuves tout ce qu'il ose concevoir d'atroce?

— Ta sévérité est grande, Anna ; tu as oublié le langage de l'amie : et qu'il est facile de s'ériger en juge de la conduite des autres! Crois-tu que je n'aie pas souffert des noms que j'ai moi-même donnés au défenseur des libertés humaines? Mon cœur pleurait en outrageant Luther, car, pour moi, c'est un être admirable de zèle et de saints désirs; le bien le trouve infatigable. Mais il fallait détourner de toi la dangereuse curiosité de Henry : sa volonté est sa grandeur, elle est inébranlable; moi, qui le sais, je t'ai sacrifié ma conscience.

Un regard amer d'Anna embarrassa la reine.

— Nous étions donc bien petites l'une pour l'autre! Moi je n'ai soutenu qu'avec dégoût le rôle que tu m'as forcée à prendre; seule, il n'aurait pas été le mien. Tu me parles de ta conscience: eh Dieu! tu la sacrifies tous les jours. Si je t'estimais moins, Catherine, je te laisserais t'avilir et lécher les pieds du bourreau de l'Angleterre avec tous ces plats valets, un Gardiner, un Bonner, un Wriothesely, et ce Parlement non moins lâche que stupide. C'est parce que j'ai de toi une haute idée, que je souffre de te voir déchue en présence de cet homme. Il a bien conscience de sa supériorité brutale; il sait bien que tu le crains et que tu dissimules.

— Que veux-tu? dit la reine; je n'ai pas le courage du martyre.

— Tu t'es perdue dans les délicatesses

oisives. Où est la jeune fille que j'ai connue si pure et si énergique? Tiens, Catherine, tout à l'heure je me sentais avilie en te voyant baisser le regard sous l'œil féroce et rusé de ton maître. Tu me faisais pitié avec ta voix tremblante, et tes sourires forcés, et ton humble parole. Oh! ce ne fut pas ainsi que tu m'apparus dans nos champs! Mais alors tu avais le courage simple d'une fille de la nature; ce que ton cœur pensait, ta bouche osait le dire; ta rougeur était celle de la modestie et non celle des déguisements honteux. Alors tu comprenais l'Évangile.

— Je n'ai pas cessé de le comprendre.

— Non, non, femme prosternée de Henry VIII, c'est pour toi une science morte. Moi, je ne traînerais pas ma vie à travers les ennuis de l'indifférence ou les

avilissements du mensonge; je saurais mourir.

— Aimes-tu? demanda Catherine d'un ton qui fit tressaillir Anna.

— Je me défends d'aimer.

— Tu es moins faible que moi.

— Vis! oh! vis! s'écria la jeune femme; moi du moins si je quitte la terre, je n'y laisserai que peu de regrets.

— Mon affection ne t'est donc rien?

— Je la prise bien ce qu'elle vaut, Catherine, mais les désirs de ton cœur te portent vers un être différent de toi. Cette loi de sympathie prosterne aux pieds d'un homme celle de nous qui la subit. Peut-être a-t-elle sa grandeur, je ne la connais pas.

— La science te suffit.

— Non, Catherine, mais elle m'occupe. Le cœur a des besoins qu'il faut tromper; c'est à quoi je m'efforce. Quand une femme douée de jeunesse et d'enthousiasme s'enfonce dans la méditation austère, quand elle brise avec la vie de tous, c'est que le malheur est en elle.

— Si tu étais libre, aimerais-tu?

— Laisse là toute supposition vaine. Il y a des mots tellement puissants qu'ils éveillent des douleurs formidables. Je me suis réfugiée dans une sorte de froideur railleuse; bien cruel serait l'être qui m'en ferait sortir!

Elle soupira. La reine lui tendit la main d'un air touché.

— Souffre, dit-elle, que je m'occupe de ta sûreté. Tu ne rentreras pas tout de suite chez toi. Je me tromperais fort si le roi ne

mettait pas des gens sur tes traces. Ton nom est ignoré ici, déconcerte la ruse, change secrètement de maison. Te faut-il de l'or? Anna tendit la main pour retenir la reine qui s'était levée. Quand tu seras hors de tout danger, écris à Ellesmère ta nouvelle demeure, et j'irai te voir. Que Dieu te protège d'ici là ! Sois prudente, sois-le pour l'amour de moi et d'un autre, peut-être. Tu peux bien oublier Henry, mais lui ne t'oubliera pas... Anna, ajouta la reine, ne m'ôte pas ton affection ! Tu ne sais pas tout ce que mon âme contient d'amertumes. Le jour où la comtesse de Salisbury marcha grande et fière à l'échafaud, je pleurai devant la foule : c'était une imprudence. N'appartenais-je pas à la cour de Henry VIII? ne pouvait-il pas d'un moment à un autre me demander compte de ces larmes qui l'accusaient? Depuis lors, je résolus de dompter mes mouvements, je commanda

le calme à mon visage, je me défendis de toute compassion extérieure; on me jugea froide, insensible; on calomnia ma nature. Je résistai à cette dure épreuve; je pris même en respect cette tâche difficile, elle me révélait en quelque sorte une puissance impénétrable à tout autre qu'à moi, et que n'entachait nul orgueil; elle me ravissait à la dépendance des hommes: je me croyais grande. La reine sourit dédaigneusement. Elle poursuivit: A force de surveillance sur moi-même, je suis parvenue à laisser rarement voir ce qui se passe en moi. Dans le moment où ma bouche sourit, où des paroles légères font croire à ma liberté d'esprit, mon sein, rongé par l'ennui ou par l'angoisse et la colère, est souvent le théâtre de luttes redoutables. Pourquoi tant d'efforts? Je te le répète humblement à toi, si vaillante, j'ai peur du bourreau.

VII.

Pauvre Humanité!

La vérité ne s'altère que par le changement des hommes.

Pascal.

Je fais des efforts inutiles pour concevoir comment un homme pourrait vivre absolument privé de religion, et complétement indifférent à toute question religieuse. Un tel homme ne serait pas un homme, ce serait une brute.

P. Leroux.

Cathèrine Parr revit Anna Askew avec d'excessives précautions, non dans le palais de Henry VIII, mais chez Anna elle-même Le roi, d'ailleurs, malgré la prédiction de sa prudente compagne, ne s'informa que

deux fois de la belle entêtée, puis il sembla l'oublier. Plusieurs grandes dames voulurent connaître cette femme qui discutait avec un esprit infini, une audace qui les épouvantait, tout en les captivant, sur les points les plus obscurs de la théologie. Il n'était pas d'argument qui l'embarrassât et auquel elle ne répondît avec promptitude. Souvent la raillerie se mêlait à ses discours et en relevait le sérieux.

La jeune hérétique, comme l'aurait appelée Henry VIII, habitait une petite maison au bord de la Tamise. Cette maison était isolée d'un côté par le jardin et de l'autre par une rue peu fréquentée. Un des derniers jours de février 1546, une femme de haut rang, liée avec Anna, lui exprima le désir qu'avaient un gentilhomme écossais et un

moine irlandais de s'entretenir avec elle. L'un, sir Huntley, était un homme de mérite, mais fort entêté de la doctrine luthérienne. Quant au moine, qu'elle ne connaissait pas, il lui avait été représenté comme ayant vécu depuis des années dans la solitude, loin du commerce de tout être vivant, et seulement avec les livres; ce qui lui donnait une sauvagerie extrême, et prêtait à ce qu'il disait un air d'étrangeté tellement en dehors des choses reçues, qu'il éprouvait rarement l'envie de parler; il était d'ailleurs malade d'un commencement d'hydropisie, et par cela même fort taciturne. Anna ne vit dans cette demande que la curiosité commune à bien des personnes; elle consentit donc de la meilleure grâce du monde à recevoir les deux étrangers le lendemain soir, parce qu'une affaire pressante les rappelait dans leur pays.

La sixième heure de la journée suivante venait de sonner; Anna était seule, assise près de son feu, lorsqu'un coup frappé à la porte d'une manière particulière lui annonça la reine d'Angleterre. Un domestique fidèle l'accompagnait. Comme Ellesmère, il avait servi lady Latimer. Catherine paraissait fort émue.

— Sais-tu, dit-elle à Anna, que Martin Luther est mort? Je viens m'affliger dans ton sein. J'ai reçu une lettre ce matin qui me donne des détails touchants sur les dernières heures de cet homme, bien digne de regrets. Lis, Anna, et toi aussi tu pleureras.

Anna fit apporter deux bougies, et lut bas d'abord, puis tout haut, à la prière de la reine. La lettre se terminait ainsi : « Après » avoir répété trois fois ces paroles pieuses

» *In manus tuas commendo spiritum meum;* » *redemisti me, Domine veritatis*, le docteur » Martin Luther ferma soudain les yeux » et s'évanouit. Quand on l'eut fait revenir » à la vie, le docteur Jonas lui dit : Révé- » rend père, mourez-vous avec constance » dans la foi que vous avez enseignée? Il » répondit un oui ferme et distinct, et de » nouveau le sommeil le prit. A quelques » minutes de là, il pâlit et devint froid; » et après avoir respiré encore une fois » profondément, il s'endormit dans la paix » du Seigneur (1). »

— Sa vie a été bien éprouvée, dit Catherine : haine des hommes, persécutions, pauvreté, douleurs de famille, il a tout connu. Anna, tu l'aimerais si tu savais tout

(1) Luther mourut à Eisleben, dans la nuit du 18 février 1546.

ce qu'il y avait, dans cette nature indomptable et hardie, de qualités charmantes de cœur. Quand une fois il était convaincu d'une vérité, rien ne l'effrayait pour la faire connaître; il se montrait formidable aux pervers; mais, dans la vie ordinaire, il avait la simplicité et la douceur candide d'un enfant.

La reine parlait encore, lorsque le marteau de la porte extérieure résonna fortement. Son regard interrogea bien vite Anna.

— Ce sont deux étrangers que j'attendais. Je vais les recevoir et les amener ici. Reste, ils ne te connaissent pas. D'ailleurs, ajouta-t-elle en parcourant Catherine de l'œil, à moins de vivre dans l'intimité de la reine d'Angleterre, à moins de la voir tous les

jours, on ne pourrait guère la soupçonner sous ces vêtements obscurs. Reste, leur entretien pourra t'intéresser ; il y en a un qui est grand admirateur de la réforme.

Catherine céda aisément à ces raisons. Elle prit la lettre et y chercha de nouveaux motifs d'attendrissement. Tout-à-coup elle tressaillit. Son front se dressa convulsif et inquiet. Sa respiration devint immobile, elle écouta. . . . . Une pâleur de mort se répandit sur son visage. Elle abandonna sa chaise avec précipitation. Elle jeta autour d'elle des regards stupides à force d'épouvante. Tout son corps tremblait. A l'extrémité de la chambre était une porte, elle essaya d'y arriver ; mais à mesure qu'elle faisait un pas, ses jambes ployaient sous elle. Le désespoir lui arracha un lamen-

table gémissement. Elle tendit ses bras vers cette porte, les leva ensuite vers Dieu, comme pour l'implorer. On s'avançait. Une voix d'homme vint mourir à son oreille. La terreur dompta sa faiblesse. En moins de temps qu'on ne mettrait à le dire, elle se fut élancée vers la porte et eut disparu, oubliant la lettre sur Luther.

Quand Anna introduisit les étrangers dans cette chambre solitaire, ses yeux cherchèrent en vain la royale affligée; elle ne l'y trouva plus. La lettre était sur le plancher; Anna la ramassa et la mit dans son sein, non sans avoir auparavant jeté un regard rapide sur la suscription pour voir si elle était adressée à la reine; elle ne l'était pas. Tranquille sur ce point, la jeune femme sourit intérieurement des frayeurs de son auguste amie et ne douta

pas que Catherine n'eût passé dans l'autre pièce qui communiquait par un corridor avec celle où était son serviteur, et qu'elle ne se fût retirée par une issue qui était sur la rue: un léger bruit, qu'elle entendit, vint à l'appui de cette supposition: alors elle s'occupa de ses hôtes. Les deux étrangers étaient enveloppés de manteaux bruns. Un seul prit place en face d'Anna, à l'un des côtés de la cheminée, où brillait un feu vif; c'était sir Huntley. Quant au moine, il se mit à distance et dans la partie la moins éclairée de la pièce à côté d'une fenêtre. Sir Huntley pria la jeune femme d'excuser son ami, affecté d'un mal de tête violent; ce qui l'obligerait peut-être à rester silencieux toute la soirée. Il avait en outre les yeux si fatigués de lectures, qu'il redoutait la lumière et la fuyait avec autant de soin qu'il en mettait à chercher

un peu d'air. Anna, se trouvant avec un luthérien, parla tout naturellement de la mort du réformateur.

— Cette mort est douce, proféra la jeune femme.

— Il est plus d'une créature qui pourrait la lui envier, dit à son tour sir Huntley avec un accent particulier. Ce fut d'un ton confiant qu'il ajouta : Vous aussi, madame, vous rendez un culte de respect à notre docteur.

— J'honore l'homme de toute mon âme; il s'est élevé par le calme et la fermeté à une grande hauteur; il s'est montré bon, intrépide, sincèrement dévoué à l'humanité de nos temps; mais je désavoue plusieurs points de sa doctrine. Lui-même n'avait pas toujours conscience de

sa mission ; il lui a manqué pour consolider son œuvre la foi suprême, inébranlable en lui. Dès son début, il apparaît timide et peureux : sa parole est sans autorité ; elle est troublée, incertaine, tumultueuse comme sa pensée (1). Voyez-le en présence de ses juges, au conseil de la diète impériale, il fait presque l'aveu que dans ses livres de controverse, il est allé trop loin : « Je veux bien me laisser instruire pourvu qu'on me donne le temps » d'y penser (2). C'est de la bonne foi, c'est

(1) « Qu'étais-je, pauvre misérable moine, pour tenir » contre la majesté du pape, devant lequel les rois de la » terre, que dis-je ? la terre même ; l'enfer et le ciel tremblaient ? Ce que j'ai souffert, la première et la seconde » année ; dans quel abattement, non pas feint et supposé, » mais bien véritable, ou plutôt dans quel désespoir je me » trouvais, ah ! ils ne le savent point ces esprits confiants, » qui depuis ont attaqué le pape avec tant de fierté et de » présomption. » *Mémoires de Luther.* MICHELET.

(2) — *Ibid.* — *Ibid.* —

une candeur fort estimable assurément; mais avec ce doute mis à découvert, on place toute intelligence au niveau de la sienne. Luther n'a jamais été pompeux comme Moïse, un peuple, saisi de sa majesté terrible, ne s'est jamais prosterné à ses pieds; les éclairs du Sinaï n'ont pas illuminé son front d'une couronne de flammes. C'est un homme qui cherche la vérité et qui la dit. Plus tard, il s'affermit dans le christianisme pur; pourtant il dévie quelquefois de la conviction voulue. La doctrine fléchit alors d'une manière effrayante. Voyez-le dans l'épanchement familier, il doute de la sagesse de Dieu (1). Les Pères de l'Église, il faut bien en convenir, parlaient autrement de ce Dieu.

(1) « Il ne serait peut-être pas bon que nous fissions tout » ce que Dieu commande: car sa divinité s'y perdrait; il se » trouverait menteur. »

Mémoires de Luther. MICHELET.

Si Anna avait pu suivre l'effet de son ouverture religieuse sur le visage du moine, elle y aurait vu bien de la satisfaction. Probablement il pensait comme elle : toutefois la conclusion sembla moins lui convenir.

Anna continua :

— Le réformateur avait d'ailleurs les passions communes à tous. La beauté de la femme séduisait son regard, la discussion le trouvait cynique de grossièreté et de violence ; lui-même convenait qu'il était sensuel, paresseux, enclin à de sauvages emportements. Aucun fondateur de religion ne s'est manifesté avec cette candeur ; tous ont soigneusement caché les faces obscures et souillées de leur humanité ; ils ont voulu la divinisation. Quelques uns ont vraiment été sublimes, les hom-

mes, par exemple, dont le christianisme et le catholicisme se glorifient à juste titre. Méprisant toutes les délices mondaines, laissant aux faibles les plaisirs de la chair et les douceurs étroites de la famille et du foyer, ils restaient chastes, ils restaient solitaires, pour appartenir réellement à tous. Ils ne prenaient la terre que pour un désert d'expiations, d'où ils ne sortiraient qu'à force de grands travaux, et après avoir vaincu et terrassé le mal : leur volupté était la force.

— Vous avez du penchant pour les hommes des anciens jours, remarqua sir Huntley ; ce qui vous rend injuste envers le réformateur. Sa vie n'a été qu'une longue et sincère méditation. Aurait-il pu faillir ?

— Oh ! sans doute il a failli !

— En quoi, madame ?

— Vous oubliez que Luther a exalté la *grâce*.

— Madame, vous niez la *grâce!* Saint Paul et saint Augustin l'ont consacrée.

— Mais Pélagios l'a combattue de toute la fermeté de son haut caractère. Qu'est-ce donc que cette *grâce* dont vous faites tant de bruit? un esclavage subtilement établi, une abolition évidente de la loi morale et de la conscience. L'homme n'étant pas libre, ne saurait avoir la responsabilité de ses actes. Direz-vous à celui dont les bras sont chargés de fers, d'utiliser ses bras? La volonté de faire ne doit pas être confondue avec la puissance de faire. J'ai bien la volonté, mais la *grâce* m'est refusée, et je ne puis rien. C'est à Dieu qu'appartient

le tort, non pas à moi. Ce quelque chose d'effrayant que les anciens divinisaient sous le nom de *fatalité* est bien près de ressembler à la *grâce* des modernes. Quand donc cessera-t-on de se mettre à genoux devant le passé ?

— Priez, dit sir Huntley, et la *grâce* ne vous sera pas refusée.

Et si je n'ai pas la *grâce* de la prière? Oh ! ce que la *grâce* fait de l'homme est humiliant !

— La *grâce* lui rappelle qu'il n'est par lui-même qu'impuissance et vanité.

D'autres questions s'élevèrent. Anna mit à les traiter une originalité moqueuse et son dédain des petits ménagements. Elle nia les six articles de foi, elle prétendit que la *Bible* devait être pour les

hommes intelligents du siècle, ce qu'avait été Homère pour Platon, une œuvre de poésie ou de morale, non une œuvre inspirée. Sir Huntley déploya une rudesse emphatique et quelqnefois empreinte de colère pour la réfuter.

— Le bon sens est impitoyable comme le fanatisme, lui dit Anna; seulement le bon sens ne fait point allumer de bûchers.

— Ce que vous appelez le bon sens pourrait être qualifié par quelques uns d'hérésie.

— Eh ! l'hérésie est partout.

Malgré l'entraînement de cet entretien, la jeune femme ne pouvait se défendre d'une émotion secrète à l'aspect de ce moine immobile et mystérieux qui, toujours à

l'écart, la tête baissée et ensevelie dans son capuchon, prouvait néanmoins par son maintien attentif qu'il ne perdait rien de ce qu'on disait. Une fois il rompit le silence pour aider la mémoire de son compagnon; il dit un mot seulement, et ce mot frappa Anna. Souvent, pendant la discussion, elle se tourna vers le muet personnage pour en appeler à son approbation ou à son blâme; mais, soit qu'il dédaignât de parler de nouveau, soit qu'il eût des raisons secrètes pour ne pas le faire, il continua à ne se mêler ostensiblement de rien. La curiosité d'Anna allait s'accroissant de cette retenue bizarre; cette figure sortirait-elle de l'ombre où elle se tenait cachée? N'y avait-il aucun moyen de forcer l'être inexplicable à oublier sa réserve? Dans l'ardeur de l'opposition, elle cita exprès à faux un passage de saint Augus-

tin. Sir Huntley la reprit; elle soutint qu'il se trompait. Lui, se défendit avec hauteur. Alors, sans dire un mot qui pût faire deviner son intention, comme emportée par l'impatience, elle se leva rapidement, prit une bougie et se dirigea du côté opposé à celui où était le compagnon de sir Huntley; puis elle se détourna brusquement, avança de quelques pas et fit jaillir la lumière dans le coin où s'abritait le moine. Son attente fut trompée: le moine avait écarté le rideau qui dérobait la fenêtre, et il semblait occupé à regarder l'horizon, fort obscur en ce moment, et où ne se montrait pas une étoile. Anna ne laissa rien voir de sa contrariété, mais elle se dit que cet homme se cachait; et dans ces temps, c'était chose commune. Poursuivant sa marche, elle passa dans un cabinet voisin, et en rapporta un livre

qu'elle présenta à sir Huntley. Il chercha la citation qu'il venait d'incriminer; et triomphant avec la naïveté d'un écolier, il la montra à la jeune femme, exprimée dans ses termes à lui.

— C'est une faute d'impression, dit-elle, sans paraître le moins du monde convaincue ou seulement déconcertée; je suis sûre de moi.

— Madame, vous n'y pensez pas, vous voulez rire.

— Rire! Ce fut de toute la hauteur de sa taille qu'elle se dressa en signe de protestation. Moi, rire des hôtes honorables que je reçois dans ma maison! c'est me supposer de bien indignes sentiments. Je soutiens la vérité de mon assertion sans préjudicier en rien au respect que je dé-

sire vous témoigner. Ce livre a été imprimé par des hommes, et les hommes se trompent souvent, vous m'accorderez cela du moins.

— L'entêtement ne vous manque pas, madame! s'écria le mystérieux personnage, comme au bout de son rôle de patient.

Anna retint un mouvement de surprise. Certainement elle avait entendu cette voix ailleurs, et dans une circonstance solennelle. Toutefois, elle répondit à la brusque accusation :

— C'est de la franchise, monsieur; nous sommes tous trois des campagnards peu façonnés au dire élégant et trompeur des cours, et nous exprimons notre opinion avec une rudesse honnête. Si, au moins, nous avions un livre différent de

celui-ci, où le passage fût cité par exemple, nous pourrions éclaircir notre doute.

— Prenez *l'Érudition du chrétien*, dit froidement le moine; cette citation y est tout entière.

— C'est un livre honoré par bien des respects, remarqua sir Huntley, sans qu'il fût possible à la jeune femme de deviner s'il parlait dans le sens du sarcasme.

— Le roi, dit-elle à son tour, est le premier théologien du monde, le maître absolu des consciences. Mais voyons son œuvre, *l'Érudition du chrétien*.

Quand Anna eut trouvé le livre, elle le remit au moine, se flattant sans doute qu'il s'approcherait de la lumière, et qu'elle pourrait le voir. Il ne changea pas de place; seulement il indiqua à sir Huntley la page

où il fallait chercher. Sir Huntley plaça le livre ouvert devant Anna afin qu'elle-même pût voir son erreur. Anna avança les yeux sur le livre, et dit avec une inexprimable assurance :

— Le roi s'est trompé aussi.

— Oh ! pour le coup, dit le moine, c'est de la mauvaise foi.

— Dois-je accepter cette flétrissure, mon père ? et, de votre part, est-elle vraie ?

— En doutez-vous, madame ?

— Nous voilà donc ennemis franchement avoués ? Et pourquoi ? pour un mot : la chose, en vérité, n'en vaut guère la peine.

Sir Huntley prit la parole :

— Est-ce avec ce mépris qu'une noble dame de l'Angleterre doit parler des livres saints? Ce que les hommes les plus éminents respectent, une femme peut le respecter aussi.

— Si les hommes éminents se trompent, il peut être permis à une femme de suivre ses lumières naturelles. Se tournant vers le moine : Vous, mon père, qui avez employé une partie de votre vie d'homme à des études sévères, ne pourriez-vous redresser mon jugement et m'enseigner cette vérité que je cherche bien sincèrement?

— Merci de Dieu! madame, vous renieriez ma science comme vous reniez celle des livres!

— Peut-être bien, répondit Anna avec une lenteur volontaire. Elle sembla réfléchir.

— Oh! dit le moine, vous avez tout l'orgueil de la première femme.

— Et j'aurai son sort, proféra-t-elle d'une voix profonde; c'est là ce que vous n'osez me dire.

— C'est du moins ce qu'on peut penser, répondit-il avec rudesse.

Elle regarda vivement cet homme. Oubliant ses précautions, il avait le visage presque découvert et avancé hors de la nuit où jusqu'alors il s'était tenu. Ce ne fut pas sans horreur qu'Anna retrouva sur ces traits la gaieté féroce de Henry VIII. Elle eût, sans doute, trahi sa découverte, si, depuis un instant, elle ne s'y fût préparée et qu'elle ne l'eût brusquée, impatiente qu'elle était de savoir. Sa destinée s'accomplissait tout entière en ce moment;

elle le sentit, et demeura d'abord froide, épouvantée. Le roi l'observait. Elle rencontra ses yeux méchants et son sourire brutal. Une expression de dédain y répondit. Alors elle se releva de sa chute, elle prit cœur au rôle qu'elle n'avait pas cherché; elle plana au-dessus de la peur, au-dessus de la puissance de cet homme, au-dessus de la mort qu'il lui réservait sans doute. Il lui restait une joie mélancolique à savourer, celle de faire entendre quelques vérités au bourreau de l'Angleterre. Sa première parole fut un défi :

— Si vous étiez un courtisan de Henry VIII, mon père, je comprendrais votre indignation : il ne veut pas qu'on pense. Mais, comme tout ce qui se respecte, vous vous tenez loin de l'idole; vous prisez plus votre honneur que les va-

nités puériles dont il paie la servilité.

— Madame, ce langage.....

— Va si bien au fils de Henry VII! Votre ami est d'ailleurs un homme incapable d'une bassesse. Nous sommes entre nous, parlons sans gêne.

— Mais, Madame, dit sir Huntley en s'agitant sur sa chaise, vous oubliez que tout sujet doit le respect à son souverain.

— Quand le souverain est là, oui, c'est une impérieuse nécessité ; mais quand il est absent, on peut soulager son cœur du mépris et de la colère. Qu'y a-t-il donc à admirer dans Henry VIII? je vous le demande sérieusement. A quel acte grave de sa vie a-t-il mis autre chose qu'un emportement brutal et de l'obstination?

Jamais de sagesse; jamais de vues solides, étendues, supposant un grand caractère. Le caprice du moment fait la destinée de l'État. Pauvre peuple! Et son devoir est de se prosterner bien bas devant les fantaisies d'orgueil, de cupidité et de sang qui passent par la tête de ce fou! Elle s'adressa particulièrement au moine, qui de nouveau s'était réfugié dans l'ombre : Connaissez-vous un homme, pris dans les derniers rangs du peuple, qui eût diffamé publiquement la femme de son amour, et qui l'eût livrée à l'échafaud? Voilà ce qu'a fait Henry, deux fois. Elle sourit. Deux épouses chassées de leur couche, deux autres juridiquement égorgées! Beau spectacle! Il est vrai que, pour l'une d'elles, Henry, dans sa miséricorde, fit venir d'outre-mer un bourreau fort adroit. La belle condamnée ne devait pas trop

souffrir, sa tête devait être bien coupée (1).

Sir Huntley voulut répondre. Le roi lui imposa de la main.

— Continuez, madame, dit-il à Anna d'une voix qui eût fait frémir toute autre; on s'instruit à vous entendre.

— N'est-il pas vrai, mon père? Parler des extravagances inouïes, des hauts faits du souverain de l'Angleterre, c'est presque être inépuisable. Elle poursuivit avec ironie: Il avait bonne grâce, ce roi libertin, de faire du vœu de chasteté un article de foi ou une condition de mort. La foi de Henry VIII! c'est chose divertissante, vous en conviendrez, sa foi religieuse surtout. Je n'en veux pour preuve que les deux livres:

(1) Le bourreau fut appelé de Calais à Londres pour trancher la tête d'Anne Boleyn.

l'*Institution du chrétien*, puis l'*Érudition du chrétien.* Chacun a été imposé à son tour. — Peuple anglais, race stupide et abjecte, crois à cela ou je te fais couper la tête. — Mais votre Majesté m'avait commandé de croire à toute autre chose. — Ma Majesté a changé d'idée, et le bon plaisir de ma Majesté doit être la religion de tous. Ne suis-je pas de race divine en ma qualité de roi? Si vous n'êtes pas contents, hommes de boue, il y a des bûchers et des haches. — Sire, je crois! s'écrie la foule énergiquement convaincue. — A la bonne heure, dit l'apôtre satisfait. Ce grand roi a tellement peur de la pensée de ses sujets, qu'il ne permet *la Bible* qu'aux gentilshommes et aux commerçants; encore leur est-il prescrit de faire cette lecture avec *tranquillité et bon ordre.* Quant aux autres créatures humaines de l'Angle-

terre, elles ne doivent pas savoir. Henry se flatte de gouverner plus facilement des brutes que des hommes. Comme tous ceux qui l'ont précédé, il s'immole des générations. On n'a d'ailleurs jugé que cinq cents Anglais(1) capables de lire *la Bible* traduite dans leur langue. Le misérable! A bien y réfléchir, qu'attendre du père qui, de sa propre autorité, entache sesfilles de bâtardise? Encore une fois, sir Huntley fit un mouvement. Un nouveau signe du roi contint ce beau zèle. Anna continua : Non content d'étouffer l'intelligence de ses sujets, il les vole avec une impudence dont lui seul est capable. Vous n'avez point oublié certain emprunt devenu mémorable par ses suites. D'abord le roi rendit quelques sommes; puis il lui prit une saillie d'avarice et de

(1) Il n'y eut que 500 exemplaires imprimés de cette Bible.

mauvaise foi, qu'il consacra par le bill de 1544. Non seulement il s'affranchit, comme un brigand, de sa dette, mais il exigea que l'argent déjà rendu revînt à son échiquier. Eh! voyez-le, disgraciant le cardinal Wolsey, grand ministre pourtant, et le dépouillant avec cynisme. C'est le palais de Wolsey (1); ce sont ses tapisseries de drap d'or et de drap d'argent; ce sont encore ses mille pièces de toile de Hollande; c'est sa vaisselle d'or et d'argent; c'est tout son luxe, tout son orgueil qui va briller chez son infâme héritier. Le palais de Henry VIII a vu des tragédies, des farces; Henry est lui-même un comédien fort varié.

— S'il était là, parleriez-vous dans ce sens? demanda le moine avec une tranquille curiosité.

(1) York-Place depuis Whitehall.

— Pourquoi pas, mon père? je n'ai qu'une vie à perdre.

— Mais il y a mille manières de la perdre.

— Oui, on peut mourir violemment et dans toute la beauté de la jeunesse et de l'intelligence; on peut aussi mourir infirme, épuisé de cœur et de vie, n'ayant plus que d'ignobles besoins.

— Avez-vous entendu parler du sort de Lambert?

—Oh! sans doute. Il avait des idées à lui, le maître les lui fit passer. On dit que rien n'était plus burlesque et plus effrayant que cette discussion théologique du monarque et du sujet. Ne savait-on pas comment elle se terminerait? J'ai vu aussi des catholiques allant au bûcher avec des lu-

thériens; les uns et les autres étaient bien moins occupés de la mort que du supplice que leur causait la vue des hommes en compagnie desquels ils allaient la subir. Sa gracieuse Majesté Henry VIII ne néglige pas les petits détails, son génie se prête à tout. Qui sait? peut-être voulait-elle distraire leur esprit du formidable dénouement? C'est un prince d'une si rare miséricorde.

— Vous souvient-il d'avoir vu Henry VIII?

— Une fois.

— Peut-être l'avez-vous vu deux fois.

— Cela se pourrait bien.

— Croyez-vous qu'il sanctionnerait votre langage?

— Je ne le pense pas, mon père; mais vous n'êtes pas un délateur et je n'ai rien à craindre.

— Vous attaquez la doctrine enseignée par le roi, dit sir Huntley ; et le roi, vous le savez, est le chef suprême de la religion ; vous insultez sa personne inviolable ; pour tout Anglais, il y aurait trahison à se taire.

— Mais vous n'êtes pas Anglais, le digne religieux ne l'est pas non plus. Elle prit un air d'humilité : Faut-il me rétracter, mon noble Seigneur ? Faut-il dire que tout cela n'était qu'une plaisanterie imaginée pour vous faire passer le temps avec moins d'ennui ? je le veux bien.

Le moine posa le doigt sur son front, puis il la regarda d'un air étonné.

— N'êtes-vous point le diable ?

— Le diable est plein de ruses, et moi je n'ai que simplicité et bons vouloirs.

— Et vos bons vouloirs lui feraient un bagage très convenable et très lourd.

— Si votre Honneur y ajoutait les siens peut-être.

— Cette femme est d'une audace! Et de ses yeux méchants, Henry lui demandait l'explication de ses paroles.

VIII.

Une Reine à sauver.

> J'ai vécu, et je n'ai point vécu en vain : mon âme peut perdre sa force, mon sang son ardeur, et mon corps peut périr en domptant la douleur ; mais je porte au-dedans de moi ce que ne peuvent lasser ni le temps ni les tortures, ce qui me survivra quand je rendrai le dernier soupir, quelque chose de surnaturel dont ils ne se doutent pas.
>
> *Byron.*

Un jeune garçon, qu'Anna avait amené du Lincolnshire et qu'elle avait à son service, lui apporta un papier écrit et plié en quatre. A la question qu'elle fit pour savoir ce qu'était ce papier, Robert répondit que

c'était celui qu'elle avait inutilement cherché le matin. Elle eut assez de présence d'esprit pour ne témoigner aucune surprise et même pour retenir sa curiosité, car ce papier lui était étranger; et, sans qu'elle pût s'en rendre compte, il l'effrayait : elle sentait qu'il devait contenir quelque chose de funeste. D'avance elle se promit d'être ferme et de ne rien laisser voir de ses orages intérieurs. Cette disposition bien arrêtée, elle se disposa à lire. Mais les yeux de Henry la suivaient, et ils lui causaient un tourment infini. Enfin après avoir engagé le roi dans une controverse sur le pape, elle ouvrit le papier sans empressement apparent, et sentit ses yeux obscurs et sa bouche amère en reconnaissant l'écriture de Catherine. C'était par David qu'elle s'exprimait : *Les superbes ont caché les piéges qu'ils me dressent, ils ont tendu leurs*

filets, ils ont ouvert des précipices dans la voie où je marche. La reine n'était pas sauvée! la reine était encore là, tout près de l'homme qu'elle redoutait le plus; un mouvement pouvait la perdre!... Pourquoi n'avait-elle pas fui? Quel danger l'avait forcée à rester dans cette retraite si peu sûre? Ce danger existait sans doute encore. Pressée d'horreur et d'étonnement, Anna ne s'apercevait pas que le roi avait cessé de parler et qu'il la contemplait froidement.

Dans son angoisse, elle serait tombée aux genoux de tout autre homme, elle lui aurait demandé grâce; mais l'homme qu'elle avait en face d'elle était Henry VIII. — Que mon orgueil ne perde que moi! s'écria-t-elle au fond de son âme. Tout-à-coup elle fut frappée du silence qui se faisait autour d'elle, et son alarme secrète

devint intolérable. Elle rencontra le regard de Henry fixé sur elle. Ce regard la fascina, tant il y avait de curiosité, de pénétration et de haine. A mesure qu'elle en subissait l'exécrable influence, la terreur engourdissait toutes ses facultés. Elle n'avait qu'une sensation; mais nette, mais incisive et dévorante, c'était le péril de la reine. Sous quel prétexte la voir promptement? Comment échapper aux soupçons de Henry? Le trouble qu'elle venait si imprudemment de montrer avertissait sa défiance; il savait maintenant qu'elle lui cachait quelque chose. Si au moins elle pouvait l'entraîner à quelque nouvelle controverse, mais rien ne lui venait à l'esprit; son impuissance était complète. Une fois, elle saisit comme un gémissement. Ses yeux se tournèrent inquiets vers la porte, les yeux de Henry accompagnèrent les siens; par-

tout elle les voyait assidus, impitoyables. Epuisée de souffrance, elle prit froid au cœur, et comme l'Ugolino de Dante, elle se sentit en dedans devenir de pierre (1).

Las peut-être de son personnage effrayant, Henry lui parla d'un ton doux et simple. Elle crut faire un rêve. Quel était son dessein? Il en avait un sans doute. Henry menaçant était moins à craindre. Se dégageant de son immobilité, appelant toute sa force à son secours, elle s'enveloppa de nouveau d'une apparence de calme, et redevint la femme impénétrable et sûre d'elle-même.

— Vous étiez émue? lui dit le roi que ce changement avait surpris.

— Ces lignes, répondit-elle, m'ont remis

(1) Si dentro impietrai.

à la mémoire une créature si malheureuse, que je n'ai pu me défendre d'un sentiment d'horreur.

— Vous avez une sensibilité rare !

— Ah ! je l'ai vue tant souffrir ! Quand son image est sous mes yeux, j'ai peur de tout.

Le roi demanda l'heure ; et apprenant qu'il serait bientôt sept heures, il parut disposé à se retirer. Anna sentit une sueur de glace à l'idée de ce départ. Peut-être se donnerait-il la joie de la faire arrêter sous ses yeux, et alors que deviendrait la reine ? A un signe du roi, sir Huntley ouvrit la croisée et regarda le ciel. De blanches lueurs en éclairaient quelques espaces, et allaient mourir dans les eaux noires de la Tamise. Une barque se tenait immobile

tout près de la maison. Anna avança la tête et la vit. Que sir Huntley fît un signe, la barque était en mouvement.

La jeune femme affecta du frisson, elle se plaignit du froid; et, sans donner à sir Huntley le temps d'exprimer une volonté, elle ferma la croisée; puis, le prenant par le bras, et lui faisant doucement violence, elle le conduisit doucement à la chaise qu'il avait abandonnée. L'étonnement du courtisan eut quelque chose de si comique, que Henry partit d'un éclat de rire. Sans avoir l'air de se douter qu'elle eût contrarié une intention, Anna se mit à attiser le feu et tâcha bien vite d'occuper l'esprit impatient du roi.

—L'enfer me semblerait doux en ce moment, dit-elle ; et, si j'accueillais certaine prédication, il deviendrait mon éternelle

demeure. Sa Majesté ordonne de croire à la présence réelle, cela est-il possible? Ils ne voient pas, ces hommes de chair, que la communion est un symbole d'union et de charité, un appel fait aux sympathies de celui qui a des biens terrestres pour celui qui n'en a pas. C'est encore un moyen de purification spirituelle. Chaque jour le sens des institutions religieuses s'efface; on ne voit que la forme matérielle, et cette forme, on la consacre, on la divinise.

Pendant que Henry entassait les citations et combattait chaleureusement cette audacieuse ouverture, Anna, tout en ayant l'air de lui prêter une attention profonde, rêvait au moyen de voir promptement Catherine. Depuis un moment sir Huntley, qu'elle soupçonnait être le chancelier Wriothesely, et quil'était en effet,

s'était placé en face de la porte qui renfermait la reine. Cette porte soudainement ouverte pouvait tout découvrir. Passer par une autre pièce, c'était tenter la curiosité du roi. Qui répondait à Anna qu'en son absence il n'envahirait pas la retraite de Catherine, et qu'il ne les surprendrait pas ensemble? Elle se perdait dans une foule de craintes et de résolutions abandonnées tout aussitôt. Deux coups d'autorité frappés à la porte firent lever la tête aux trois interlocuteurs. Les raisons qui empêchaient Anna de s'éloigner étaient d'une nature trop grave pour qu'elle pût les oublier, elle resta donc. Un homme, de belle et sereine figure, entra suivi de M. Kyme. Cet homme, parent de la mère d'Anna, était prêtre catholique; et sa tolérance et sa piété sincère honoraient l'église dont il était ministre.

Anna se leva impétueuse et ne put se défendre d'un mouvement de surprise hautaine, en voyant ce mari, qui l'avait chassée de sa maison, forcer en quelque sorte l'asile qu'elle s'était choisi. Pourtant le respect que lui inspirait M. Norris l'empêcha de donner à son mécontentement une expression avouée.

—Je vous présente un mari fort disposé à l'affection, dit tout bas M. Norris.

Elle regarda M. Kyme, et lui trouva un air si honteux, si embarrassé, qu'elle devint généreuse et lui tendit la main. Le prêtre et le mari repentant prirent place près du feu, après avoir salué le moine et son compagnon. Le premier s'était reculé pour faire place au nouveau venu, et il avait abaissé son capuchon. M. Norris se trouva à côté de lui. En ces temps de scepticisme,

toute réunion s'animait de controverses religieuses, et l'audace était grande pour défendre ses convictions. Anna tremblait que M. Norris ne s'engageât sur le terrain perfide de la discussion avant qu'elle eût pu lui dire le nom de ses hôtes. La foi enthousiaste et courageuse du prêtre, son désir de ramener des âmes à l'Église romaine, justifiaient bien les craintes de la jeune femme. Après quelques mots polis, mutuellement échangés, le roi, bien certain qu'il n'était pas connu, mit le prêtre au fait de l'entretien : c'était pour lui se donner tout à la fois le plaisir de faire briller le savoir dont il était vain, et de sonder l'âme de cet homme. Le prêtre parla à son tour, et Anna frémit. Ne pouvoir dire à cet être abusé : L'homme qui est devant vous est Henry VIII, c'était une inexprimable torture. Chaque fois que le

prêtre s'arrêtait, elle était tentée de lui crier : Assez ! assez ! Ce qu'elle redoutait surtout, c'était que, malgré son admirable charité, il ne parlât de Henry VIII. Et comment en parler sans mépris ? Il était nécessaire aussi qu'elle avertît M. Kyme ; mais elle appréhendait la violence de ce caractère. Une fois il lui avait demandé le nom de ces deux hommes. — Je vous le dirai plus tard, lui avait-elle répondu. N'appelez pas leur attention. Anna enfin s'approcha de la cheminée pour arranger le feu et fit rouler une énorme bûche enflammée sur la natte qui couvrait le plancher.

— Maladroite ! murmura M. Kyme, fidèle à ses habitudes de mari.

— Venez donc réparer ma sottise, lui dit-elle.

Pendant qu'il relevait la bûche et la re-

plaçait dans le foyer, à l'aide des pincettes, Anna, penchée vers lui, et sûre que le moine ne l'observait pas, lui recommanda la prudence et lui apprit que ce moine était Henry VIII. M. Kyme fit d'abord un mouvement terrible.

— C'est bien de vous, remarqua-t-il amèrement. Toujours votre orgueil.

— Tâchez d'instruire M. Norris, répliqua Anna avec douceur.

— Lui! s'il l'apprend, il sera plus hardi encore : la rage du martyre est la sienne.

— Reprenez votre place; je vais faire apporter des rafraîchissements. Une cause de la plus grave importance m'oblige à retenir le roi quelque temps. Votre sûreté même y est intéressée.

Cependant le roi discutait, argumentait, opposait les subtilités de l'école à la haute et fervente piété du prêtre. Anna recommanda une fois encore à M. Kyme, fort effrayé au fond de l'âme, de faire tout pour avertir M. Norris.

— Je vous dis qu'il s'entêtera, répondit M. Kyme avec humeur; c'est un beau parleur aussi.

Anna, faisant trève à ses inquiétudes présentes, alla dans la salle où elle pensait trouver Robert; il y était en effet avec deux domestiques étrangers : tous trois jouaient paisiblement aux cartes. Le premier soin d'Anna fut d'ordonner à Robert de porter des rafraîchissements dans la pièce où étaient ses hôtes; ce qu'il fit tout aussitôt. Sous le prétexte de chercher une clef qui lui manquait pour donner du

vin de France et du vin des Canaries, elle prit un flambeau et entra dans la pièce où devait être la reine. Elle trouva la malheureuse prosternée sur la pierre et le front appuyé contre la muraille. Au bruit que fit Anna en entrant, Catherine tourna vers elle son visage effrayant de pâleur. Anna lui prit la main, et l'entraînant au fond de la chambre, du côté de la rue, elle lui demanda de sa voix la plus basse pourquoi elle n'avait pas fui.

— La maison est surveillée, repondit la reine.

— En es-tu bien sûre?

Catherine sourit douloureusement. Ce fut là sa réponse. Anna posa avec précaution une chaise contre la muraille; et, montée dessus, elle regarda à travers une petite

fenêtre placée très haut. Des hommes armés se promenaient en effet le long de la maison.

— Nous sommes perdues! proféra Catherine, que le silence d'Anna remplissait d'épouvante; et des pleurs muets coulèrent sur ses joues.

Un geste d'Anna l'avertit de la laisser libre de se recueillir. La reine se croisa les bras et attacha son regard sombre à la figure de son amie. Il s'écoula quelques minutes d'attente solennelle. Anna, qui avait tenu les yeux baissés pendant sa méditation, les leva enfin sur Catherine.

— Tu sais te contenir, et tu l'as prouvé. Eh bien! dans une heure la flamme dévorera ce toit; et à la faveur de la confusion et du bruit, un prêtre te sauvera. Ne te confie qu'à lui. Il s'appelle Norris.

— C'est un moyen terrible.

— Je n'en connais pas d'autre.

Anna écrivit rapidement quelques lignes destinées à M. Norris :

« Le feu va détruire cette maison. Ne
» vous indignez pas ; elle est solitairement
» placée, et mes intérêts seront seuls compromis.
» Quand le cri d'alarme sera jeté,
» quand la foule accourra, passez dans la
» pièce qui conduit sur la rue, et protégez
» de votre bras une femme chère à toute
» l'Angleterre. Regardez bien le moine,
» c'est Henry VIII. »

Une étreinte silencieuse plaça les deux femmes sur le cœur l'une de l'autre. Anna, son flambeau à la main, parcourut un corridor, monta quelques degrés de chêne ; et poussant le verrou d'une porte, elle en-

tra dans une petite pièce remplie de gros bois et de branches mortes; elle mit le feu aux plus petites et descendit, le cœur fortement oppressé. Quand elle revint dans la salle où étaient ses hôtes, ce fut d'un air gracieux. Robert la suivait en apportant deux flacons de vin. Elle s'excusa, sur la perte d'une clef, d'être restée absente plus que la civilité ne l'autorisait. Son ton parfaitement naturel trompa Henry lui-même. Épiant un moment où le roi savourait son vin des Canaries, elle montra un manuscrit à M. Norris et y plaça adroitement le billet; il le lut et le brûla tout aussitôt. Puis il reprit avec le roi une discussion commencée sur l'excellence du catholicisme.

— Vous niez la religion des pères, c'est bien de la folie. Ému des misères de ce

monde, un Dieu abandonna les joies infinies, et vint au milieu des créatures accomplir un sacrifice auguste. Revêtant sa divinité d'un corps périssable, il abandonna ce corps aux outrages, et plus tard à la mort. Avant de retourner à son père, il laissa tomber comme une pure et fraîche rosée la parole fertilisante : *Aimez-vous*. C'était donner un frère à tout ce qui souffrait, c'était faire de tous les hommes une grande famille. Le catholicisme est né de Jésus-Christ. Et, comme il parle tout à la fois aux deux natures de l'homme ! Prenons un malheureux déshérité du bien le plus vrai, la foi. Sa jeunesse, tristement évanouie, le dispose à la méditation ; les fins mystérieuses de la créature agitent son âme, il s'inquiète de l'éternité. Les plaisirs de la terre l'ont laissé sans ressource intérieure : il ne trouve au dedans

de lui qu'épuisement et amertumes lugubres. Pour peu qu'il remue ses souvenirs, le repentir en sort bien humble et bien avide de réparations. Qu'a-t-il fait de sa volonté? N'est-ce pas contre des fantômes qu'elle s'est constamment exercée et qu'elle a succombé enfin ? Mis hors de combat par ses chutes fréquentes, il doit abdiquer un orgueil insensé, et soumettre ce qui reste de l'homme à une sagesse ferme et capable de le maintenir dans la voie où le pousse une déplorable expérience. Le catholicisme l'appelle et met fin à ses angoisses. Là des temples magnifiques, des rits solennels, un culte poétisé par l'enthousiasme des peuples et le génie des artistes; une loi sévère, immuable, qui interdit l'examen, qui dompte toutes les révoltes de l'esprit, et commande le sacrifice des vains enchantements et de tout

ce qui n'est pas solide; loi de pureté qui tend à perfectionner l'âme et à l'affranchir de l'esclavage du corps. On a reproché au catholicisme de poser des bornes à l'intelligence, d'être hostile à la vérité. Qu'appelle-t-on l'intelligence? les vains efforts de l'orgueil, toujours expiés par le mal sombre de l'ennui et les déchirements du doute. Qu'appelle-t-on la vérité? une connaissance que l'on doit renoncer à posséder ici-bas, la connaissance de Dieu. Y a-t-il folie plus déplorable? Comme s'il était donné aux sens matériels de pénétrer dans la région des âmes, entrevue seulement par la foi! comme si l'abîme qui sépare le fini de l'infini pouvait être franchi dès cette vie! Créature d'un moment, tu veux expliquer Dieu!

La majesté du prêtre avait prosterné

toutes les convictions. Henry, humilié de la surprise faite à son orgueil, parla du chef de l'Église romaine en termes violents et injurieux.

— Eh quoi! dit le prêtre, les intérêts de la terre auraient des représentants suprêmes, et les intérêts du ciel n'auraient pas le leur!

La chambre se remplit subitement de fumée et de clartés ondoyantes et vives. Tous se levèrent avec précipitation et se tournèrent du côté de la croisée. Anna d'une main écarta les rideaux; l'horizon était en feu, et des cris profonds et rauques remplissaient la maison.

— Est-ce à dessein, madame? demanda Henry VIII à la jeune femme.

Elle sourit avec mépris.

—Monsieur Kyme, dit-elle à son mari en lui montrant le moine, sauvez le roi d'Angleterre; sa barque est là sous la fenêtre.

— Ah! démon! pensa M. Kyme qui goûtait peu cette mission.

— Vous, Robert, conduisez sa Majesté et ces messieurs jusqu'à la Tamise; hâtez-vous, le feu pénètre ici.

Les ordres d'Anna étaient précis et fermes. Quand le roi, soutenu par le chancelier et M. Kyme, fut sorti de cette chambre, elle entra avec M. Norris dans celle où était Catherine. Déjà l'on enfonçait la porte.

A un moment de là, Henry VIII et Wriothesely étaient emportés sur les eaux enflammées de la Tamise. La reine, secrètement reconduite chez une femme de la cour,

qu'elle avait quittée pour visiter Anna, rentrait au palais presque en même temps que le roi ; et Anna bien triste, mais tranquille sur le sort de Catherine, disputait quelques débris aux flammes. Ce n'était pas pour elle : ses jours appartenaient maintenant à Henry VIII ; mais elle avait une famille, des amis et des serviteurs pauvres.

IX.

La Prisonnière de Newgate.

> Qu'est-ce qu'un jour ajouté à un autre peut apporter de joie, pour qu'on soit tenté de reculer l'instant de la mort?
>
> *Sophocle.*

> Soleil mystérieux, flambeau d'une autre sphère,
> Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière!
> Pars du sein du Très-Haut, rayon consolateur!
> Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur!
>
> *A. de Lamartine.*

Par une après-midi de juin, la reine d'Angleterre s'abandonnait à de violentes inquiétudes. C'est qu'en ce jour même Anna Askew comparaissait avec son mari devant la Chambre des lords. A la douleur

que ressentait Catherine du jugement de son amie, s'unissaient des appréhensions pour elle-même. Anna était fière, hardie et finement railleuse. Dans un moment d'impétueuse franchise, elle pouvait compromettre l'épouse de Henry VIII, sauf à verser plus tard des larmes de désespoir et de honte. Désirant échapper à son effroi, Catherine se mit à une tapisserie commencée depuis long-temps, et qui représentait les enfants de Médée offrant à Creüse les présents funestes de leur mère. Elle eut peur de son ouvrage. Sa tête se pencha fatiguée et bien pâle. Perdue dans sa rêverie, elle n'entendit pas le roi qui s'approchait suivi de son nain. Quand elle le vit entrer, ce fut avec peine qu'elle retint un cri. Henry VIII s'assit en face d'elle; et après un moment de repos, il lui dit :

— Vous aimez les nouvelles, cher cœur,

eh bien, je vais vous en dire. J'ai reçu une lettre de mon bon frère de France (1). Il est mélancolique, et sa santé est loin d'être aussi bonne que le désireraient ses peuples et ses amis. Cela me fait quelque peine. C'est un prince aimable que je distingue sincèrement de tous les rois, bien qu'il m'ait fait une petite guerre de corsaire, et qu'il ait toujours adoré l'idole de Rome. Il manque de lumières, disent les uns ; de fermeté, disent les autres : moi je lui dénie ces deux qualités à la fois. Il a passé sa vie à caresser les femmes, et à faire de la gloire bruyante et vaine ; aussi mourra-t-il sans avoir rien fondé de solide.

— La matinée a été belle, remarqua la reine, dans un moment où il respirait ; votre Grâce en a joui ?

(1) François Ier.

— Non, je me suis donné le plaisir d'écouter une hérétique. Vous la connaissez un peu, si j'ai de la mémoire. La reine redoubla d'attention à sa tapisserie. Henry VIII eut un de ses froids et impitoyables sourires. Laissez là votre aiguille, Catherine; les murs de notre palais ne sont pas nus, rien ne presse.

— Vous m'avez tant de fois cité la femme dont parle le saint roi Salomon, que je désire la prendre pour modèle.

— C'est fort bien fait à vous quand je ne suis pas là; mais quand j'y suis, j'aime mieux voir vos beaux yeux attachés sur moi que sur ces personnages de la fable. Ils sont insensibles, et moi, Kate, je vous aime. Montrez-moi votre doux visage; je n'ai vu que des lords à la mine repoussante et à la langue perfide. Par sainte

Marie ! je m'intéressais presque à la folle créature, quand je la voyais sous ces yeux de vautour. Il resta silencieux un moment, comme pour donner à la reine le temps de parler. Mais vous ne me demandez pas ce qu'elle a dit ? Pourtant vous êtes quelque peu intéressée à le savoir. Tout en prononçant lentement ces paroles, qui pouvaient être d'un sens si profond, Henry faisait peser son regard soupçonneux et accablant sur la reine.

— Je vous écoute, Sire, dit-elle.

— Avec plus de curiosité que vous n'êtes disposée à en montrer, n'est-il pas vrai, madame? Elle a parlé hardiment et beaucoup. Savez-vous qu'elle était liée avec plusieurs femmes de haut rang ? Toutes sont loin d'être pures quant à la foi religieuse. Je me promets de vraies délices

des révélations de cette jolie effrontée, car elle est jolie. Il y a plus d'une duchesse, et de plus grandes dames peut-être, qui frissonneront bientôt dans leurs draps de batiste.

— La femme est une créature faible qui devrait trouver son appui dans la force et la générosité de l'homme, hasarda la reine.

— Ce que vous dites est plein de raison, Catherine, mais il faudrait que cette créature faible se montrât soumise. Quand on interrogera de nouveau la dame du Lincolnshire, je veux que vous veniez l'entendre, vous serez étonnée de son audace. Elle fait suer nos lords de colère. Ils se grattent tous la tête et ont l'air de gueux sans courage. C'est une comédie qui vaut,

à mon sens, les plus beaux combats d'ours (1).

— Je supplie Votre Majesté de m'épargner un tel spectacle. J'ai connu Anna Askew honnête et heureuse jeune fille, je souffrirais trop de la voir hérétique et misérablement révoltée contre son souverain. Pauvre insensée!

— Peut-être que votre présence lui inspirerait quelque retenue. Il n'y a pas de catholiques qui aient plus insulté les lords que cette damnée. Aussi ne rêvent-ils que vengeances. Le mari a un fanatisme qui égale l'incrédulité de sa femme, mais il sait mettre des formes à sa défense; c'est un peureux qui se taira à jamais. On le renverra dans son manoir. Savez-vous qu'elle

(1) Spectacles fort courus alors.

nie la présence réelle? Entendez-vous, madame, ce que je vous dis : Votre amie du Lincolnshire nie la présence réelle, et vous m'écoutez froidement.

— Sire, je suis épouvantée.

— Notre lord maire lui a dit qu'un rat qui mangerait une hostie consacrée serait infailliblement damné. Au lieu d'applaudir à cette manifestation religieuse, elle a souri insolemment, et s'est écriée : Pauvre rat! Oh! l'iniquité passe toute borne. On dirait que l'ante-christ est déjà sur la terre, que les temps de désolation et d'impiété prédits par la voix des prophètes, s'accomplissent sous nos yeux.

— A-t-elle compromis quelque personne de marque? demanda la reine avec une fermeté d'intonation qui contrastait avec sa pâleur.

— Ah! cela vous intéresse! je le savais bien. Henry laissa la reine sous le coup de l'inquiétude. Puis il reprit lentement: Elle s'est obstinée à taire ses complices d'impiété, mais la torture la rendra moins discrète.

Catherine se leva.

— Quoi! vous feriez torturer cette femme?

— Pourquoi donc l'épargner? Dieu a mis le glaive dans mes mains, je ne dois pas souffrir qu'il y reste inutile. L'hérétique nommera ses complices ou elle mourra.

— Est-elle encore libre?

— Voilà bien une question d'enfant! Elle est à Newgate, madame, sous de bons

verrous, et gardée par des yeux qui ne s'endorment pas.

— C'est une femme, Sire, et le soin de votre gloire demande peut-être que vous soyez miséricordieux.

—Dites donc lâche, traître, sacrilége envers Dieu et envers les hommes. Quand Jésus-Christ nous appellera tous à son formidable jugement, il s'inquiétera bien des délicatesses de corps d'une femme; mais il me demandera compte à moi, roi, de ce peuple tout entier dont ma tiédeur aura provoqué la ruine.

— Cher sire, ne confondez pas la violence avec le zèle religieux. Jésus-Christ, dont tout à l'heure vous invoquiez le nom, a établi sa divine foi par la douceur. « La » miséricorde et la vérité, a dit Salomon,

» gardent le roi, et son trône est soutenu » par la clémence. » Torturer une femme ! Oh ! c'est une tentation du mauvais esprit !

— Reprenez votre aiguille, dit Henry rugissant; j'ai trop laissé de liberté à votre folie, et plus d'une fois j'ai eu sujet de m'en repentir. Vous n'avez pas la soumission commandée par l'Écriture; vous n'êtes pas cette femme appelée le *don de l'Éternel;* vous êtes bien plutôt celle dont il dit : « Il vaut mieux habiter sur un toit que de » résider dans un palais avec une femme » querelleuse. » Et je serais grandement tenté de suspecter votre foi.... Ah ! une tentation du mauvais esprit !... Vous croyez parler sans doute à cet âne de Luther qui voyait le diable partout, et qui s'amusait à lui jeter son encrier par la tête (1). Merci

(1) Mémoires de Luther.

de Dieu ! nous savons encore ce que nous disons, bien que notre barbe ne soit plus jeune !

La reine en avait trop appris pour rester oisive ; elle cherchait à qui elle pourrait sûrement confier le salut d'Anna Askew, lorsque M. Norris s'offrit lui-même. Il se chargea de gagner à force d'or les gardiens de la prison.

Certaine de la réussite du projet, Catherine employa tout ce qu'elle avait de forces, pour se donner l'apparence d'une tranquillité qui pût imposer à l'observation pénétrante et redoutable de Henry. La veille du jour de la torture, Anna devait, par les soins de la reine et de M. Norris, sortir de Newgate, et partir pour la France. Mais M. Norris fut soudain arrêté par les ordres de Henry, et Catherine resta seule

chargée des destinées d'Anna. Cette dernière avait reçu un billet qui l'instruisait de la tentative projetée. Confiante en ses amis, plus encore en la protection de Dieu, elle employa la journée, qu'elle croyait être la dernière de sa captivité, à prier et à composer des hymnes. Quand le jour fut près de s'éteindre, et que les ombres descendirent dans sa prison, elle s'assit au bas de sa fenêtre bien étroite et haut placée, et regarda venir la nuit à travers les barreaux de fer. Une étoile brilla, vive et blanche au ciel; elle la salua dans un pieux ravissement. Plus tard, il lui fut impossible de garder du calme. Ce fut à regret qu'elle alluma sa lampe; il lui semblait que c'était se condamner elle-même à ne pas sortir de ce lieu. Les forces de sa nature se soulevèrent contre

elle, et devinrent d'indomptables ennemies. Elle se mit à marcher dans cet étroit espace comme si on l'eût poursuivie, ou bien comme s'il se fût agi d'une longue course à faire en un temps donné. La muraille ne lui faisait point obstacle, elle ne la voyait seulement pas. C'était sans la pensée, sans le rire amer et sombre si bien connu des malheureux, qu'elle se détournait vite et poursuivait sa marche étrange. Tout-à-coup elle se fit pitié, et s'efforça de reprendre à de tranquilles désirs. Abandonnant son fougueux exercice, elle s'assit sur le bord de son lit; elle tâcha de s'habituer à croire qu'on ne viendrait pas.... Le saisissement qu'elle éprouva ne lui permit pas de se maintenir dans cette affreuse idée. Bientôt l'immobilité lui devint insupportable; elle se leva, dans une sorte d'é-

garement convulsif, et s'agita de nouveau. Pour cette fois, elle vit la muraille et frémit d'être ainsi renfermée. Où étaient les champs? où était l'horizon vaste, illimité, de son pays? Elle y courait sauvage et joyeuse au vent, au soleil, à la rosée du matin et à la rosée du soir: ses jours de jeune fille avaient été si fiers! Maintenant... Une larme de colère coula sur son visage. Puis, les bras croisés, dans une attente avide, les yeux fixés sur la porte, elle passa des minutes, qui lui semblèrent des années. Mesurer le temps pour tous, quelle prétention risible!

Tout dormait.... tout semblait dormir au moins dans cette demeure des désespoirs; la nuit était avancée et Anna attendait encore. Son ardeur animant le silence,

y plaçait des bruits de pas et de voix, de tendres épanchements. Nul être cependant ne vint. Le cœur de la malheureuse battit avec une violence qui l'effraya elle-même, elle y posa ses mains. Son impatience devint de l'angoisse, une torture impossible à supporter si elle se fût prolongée long-temps. Vingt fois elle reprit le billet de Catherine, pensant qu'elle n'avait pas bien lu; elle le brûla enfin. Les heures passèrent vides et sombres. Quand ce fut pour elle une certitude qu'on ne viendrait pas, elle se révolta contre sa destinée; son imagination lui retraça les scènes d'horreur du lendemain; elle vit les bourreaux s'acharner après elle. Un moment elle se sentit de la haine contre Catherine : n'était-ce pas à la promesse menteuse de cette femme qu'elle devait ses atroces et inutiles tourments? Avant ce faux-sem-

blant d'affection qui l'avait si misérablement leurrée, elle avait eu conscience d'une grande force contre les hommes et la mort. C'était l'amie sans cœur et sans foi qu'elle accusait de sa dégradation. Dans sa haute colère, elle fut bien près de maudire. Un accablement total succéda à cette formidable énergie. Long-temps elle demeura couchée à terre, sans pensée, sans regard, le froid de la mort au cœur, n'ayant pas même le sentiment de l'existence. Sa lampe s'était éteinte et l'avait laissée dans une nuit profonde, elle ne s'en aperçut que tard. Sa veille funèbre dura jusqu'au jour. Elle ne souffrit pas, il est vrai, mais des heures nulles ne pouvaient que répugner à sa fière nature. Aux premières lueurs du matin, la noble abandonnée secoua son engourdissement; et, s'aidant de la réflexion, elle essaya de se replacer à sa hauteur naturelle.

— Que regretté-je? se dit-elle avec un sourire mélancolique, un petit nombre d'années inquiètes, où de loin en loin se seraient placées quelques vaniteuses satisfactions : c'est bien la peine de m'affliger. N'ai-je pas vraiment au contraire à bénir mon Dieu? N'est-il pas bon de m'appeler à lui avant que la vie ait épuisé pour moi toutes ses amertumes, avant que je l'aie repoussée comme un don funeste et vain? J'emporte dans la tombe mes trésors de jeunesse, le temps me les aurait ravis. Nulle lèvre aimée ne s'est glacée sous ma lèvre, je n'ai point d'être de mon âge à pleurer. Où sont mes œuvres pour prétendre à une destinée plus douce? Qu'ai-je fait de noble et de saint? Mes jours sont bien vides, les vertueux efforts y tiennent bien peu de place! Vingt-cinq ans presque inutiles! A quoi bon y en ajouter d'autres, qui, peut-être, n'au-

raient pas plus de valeur? Oh! le pauvre désir. Quelles illusions me faut-il encore? j'ai savouré les plus belles.

Pourtant elle pleura; c'est que les souvenirs heureux avaient aussi afflué dans son âme. Les ressources humaines étant insuffisantes, elle se prosterna dans les plus humbles dispositions. Son élan vers Dieu fut énergique et admirable de piété. Quand elle se releva, le détachement sincère de la vie était bien en elle: nulle erreur ne l'y retenait plus. Un penseur de belle intelligence a dit, en parlant de la prière : « Cette effusion des vœux, des terreurs, » des remords de l'homme, atteste à la fois » sa dignité puisqu'il croit en Dieu, et sa » faiblesse puisqu'il craint ou désire. Elle » devrait donc être libre comme les mouve- » ments de la conscience; sentie, animée,

» comme les inspirations du cœur (1). » Le jour vint dans tout son éclat, Anna était forte. Une fois, elle frémit à la pensée que les bourreaux pourraient lui arracher des aveux préjudiciables à d'autres.

— Que ma dernière heure te glorifie, ô mon Créateur! Que nul être ne soit exposé à souffrir par ma faiblesse! Donne-moi le courage qui résiste à la torture! Mets un sceau à mes lèvres, qu'elles restent pures de toute lâcheté! Accorde cette grâce à la simplicité de ma prière, à ma confiance en ta miséricorde! Mon Dieu! sois-moi propice!

(1) N.-A. de Salvandy.

X.

Le Maître et les Esclaves.

N'offre point à Dieu de dons pervers, parce qu'il ne les recevra pas.

Bible.

Il n'y a rien qui enlaidisse certains courtisans comme la présence du maître. A peine peut-on les reconnaître à leurs visages : leurs traits sont altérés et leur contenance est avilie.

La Bruyère.

Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite.

Le Même.

La reine d'Angleterre n'avait pas eu moins d'agitations dans cette nuit. Henry VIII s'était trouvé de mauvaise humeur et légèrement indisposé. Son désir, non moins puissant qu'un ordre, avait retenu

Catherine auprès de lui. Que souvent, pendant ces heures de contrainte et de longues douleurs, elle avait senti l'angoisse de sa malheureuse amie ! Sa parole devenait rapide, son regard incertain. Une fois sa réponse étonna Henry.

— Par sainte Marie ! vous êtes bien troublée, lui dit-il ; que se passe-t-il dans votre tête ?

Catherine tressaillit. Cette défiance qui la poursuivait, qui fouillait dans sa conscience tourmentée, lui causait un invincible effroi. Elle voulut affecter de la gaieté, mais elle eut des rires agités et bizarres. Le maître la déclara fort ennuyeuse ; et pour le lui témoigner, il lui tourna le dos, et s'endormit bientôt. Une tentation immense, irrésistible, s'empara de la reine. Henry ne veillait plus, et Anna attendait

sa délivrance ! Elle se pencha un moment vers son tyran endormi, elle écouta cette forte respiration avec un délice mêlé de terreur; rien ne disait qu'il dût s'éveiller bientôt. De ses yeux fervents, elle implora le ciel ; et jouant sa vie à ce périlleux service, elle se disposa tout aussitôt à s'éloigner. Marchant sur la pointe des pieds, retenant son souffle, elle s'avança jusqu'à la porte. Sa main était posée sur le verrou, quand la voix de Henry se fit entendre. Il appelait Catherine.

— Vous vous en alliez, Madame? vous trouviez trop pénible de me distraire un moment de mes souffrances. Allez, je ne veux pas contrarier vos goûts. La lecture d'un roman français vous captiverait jusqu'au matin; mais les soins que demande un époux malade fatiguent bien vite la

femme légère et dépourvue de cœur. Envoyez chercher mon fidèle Cranmer, ou Wriothesely, ou tout autre de mes dignes serviteurs, et vous les verrez accourir avec empressement. C'est des siens qu'on a le droit d'attendre le moins, je l'ai souvent éprouvé ; pourtant je vous ai mis une couronne au front, je vous ai donné le beau titre de reine ; mais votre ingratitude ne tient compte de rien. Ah! que l'*Ecclésiaste* a raison de dire : « J'ai trouvé la femme plus amère que la mort. » Le roi continua sur le même ton. Il fallut du temps à Catherine pour apaiser cet être si redoutable, quand il se croyait offensé. Toute cette nuit, il eut des alternatives de veille, de sommeil, de gaieté, de méchante impatience ; le matin vint, Catherine ne quitta pas cette chambre. Ce fut en sa présence que Henry donna audience au chan-

celier, qu'il lui enjoignit de ne pas ménager Anna, si elle ne nommait pas vite ses complices en hérésie.

— Aussitôt la torture donnée, dit-il à Wriothesely, vous viendrez nous rendre compte de l'effet qu'elle aura produit. Bien des femmes se lèveront ce matin avec la pâleur au visage et l'épouvante au cœur. Ne le pensez-vous pas, chère Kate?

La reine balbutia un oui timide et bas. Son inquiétude en l'absence du chancelier fut quelque chose d'inoui. Plusieurs fois elle se leva sans motif, s'éloigna rapidement de cet homme qui était vraiment son bourreau. Il l'effrayait de sa voix, de son silence ; tout de sa part lui était suspect. Si quelquefois, succombant à l'horreur de sa pensée, elle oubliait la surveillance qu'elle devait exercer sur elle-

même, si sa tête se penchait immobile, si elle s'abandonnait à une imprudente rêverie, Henry la rappelait soudainement à lui par un sarcasme, ou une expression de tendresse cruelle.

— Dites-moi, chère Kate, vous voulez sans doute éprouver la vérité des paroles de Marc-Aurèle; et il cita le disciple de Zénon : « Il n'y a aucune retraite où un » homme puisse être plus en repos et plus » libre que dans l'intérieur de son âme. »

Dans l'après-midi, il prit fantaisie à Henry de jouer aux échecs. La reine mit un empressement de résignation à le satisfaire. Mais il ne se plaisait qu'aux succès difficiles et longuement disputés; force fut à Catherine d'apporter à son jeu une attention pénible. La moindre faute appelait une réprimande ou un sarcasme vio-

lent. Il faisait un crime en semblable cas de la plus légère distraction. Wriothesely revint qu'une partie était encore engagée, et la reine n'eut pas même la liberté de s'éloigner ; elle dut rester là !

— Eh bien, Mylord, dit le roi, a-t-on dompté l'orgueil de cette hérétique? La main de Catherine devint immobile, et ses yeux allèrent chercher la réponse du chancelier. Pourquoi vous arrêter? dit Henry ; allez toujours, mon cher cœur; je tiens la partie pour superbe, et je n'ai pas la moindre envie de la laisser. Voyons un peu, Wriothesely, ce que tu as à nous dire. Tu étais là quand on interrogeait cette Jézabel?

— Votre Majesté me l'avait formellement prescrit.

— Aussi ne te blâme-je pas. L'as-tu fait parler?

— Sire, on a épuisé les tortures.

— Et j'espère qu'elle n'a rien caché de ce que nous attendions? Voyons, dis-nous un peu le nom de ses complices, et de leurs révoltes abominables. Le roi nomma successivement plusieurs femmes, donnant à chacune une épithète selon le sentiment qu'il éprouvait pour elle.

— Elle n'a nommé aucune de ces dames, répondit le chancelier, visiblement embarrassé.

— Comment! s'écria Henry, lady Exeter serait épargnée? Vous l'aimiez, Catherine? C'est une femme fort gracieuse de visage et de caractère; malheureusement elle est, je crois, entachée de l'hérésie de

la grande prostituée, ou de celle du gros moine; et, sur mon salut! l'une ne vaut pas mieux que l'autre. Une brusque interrogation de Henry provoqua une prompte et inquiète réponse du chancelier.

— Et lady Gray, cette païenne d'Anna Askew n'a pu l'oublier?

— Anna Askew a oublié lady Gray, répondit le chancelier, toujours plus humble et plus ému. Il se mit à genoux.

— Ceci devient inexplicable, proféra le roi en fronçant le sourcil. Qui a-t-elle donc nommé enfin?.... Voyant que Wriothesely restait muet, il ajouta brutalement : Tes airs de chien couchant m'irritent au dernier point, lève-toi un peu!

— Je supplie Votre Majesté de ne pas me contraindre à quitter cette posture, elle

convient à ma profonde soumission. « La » colère du roi, dit le plus grand sage des » temps anciens, est comme le rugissement » du lion, et sa bienveillance est comme la » rosée descendant sur la prairie. »

— Oui, oui, cela nous touche vraiment. Cet hypocrite de Thomas More se mettait à genoux aussi pour mieux nous résister (1).

— Moi, Sire, je n'ai que bons et loyaux sentiments, mais ce que j'ai à dire m'épouvante.

— Ah ! je comprends, proféra Henry apaisé et avec un ton d'encouragement

(1) Thomas More, sollicité par Henry pour se prêter au divorce du monarque, se jeta à ses pieds ; et après quelques paroles de soumission et d'attachement respectueux, il dit : « Rien » au monde n'a plus contristé mon cœur que de ne rien trou- » ver dans cette affaire où ma conscience me laissât libre de » servir Votre Majesté. » Voyez le remarquable article de M. D. Nisard sur Thomas Morus. *Revue des deux Mondes*.

tout affectueux ; il y a un nom tellement sacré, si intimement uni à celui de ton roi, que tu voudrais le garder intact au fond de ta conscience. Il regarda la reine : Madame, vous êtes bien pâle. Voilà que vous prenez mon *fou* pour le vôtre. Ce que j'ai dit vous donne à penser, je le crois bien. Moi, j'en suis fort malheureux.

S'adressant de nouveau à Wriothesely : —Allons, mon fidèle, ne reste pas là comme une image de bois ! Ne dissimule rien, parle-moi avec franchise, je t'écoute. Catherine, prêtez-lui aussi toute votre attention, il dit bien quand il veut. Les saintes Écritures lui sont d'ailleurs familières, comme vous avez pu voir.

Le chancelier, malgré l'invitation amicale du roi, semblait à la torture. Il porta la main à son front livide, et arrêta sur

le visage sans bonté de Henry des yeux pleins de supplication.

— Eh bien, Mylord, ne vous décidez-vous pas?

Wriothesely croisa humblement les mains sur sa poitrine, et dit :

— Que Votre Majesté ne se courrouce pas! Cette femme, malgré les sollicitations des tortureurs qui ne l'ont pas épargnée, s'est diaboliquement obstinée à se taire.

— Tu es une bête! cria le roi, un âne stupide! et je t'enverrai brouter l'herbe avec Nabuchodonosor! Comment! tu n'as rien pu arracher de cette créature si jalouse de parler qu'elle y exposait des milliers de vies? Ah! vil coquin! Je suis entouré d'indifférents, de traîtres, et il n'y a pas de rustre dans mon royaume qui ne soit mieux

servi que moi. Dis-le bien vite, plat valet; et ne mens pas, ou, par la mort de Dieu! je te livre au bourreau à ton tour; les tortureurs étaient sans doute mal choisis, vendus; ils ont ménagé cette impie!

— J'en ai eu le soupçon, répondit le chancelier toujours à genoux et de la voix la plus timide; n'écoutant alors que mon zèle pour le service de Dieu et de Votre Majesté, j'ai moi-même de nouveau tourné le tourniquet (1); et la secousse a été rude; l'hérétique n'a pas crié pourtant.

— Assez! dit Henry avec un geste de dégoût, vous avez fait un vilain office.

— Mon lieutenant avait refusé de se prêter à cette nouvelle épreuve, objecta Wriothesely confus.

(1) Fox. Speed. Baker.

— Votre lieutenant a été un homme de cœur , mylord chancelier; on ne peut pas en dire autant de vous.

Il fut impossible à Catherine d'en entendre davantage, elle s'évanouit.

XI.

La Dernière Réalité.

On meurt à chaque moment pour un temps, une chose, une personne qu'on ne reverra jamais : la vie est une mort successive.

F. A. de Chateaubriand.

Dieu a voué l'homme à l'effort; et l'effort même ne trouve pas toujours son prix ici-bas.

F. Guizot.

Il était deux heures de la nuit quand la reine entra, trois jours après cette scène, dans la prison d'Anna, avec sa fidèle Ellesmère. La malheureuse souleva sa tête de dessus la paillasse où ses membres gisaient brisés.

— C'est Catherine, dit la reine en s'avançant doucement vers la jeune martyre; Anna, c'est moi.

Une exclamation faible et sourdement douloureuse partit de la bouche d'Anna. Aidée d'Ellesmère, la reine lui fit prendre du vin des Canaries dont elle avait un flacon sur elle.

— Merci, dit la pauvre torturée.

— Tu m'as sûrement accusée, reprit Catherine. Dieu m'est témoin que je n'ai pas été libre la nuit qui a précédé l'effroyable journée. Me crois-tu, Anna?

— Tes pieds t'ont donc refusé leur secours, Catherine?

— Le roi était malade.

— Et aujourd'hui il se porte bien.

— Oh! par les tortures que tu as souffertes, par la tristesse affreuse de mon cœur, pardonne-moi, Anna! Ne sois pas amère en me parlant. Je viens te chercher cette nuit. Le désespoir de l'état où ils t'ont mise m'avait presque donné le délire. Ma tête est en feu.

— Tu viens trop tard.

— Ne me dis pas cette parole, tu me rendrais folle d'horreur! Dis-moi au contraire que tu consens à me suivre! Tout est préparé pour ta fuite.

— Prends la lampe, Catherine, et approche-la de mon visage.

— Toi, Ellesmère, dit la reine.

Ellesmère éclaira aussitôt le visage d'Anna Askew, et Catherine fit entendre un gémissement sombre.

— N'est-ce pas qu'ils ont fait de moi quelque chose de bien déplorable? demanda la martyre avec un accent particulier. Ils ont torturé ma chair et fait crier mes os, je ne puis faire un mouvement sans souffrance : tous mes membres sont brisés.

— Mais tu es si jeune, Anna? On aura pour toi les plus douces précautions.

— Catherine, c'est à la mort maintenant que j'aspire. Ils m'ont effacée en quelques minutes du nombre des vivants, la terre ne m'est plus rien. J'aurais voulu marcher au supplice le front rayonnant de lumière, j'aurais voulu confesser ma foi tout haut ; j'y serai ignoblement traînée. Ce sera presque un cadavre qu'ils sacrifieront à leur fanatisme.

— Ma noble Anna! s'écria douloureusement la reine.

—Ne t'afflige pas, amie. Mon Dieu a ses desseins pour m'appeler à lui.

— Quelle destinée! dit Catherine en joignant les mains.

— Oui, mes derniers jours ne ressemblent guère à ces années que tu as connues. Nous étions bien fières alors de notre beauté et de notre intelligence. Beauté! qu'il est facile de te détruire vite! Seigneur! dit-elle en levant les yeux, est-elle vraie cette parole : «Celui qui multi-« plie la science multiplie la douleur. » Mais tu ne puniras pas ta créature d'avoir usé de tes dons.

— Tu es une sainte, dit Catherine en se prosternant devant la jeune femme. Je

t'ai bien aimée pendant ta vie, je t'aime et te respecte à ta dernière heure..... Tu nous as épargnées, mon héroïque Anna! Nous sommes toutes des femmes sans cœur, vouées à ton mépris, nous qui avons pu nous taire quand le bourreau épuisait ta vie, nous qui avons eu peur de mourir avec toi! Ame sublime, comment as-tu pu épargner notre lâcheté, comment tant de noms indignes n'ont-ils pas échappé à ta juste colère? Où as-tu pris ce courage miséricordieux?

— A ma place, Catherine, tu aurais agi comme moi.

— Oh! ne renie pas ta grandeur!

— Dans la juste défiance de mes forces, j'avais imploré de mon Dieu la grâce de la résistance, il me l'a accordée : que son

nom soit béni! La confiance présomptueuse s'est éloignée de moi, c'était mon dernier rêve d'orgueil. Elle regarda la reine avec affection. Je meurs en vous aimant, pauvres femmes. Dis-le bien à toutes, dis-leur que mes derniers sentiments ont été doux.

— Tu pourrais vivre si tu le voulais, proféra Catherine.

Emue de ce reproche, Anna lui répondit avec une fermeté mélancolique :

— Oui, je pourrais vivre en me parjurant; la promesse d'une vie déshonorée est-elle donc une séduction si grande? tu ne le penses pas. La croyance qui vit en moi, je la porterai forte et sainte au bûcher. Tu pleures... Qui sait? Ma vie se serait peut être écoulée inutile; ma mort sera d'un salutaire exemple : elle fortifiera dans les cœurs le mépris du mensonge, elle

encouragera des résistances vertueuses; le front du méchant sera marqué de honte; et plus tard, Catherine, elle aidera, je l'espère, à l'affranchissement universel. Le sang versé des justes est une semence précieuse qui fait lever des moissons dorées et prospères. Nos malheurs préparent à ceux qui nous suivront des jours plus cléments. Maintenant fortifie mon âme pour le dernier passage, chante-moi un des riches cantiques du roi prophète, il sera pour tout mon être une harmonie du ciel.

Surmontant sa désolation, la reine, à genoux et d'une voix enthousiaste et sonore, chanta le Psaume CXLIV : *Mon Dieu, mon Roi, je vous exalterai; je bénirai votre nom dans les siècles et dans l'éternité* (1).

(1) Exaltabo te, Domine, Deus meus, Rex.

Ellesmère, prosternée, joignait les mains. Anna, les yeux pleins d'une céleste ardeur, le sourire du triomphe sur les lèvres, écoutait les accents de Catherine.

— Tu as fait de mon cachot un lieu de délices et de grandeur. Adieu, Catherine, nous nous reverrons devant le Dieu de l'Eternité. Un cœur pur, des actes vertueux, c'est la religion qu'il demande à tous.

— Le crois-tu donc, Anna?

— Oui; quand la mort est près de remplacer la vie et qu'on n'a pas subi la lente dégradation produite par le mal et les ans, on a des choses une intelligence plus profonde et plus sûre; on est déjà loin, par la pensée, des intérêts chétifs et passionnés de la terre : le monde divin vous fait quelque révélation.

Le surlendemain, Anna Askew fut por-

tée dans un fauteuil au lieu de l'exécution. Trois hommes, dont le crime était une foi inébranlable en une religion qu'ils s'étaient créée, se virent associés à cette marche funèbre. Un jeune homme pâle, sanglotant et beau, se précipita sur le passage d'Anna, et tendit ses mains vers elle.

— Ma main ne peut remuer, lui dit-elle, mais ma voix peut vous bénir. Walter Southwell, le martyre ne vous convient pas; vous avez votre mère: honorez ses vieux jours. Adieu.

La jeune femme salua le bûcher d'un sourire exalté; son front portait l'empreinte des grandes espérances. Déjà tous quatre étaient liés au poteau, lorsqu'une rétractation leur fut proposée, comme un moyen de racheter leur vie; ils la refusèrent avec mépris.

— Vous ne nous jugerez pas dans votre sévérité, mon Dieu! proférait Anna; vous recevrez avec miséricorde ces quatre pauvres âmes qui retournent à vous! C'est avec transport que chacune va livrer au feu le linceul épais et grossier qui la tient captive; c'est avec transport que nous pressentons votre règne!

La dernière minute de chacun fut admirable, pourtant les trésors de la science manquaient surtout à l'un d'eux, le pauvre tailleur John Adams (1).

Anna était morte. La reine d'Angleterre, en revoyant Henry VIII, regretta de ne pas être morte aussi.

(1) Les deux autres étaient Nicholas Belenian, prêtre, et John Lassels de la maison du roi.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

---

§ Ier.

UNE ERREUR.

§ II.

LES JOIES DE HENRY VIII.

Prochaines Publications.

Madame A. Dupin.

EMMANUEL. . . . . 2 VOL.

—

E. Fouinet.

L'ENFANT DE TROIS MÈRES. . . 2 VOL.

—

A. Le Clerc.

FERNANDE. . . . . 2 VOL.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 01256698 1